

LES SIKHS

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA COMMUNAUTÉ

JUSQU'AU DÉBUT DU XIXth SIÈCLE

(de 1469 à 1800)

PAR

LAJWANTI RAMA KRISHNA

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PARIS

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN-MAISONNEUVE

5, rue de Tournon

1932

*Thèse Paris
1932.*

LES SIKHS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES SIKHS

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA COMMUNAUTÉ

JUSQU'AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

(de 1469 à 1800)

PAR

LAJWANTI RAMA KRISHNA

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PARIS

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN-MAISONNEUVE

5, rue de Tournon

—
1932

*26564



BIBLIOGRAPHIE

- ĀDI GRANTH. — *Kartāpur Ed. 1590*, Lahore, 1917.
DAṢAM GRANTH. — *Bhāī Maṇī Singh Ed.*, Lahore.
ALI-UD-DIN. — *Ibratnāmā*, 1854.
ATTAR SINGH. — *Travels of Guru Teg Bahādur*, Amritsar.
AVALON (A.-E.). — *Hymnes à la Déesse*, Paris, 1923.
BLOOMFIELD (Maurice). — *The Sikh Religion*, New-York, 1912.
BHĀI BĀLĀ. — *Janam Sākhī*, Lahore.
BISHAN DĀS. — *Ādi Granth Kosha*, Amritsar.
BAILEY (G.). — *Grammar of Himalayan Languages*, London.
BARR. — *Journal of a March (From Delhi to Peshawar)*, London, 1844.
BURNES (Alexander). — *Travels in Afghanistan*.
BLOCHMANN ET JARRETT. — *Aini Akbari*, Calcutta, 1873.
BHATTACHARYA (J.-N.). — *Hindu Castes & Sects*, Calcutta, 1896.
CUNNINGHAM (J.-D.). — *History of the Sikhs*, London, 1849.
COLEBROOKE. — *Miscellaneous Essays*, Trübner, 1873.
CROOK (Wm.). — *The Popular Religions & Folklore of India*.
DOUÉE (Sir James). — *The Panjab, N. W. F. P. and Kashmir*, Cambridge, 1916.
DĀS (S.-S.). — *Kabīr Vacanāvalī*, Bénarès, 1925.
FANI MUNSHI. — *Dabistan-i-Mazhib*, Calcutta.
FARQUHAR (J.-N.). — *An Outline of Religious Literature of India*, Oxford, 1920.
FORSTER. — *Travels*, 2 vols. Hkluvt society, 1877.

- LATIF SYED MOHD. — *History of the Panjab*, Calcutta, 1891.
- LAKSHAMAN SINGH. — (I). *A Shost Sketch of the Life and work of Guru Govind Singh*, Madras.
- LAKSHAMAN SINGH. — (II). *The Sikh Martyrs*, Madras.
- MANĪ SINGH. — *Janam Sākhī*, 1710.
- MULKH RĀJ. — *Nānak Carita*, Lahore, 1904.
- MASSIGNON (L.). — *Lexique, Technique de la Mystique musulmane*, Paris, 1922.
- MACDONALD. — *The Religious Attitude & Life in Islam*, Chicago, 1909.
- MOHAN LĀLL. — *Travels in the Panjab, Afghanistan, Turkistan, Great Britain & Germany*, Calcutta, 1834.
- MURRAY (A.-H.-H.). — *The High Road of Empire*, London.
- MOORCROFT. — *Travels in Himalayan Provinces*, London, 1841.
- MASSON (G.). — *Journeys in Afghanistan, Balochistan and the Panjab*, 3 vols., London, 1842.
- M'GREGOR. — *History of the Sikhs*, 1846.
- MAYA SINGH. — *A Punjabi Dictionary*, Lahore, 1895.
- MC CRINDLE. — *Ancient India as described in Classical Literature*, London, 1901.
- MACAULIFFE (M.-A.). — *The Sikh Religion*, 6 vols., Oxford, 1909.
- MALCOLM (John). — *A Shost Sketch of the Sikhs*. Lond., 1812.
- NARANG (G.-C.). — *Transformation of Sikhism*, Lahore, 1912.
- NAND LĀL. — (I). *Rahit Nāmā*, 1695-1707.
- (II). *Tankhāh Nāmā*, 1695-1707.
- NICHOLSON (R.-A.). — *Studies in Islamic Mysticism*, Cambridge, 1921.
- NĀBHĀ JEE-PRIYA DASS. — *Bhakta Mālā*, Bombay.
- OLTRAMARE (P.). — *La Religion des Sikhs* (Rev. Hist. Religion). Paris, 1910.
- OURSEL-MASSON. — *Esquisse d'une Histoire de la Philosophie Indienne*, Paris, 1923.
- OSBORNE (W.-G.). — *Court & Camp of Ranjit Singh*, 1840.
- PARMĀNANDA, BHĀI. — *Vīr Vairāgī*, Lahore, s. d.
- POOLE, LANE. — *History of the Moghals*, 1896.
- *Aurangzeb, Ruler of India series*, 1896.

- PREM SINGH. — *Maharaja Ranjīt Singh Ji*, Amritsar, 1931.
- PRAHLĀD RĀI. — *Rahit Nāmā*, 1695-1707.
- « NIRMAL PANTH PATRIKA ». — *Anonyme*, s. l. n. d.
- QUANANGO (K.-R.). — *The Jāts*, Calcuttā, 1925.
- RAGHU RĀJ SINGH. — *Bhakta Mālā*, Bombay.
- ROGERS & BEVERIDGE. — *Memoirs of Jahāngīr*, 2 vols., 1914.
- RAM SINGH, SEVA. — *A Critical Study of the Life & Teachings of Shrī Guru Nānak Dev*, Lahore.
- RISLEY (Sir H.). — *People of India*.
- ROSE. — *Panjāb Glossary*.
- SENART (E.). — *Les Castes dans l'Inde*, Paris, 1886.
- *La Bhagavadgītā*, Paris, 1922.
- SOHAN SINGH. — *Guru Govind Singh*, Lahore.
- SANTOKH SINGH. — *Suraj Prakāṣ*, Lahore.
- *Nānak Prakāṣ*, Lahore.
- SHAH AHMED. — *The Bijak of Kabir Hoshiarpur*, 1917.
- SARKAR (J.-N.). — *Aurangzeb*, Calcutta, 1912.
- SANGIT SĀGAR. — Lahore, 1910.
- SOHAN LĀL. — *Tarikhi-Maharajah Ranjīt Singh*, 1831.
- STEINBACH. — *The Punjab*, 1846.
- SMITH (V.-A.). — *Oxford History of India*, Oxf. 1919.
- SUMMER SINGH. — *Prem Sumārāg*, Amritsar.
- *Rahit Nāmā*, Amritsar.
- TĀRĀ SINGH. — *Gurumat-Nirnaya Sagar*, Amritsar.
- THOMAS (F.-W.). — *Mutual Influences of Hindus & Musulmans*, Oxford.
- TEJĀ SINGH. — (I). *Are there Sects in Sikhism*, Amritsar, 1928.
- (II) *Sikhism, Its Ideats & Institutions*, Amritsar.
- TRUMPP (E.). — *The Ādi Granth*, London, 1877.
- THOMAS. — *Chronicles of the Pathan Kings of Delhi*, London, 1871.
- VĪR SINGH. — (I). *Panj Granthī Satīk*, Lahore.
- (II). *Kalgīdhar Camatkār*, Amritsar.
- VIGNE (Godfrey.-T.). — *Travels in Kashmir, Iskado & Ladhak*, 2 vols., London, 1842.

- WHEELER (J.-T.). — *Early Records of British India, 1700-20.*
- WILLIAM FRANKLIN. — *Memoires of George Thomas, London, 1803.*
- WASHBURN (H.-E.). — *Religions of India.*
- ZIA-UD-DIN. — *Tarikh-i Feroze-Shah*, traduction de Sir H.-M. Elliot, London, 1867-77.
- *Kabīr Bijak*, Bénarès.
- *Prurātan Janam Sākhī*, Amritsar, s. d.
- *Biography of Guru Har Govind*, Amritsar, s. d.
- ASIATIC RESEARCHES. — *Jogis & Other Sects*, vol. XVII.

NOTE. — Dans les noms propres, et de façon générale, dans les noms indiens cités, la lettre *u* figure le son français *ou*.

Pour les noms de personnes, de localités, d'institutions, etc... qui sont mentionnés à plusieurs reprises, on s'est contenté d'indiquer les voyelles longues à la première mention.

AVANT-PROPOS

On trouve en anglais une quantité d'ouvrages sur les Sikhs écrits par les savants occidentaux et par les Sikhs eux-mêmes. Ces ouvrages qui traitent l'une ou l'autre partie de l'histoire ou de la religion peuvent être classés en trois catégories.

La première catégorie contient les traductions fameuses des textes sacrés des Sikhs par MM. Trumpp et Macauliffe (1). La traduction d'un tiers de l'Ādi-Granth par M. Trumpp est erronée. Grand philologue du sanscrit, il n'a jamais voulu comprendre que les mots panjabis, quoique venant du sanscrit, avaient pris un sens différent. De plus, son attitude hostile, souvent critiquée, est la cause même de son manque de compréhension exacte de l'esprit d'un peuple.

La méthode de traduction des textes par M. Macauliffe est tout à fait opposée à celle de M. Trumpp. N'ayant pas voulu critiquer les Sikhs, il a traduit une bonne partie du Granth d'après l'interprétation traditionnelle. De plus, il l'a chargé de légendes et de miracles relatifs aux Gurus sikhs. Voici ce qu'en pensent MM. Paul Oltramare et Maurice Bloomfield : « Ce qu'on lui offre (au lecteur), c'est, d'une part, racontée jusqu'en ses moindres détails, la légende des dix personnages qui ont présidé pendant un peu plus de deux siècles, aux destinées de cette société religieuse, et aussi l'histoire plus merveilleuse encore des saints en qui elle reconnaît des précurseurs et des maîtres ; d'autre part, la traduction des hymnes qui,

(1) Cf. Bibliographie.

attribués aux Gurus et à leurs devanciers, ont formé le livre saint des Sikhs (1). »

« On the whole and in the main, Mr. Macauliffe's work impresses one as a reliable account of Sikhism as the Sikhs see it that but nothing more. The quasi historical accounts of the Gurus are based upon zealot sikh sources full of fond and unbridled fancies. By every token these lives of the gurus are legendary, fantastic and largely incredible (2). »

Ainsi, au lieu d'éclairer les doctrines sikhs, Macauliffe nous a laissés dans une confusion plus profonde qu'auparavant.

Les ouvrages de la deuxième catégorie, écrits pour la plupart par des auteurs anglais, sont volumineux. Prenons par exemple deux de ces ouvrages les plus connus, ceux de MM. Cunningham et de M'Gregor. *The History of the Sikhs*, par Cunningham, bien que la meilleure, et dotée de sens critique, ne nous donne qu'une idée vague sur la religion des Sikhs et la transformation du sikhisme, une très grande partie étant consacrée aux traités et aux guerres entre les Sikhs et les Anglais.

The History of the Sikhs, par M'Gregor, très minutieuse dans le détail, est fameuse pour ses inexactitudes de faits. Il en est de même des autres ouvrages. L'inexactitude n'est pas due à la mauvaise volonté de ces auteurs, mais à leur ignorance presque complète des langues dans lesquelles existent les documents originaux. Ils dépendaient entièrement de leurs Munshis (secrétaires hindous) et des Gyanis (les Sikhs ayant des titres religieux). Ces ouvrages pourtant sont très utiles pour l'histoire des Sikhs de 1820 à 1872.

Les ouvrages de la troisième catégorie sont écrits par les Sikhs. Or, l'esprit hindou, dépourvu de tout sens historique, pénétré d'une foi religieuse poussée jusqu'au fanatisme, ne peut donner qu'un résultat malheureux. Tous les livres des Sikhs sont de très jolis récits destinés à louer leur religion et à prouver sa supériorité et celle de leurs Gurus sur toutes les religions et

(1) Paul OLTRAMARE : *La Religion des Sikhs*, Paris, 1910.

(2) Maurice BLOOMFIELD : *The Sikh Religion*, New York, 1912.

sur tous les prophètes et précurseurs religieux du monde. La partie historique ne les intéresse pas.

Donc, sur le conseil de mon vénéré Maître, M. Sylvain Lévi, j'ai tenté ici de retracer, réunir et présenter méthodiquement les faits religieux et historiques. Les documents sur lesquels j'ai basé mon exposé sont les textes sacrés dans leurs langues originales. Les ouvrages des historiens musulmans tels que, *Dabistan-i-Mazahib*, *Muntakhib-ul-lubāb* et *Ibrat-Nāmā*, etc., m'ont été d'une grande utilité. Je n'ai pas manqué de faire un effort de critique, mais mon principal effort a porté sur les faits. Ce travail, donc, est en partie un index méthodique des ouvrages éparpillés, complété par des interprétations non-traditionnelles des textes, réalisées souvent par les moyens de la langue panjabi ancienne et moderne et d'autres langues, comme l'hindoustani, l'hindi, etc. L'aspect religieux du Sikhisme, comme je l'ai présenté après avoir analysé dans le détail les facteurs religieux, historiques et sociaux au cours des *xv^e* et *xvi^e* siècles, diffère beaucoup de celui qu'on a montré jusqu'à ce jour.

Pour éviter les renvois fréquents aux ouvrages, j'ai toujours cité les passages en question, indiquant seulement et d'une façon sommaire le nom de l'auteur et la pagination du volume.

Qu'il me soit permis ici d'exprimer mes sentiments de profonde reconnaissance à mon vénéré Maître, M. Sylvain Lévi, pour ses conseils, ses encouragements et ses sympathies, qui ont grandement facilité ma tâche. Je remercie de tout cœur et avec une vive gratitude, M. Paul Fauconnet pour sa bienveillance, sa sympathie et ses suggestions précieuses dont je garderai toujours un souvenir reconnaissant. Je remercie également MM. Jules Bloch, Louis Renou et Masson-Oursel pour l'intérêt plein de sympathie qu'ils ont bien voulu me témoigner. Avant de conclure, je saisis l'occasion d'exprimer ma sincère reconnaissance à M. Olivier Lacombe, dont le concours fraternel et les suggestions méthodiques m'ont beaucoup aidé à présenter cet ouvrage tel qu'il est.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE ET RÉSUMÉ HISTORIQUE

Le Panjab, qui forme la région Nord-Ouest de l'Inde, tire son nom de deux mots persans « Panj » et « ab » qui signifient « cinq » et « eau ». Au sens étroit de ces mots, les étendues qui se trouvent entre les rivières Jhelam et Satlej peuvent seules être appelées Panjab, mais la vaste province qui porte ce nom s'étend bien au delà de ces limites. Cette esquisse géographique, faite dans un but historique, doit comprendre également l'État de Cachemire, la province frontière du Nord-Ouest (1), et le territoire Tribal jusqu'au défilé de Khaiber. Ainsi entendu, le mot Panjab désigne non seulement les domaines arrosés par les cinq rivières, mais également celui des vastes contrées que les Aryens appelaient justement « Sapta Sindhavas » ou le pays des sept rivières (2).

Le Panjab couvre donc 10 degrés de latitude et 11 de longitude. En gros, il comprend 506.000 kilomètres carrés ou deux treizièmes de l'Empire indien. Au Nord, la chaîne de l'Himalaya le sépare des possessions russes et chinoises. A l'Est, les contreforts de l'Himalaya, le Terrigarvāl et la rivière Jamuna le

(1) Cette petite étendue de terre fut séparée du Panjab en 1910, et placée récemment sous le contrôle du gouvernement central (Indian Government), elle est administrée d'une façon indépendante pour des raisons politiques et stratégiques.

(2) Les sept rivières comprennent les cinq (Satlej, Biās, Rāvi, Chenāb, Jhelam) plus l'Indus et la Sarasvatī. L'Indus a un débit abondant, mais la Sarasvatī est presque desséchée et n'est plus qu'un petit ruisseau.

séparent du Tibet et des provinces unies d'Agra et d'Oudh. Au Sud, le Panjab est limité par le Sindh et le Rajputana, tandis que, à l'Ouest, les chaînes de l'Himalaya, de l'Hindoukouch et du Sulaiman le séparent de l'Afghanistan et du Bélouchistan.

La barrière de l'Hindoukouch, avec ses chaînes nombreuses, est pratiquement infranchissable au Nord-Est, mais moins élevée au Sud-Ouest, où ces chaînes forment des passages qui débouchent dans les vallées de Kabul et des autres rivières voisines. Ces divers passages, tout en unissant l'Inde aux autres parties de l'Asie, ont malheureusement servi de chemin aux invasions étrangères. Une quantité de gorges ont été creusées par les nombreux petits torrents et les rivières qui naissent dans la chaîne du Sulaiman et dans ses différents contreforts. Un grand nombre de passages ainsi formés relient l'Inde au Bélouchistan, quoiqu'ils soient moins importants que ceux de l'Hindoukouch.

En résumé, le Panjab est un vaste pays arrosé par des rivières et limité au Nord et à l'Ouest par de hautes murailles montagneuses où s'ouvrent quelques portes aux envahisseurs.

Géologiquement, le Panjab se divise en trois parties : l'Himalaya, le Salt Range et les plaines.

L'Himalaya est la plus fertile et la plus riche partie du Panjab. Il y pleut beaucoup et il n'y a aucune région qui ait moins de soixante-quinze centimètres de pluie en un an.

Dans le Salt Range, se trouvent des mines de sel d'une qualité excellente. La flore est du type méditerranéen et le sol y est abondamment cultivé.

Les plaines forment la troisième partie. On y distingue les plaines du Nord-Est et celles du Sud-Ouest. Les premières ont un sol riche que les pluies arrosent régulièrement deux fois chaque année, tandis que la plupart des secondes, bordant les déserts de Rajputana et de Sindh, sont arides et il y pleut très peu.

Malgré les sept rivières, les plaines du Panjab n'ont jamais

été sujettes aux inondations, sauf les bords mêmes de ces rivières.

L'absence de pluie ou leur peu de fréquence a toujours été une cause de souci pour les gouvernants et les paysans. Pour sauver la province d'une famine due à la sécheresse, un système d'irrigation artificielle avait été employé dès avant le xiv^e siècle. Il comprenait trois sortes de travaux d'art : les puits, les canaux, les lacs aménagés et les réservoirs.

Le Panjab possédait autrefois, et possède encore un réseau de puits. Ils sont de deux espèces : les puits ordinaires dans les plaines du Nord-Est et dépendant des pluies ; dans les plaines arides du Sud-Ouest, les puits à noria qui sont actionnés par les bœufs et les taureaux.

Quant aux canaux, plusieurs, et notamment celui de la Jamuna, furent construits par Firoz Chah Taghlak. Au moment de l'annexion du Panjab par les Anglais, le Hasli-canal et beaucoup d'autres « inundation canals » existaient dans les plaines arides.

Le troisième procédé était l'irrigation par l'eau des petits lacs et des bassins naturels. Parlant de l'irrigation avant la domination anglaise, l'*Imperial Gazetteer of India* (vol. XX, p. 303) dit que « les gouvernants indiens n'ignoraient pas les moyens d'irriguer le Panjab ».

Ce système judicieux d'irrigation donnait au sol du Panjab une fertilité suffisant à lui faire produire de quoi satisfaire amplement à la consommation du pays et à celle des provinces voisines. Les travaux entrepris depuis l'occupation anglaise ont encore amélioré le rendement, mais le surplus de la production est exporté tout entier (1).

(1) Voici quelques chiffres indiquant l'importance relative de ces divers facteurs en 1908 :

52% des étendues cultivées dépendent entièrement des pluies ; 14% des puits ; 4% des puits et des canaux ; 7% des inondations ; 1% des bassins et des lacs et seulement 22% dépendent des canaux construits par le gouvernement anglais.

Le blé, le maïs et la canne à sucre sont les principaux produits agricoles de la région. On y cultive aussi le coton, les graines oléagineuses, l'orge, les céréales et l'avoine. On y trouve des fruits, des légumes en abondance et de riches forêts dans les montagnes.

Les voies de communication

Le Panjab, depuis des siècles, possède de grandes routes bien ombragées. Le grand « Trunk Road », construit pendant le règne de Cher Chah Sur, en est un très bon exemple.

Art et métiers

Le tissage, la métallurgie, le travail du bois et du cuir étaient les métiers les plus importants du Panjab. Le nom du Cachemire était bien connu sur les marchés d'Europe et d'Asie, pour ses châles, ses étoffes et ses broderies. Dans l'Ouest, la population artisanale se répartissait entre les graveurs sur bois, les marqueteurs et ceux qui travaillaient le bronze et l'ivoire. Les étoffes de coton du Nord-Est et la poterie du Sud-Ouest étaient fameuses, notamment sous les Mogols. Avec l'arrivée des Anglais, ces arts et métiers commencèrent très vite à décliner et disparaître ; les produits étrangers fabriqués à la machine les remplacèrent. Mais le réveil national les ressuscite aujourd'hui.

Histoire

Dès l'année 976, le Panjab fut en proie aux incursions des rois de Ghazni. Jai pal et son fils Ananga pal, les derniers rois hindous, leur opposèrent une résistance acharnée, mais furent à la fin chassés par les fortes et enthousiastes hordes des Afghans. Le Panjab, vers le milieu du x^{ie} siècle passa donc aux mains des rois de Ghazni.

En 1187, Muhammad Ghori qui avait pris possession du

royaume de Ghazni, traversa le Panjab et pénétrant plus avant dans l'Inde, rencontra à Tarain l'armée confédérée sous le commandement du roi Prithī Raj de Delhi et Ajmer. Ghorī fut vaincu et s'enfuit. Il revint à la charge, mais cette fois-ci les confédérés s'occupèrent de leurs intérêts particuliers. Prithī Raj seul se défendit, mais perdit la bataille et la vie. Muhammad Ghorī désigna son esclave Kutbud-din Abak comme vice-roi et retourna dans son pays.

Après l'assassinat de son maître, Kutbud-din devint indépendant et établit une dynastie d'Esclaves. Désormais Delhi fut la capitale de l'Empire de l'Inde du Nord. Un gouverneur installé à Lahore régnait sur le Panjab au nom du Sultan ou Empereur.

De 1205 à 1526, cinq dynasties et trente-trois rois gouvernèrent de Delhi, un empire d'étendue variable. La dynastie des Esclaves régna de 1205 à 1290. Elle fut détrônée par les Khilzis. A leur tour, les Khilzis furent renversés par les Taghlaks en 1321. Pendant le règne du jeune roi Mahmud en 1398, l'Amir Taimur ou Tamerlan attaqua l'Inde. Ce fut une terrible calamité, et le Panjab en souffrit plus qu'aucune autre partie du pays. Par haine religieuse et soif de l'or, il mit à mort des milliers d'Hindous. Cent mille habitants furent massacrés à la prise de Delhi. Ayant accompli un acte vertueux en « envoyant des milliers d'infidèles aux feux de l'enfer », il s'en retourna. Ce fut un coup pour les Taghlaks, déjà bien faibles. Peu de temps après, le pouvoir passa aux mains des Syeds. En 1450, le gouvernement échappa aux Syeds pour passer aux Lodis. Ce fut en 1469, alors que Bahlol Lodi régnait à Delhi que naquit Nānak, fondateur du Sikhisme.

La plupart des rois de ces cinq dynasties furent des chefs cultivés, intelligents et doués de qualités royales. Ils firent beaucoup pour le bien de leurs peuples. Malgré tout, leur haine pour les non Musulmans et leur intolérance les amenèrent souvent jusqu'aux dernières limites de la brutalité et de la cruauté. Sikandar Lodi, pendant le règne duquel prêcha Nānak,

« fut un bigot fanatique. Il détruisit entièrement les temples de Mathura et, en leur place, construisit des mosquées à l'usage des Musulmans qui, généralement, étaient hostiles à l'Hindouisme. Il suivit la loi coranique à la lettre » (1).

Cette attitude religieuse, bien que tout à fait puritaine, n'empêcha pas ces rois, sauf Ala-ud-din Khilzi, de laisser aux Hindous l'accès aux postes, à l'exception des emplois militaires, dans le gouvernement du pays.

Sikandar Lodi, bien que cruel envers les fidèles des religions non-islamiques, fut un bon roi. « Son règne fut remarquable par l'abaissement du prix des denrées de première nécessité et d'autres choses, ce qui permit aux gens peu fortunés de vivre confortablement » (2).

Le dernier roi Lodi, Ibrahim, fut un homme incapable, insolent et orgueilleux. Il traitait ses nobles et officiers avec tant de mépris et de brutalité qu'ils s'unirent contre lui avec Daulat Khan Lodi de Sultanpur et appelèrent à l'aide Babar, l'empereur mogol de Kabul.

En 1526, une défaite écrasante fut infligée à Ibrahim Lodi par Babar. Babar jeta les fondements de l'Empire mogol avec Delhi pour capitale. Humayun, son fils, soutint plusieurs guerres contre Cher Chah Sur durant de longues années. C'est sous Akbar, fils de Humayun, que le puissant Empire mogol fut définitivement établi, 1560-1565. Sous cet empire, l'Inde fit des progrès éclatants dans tous les domaines. Les dix Gurus des Sikhs vécurent, prêchèrent, luttèrent et moururent sous le règne des Mogols.

Akbar, son fils Jahangir et son petit-fils Chah Jahan, furent des empereurs capables, bienveillants et tolérants envers tous leurs sujets, quelle que fût leur religion. Aurangzeb, fils de Chah Jahan, esprit fanatique, suivit le Coran à la lettre et persécuta les non-Musulmans, les Musulmans Shiās et les Soufis

(1) SMITH (V.) : *History of India*, page 254.

(2) SMITH (V.) : *History of India*, page 254.

avec une rigueur et une cruauté inexprimables. Sa tyrannie amena des révoltes de tous côtés. Aussi passa-t-il la dernière partie de sa vie à lutter contre les Mahrattas et les royaumes Shiās du Décan (Sud). A sa mort, en 1702, ce grand empire qui comprenait presque toute l'Inde commença à s'écrouler.

Les successeurs d'Aurangzeb furent Bahādur Chah, Jahandar Chah, Farrukhsiar et Muhammad Chah. Après la mort de celui-ci, les rois mogols n'existèrent que de nom. Le dernier roi titulaire de cette dynastie, le vieux Bahādur Chah, fut déporté en Birmanie en 1857 par le gouvernement anglais.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU SOCIAL ET RELIGIEUX A L'ÉCLOSION DU SIKHISME

A l'aube du moyen âge, l'Inde qui avait déjà créé la religion védique, le bouddhisme, le jaïnisme et les cultes sectaires, élaborait une sorte de synthèse ou de syncrétisme de son passé. Certaines croyances générales cristallisèrent peu à peu, dominèrent (et dominant encore) toutes les écoles et formèrent les traits essentiels du Sanātana Dharma ou Hindouisme.

Le premier principe de cette foi commune fut l'existence reconnue d'un Être suprême, universel, sans forme. Cet Être suprême avait trois principaux attributs ou pouvoirs : le pouvoir de la création fut appelé Brahmā, celui de conservation Viṣṇu, celui de destruction Śiva. Mais le Suprême ne pouvait exercer pleinement ses pouvoirs sans le concours de la Nature ou Prakṛiti. Ainsi, Prakṛiti jouait un rôle aussi important que Dieu lui-même. Mais il y avait quelques dissidents sur l'importance de Prakṛiti, tandis que la Triade ou Trimūrti était acceptée de tous.

Le second principe fut la grande doctrine des incarnations divines, originairement due aux Bhāgavatas. Une liste des différentes incarnations fut adoptée, dans laquelle figurèrent

le Bouddha et aussi Paraçurâma, le champion de la classe brahmanique.

Le troisième élément fut la doctrine de la transmigration. Les Upaniṣads avaient donné naissance à cette doctrine, les Bhāgavatas l'acceptèrent, mais aucune secte ne lui donna de développement autant que les Jāinas et les Bouddhistes. C'est avec cette arme de la transmigration que les Brahmines purent rétablir leur autorité et renforcer le système rigide des castes. Les inégalités de sexe furent basées sur ce dogme et le Bouddhisme fut éliminé de l'Inde par cette arme qu'il avait forgée.

Le quatrième trait du Sanātana Dharma était l'adoration des images. Les Jāinas et les Bouddhistes furent les premiers à installer dans leurs temples les images de leurs fondateurs respectifs. Le Sanātana Dharma hérita de ces usages des Jāinas et des Bouddhistes. Les images, quoique d'une grande utilité pour les gens simples et les masses, avaient été condamnées par plusieurs réformateurs. Au moment de la coalition contre les deux Dharma hétérodoxes, ce culte était une habitude profondément enracinée dans la psychologie religieuse du peuple indien.

L'Inde, en adoptant cet amalgame, établit une fois pour toutes son unité religieuse par dessus toutes les formes diverses : cultes et écoles continuèrent leur propagande dans leurs sphères respectives, mais en gardant intact l'aspect général de la grande religion et en affirmant leur adhésion à ses principes. De temps en temps, un maître ou un philosophe venait affirmer la suprématie de la religion prépondérante, mais en même temps prêchait avec force les idées de sa propre école.

Cet amalgame de religions, quoique heureux, un peu plus tard dominé par les principes du Çaivismisme Védantique, créa une très grande confusion ; alors, s'élevèrent des voix dissidentes. A ce moment le Bhāgavatisme ou Vaiṣṇavisme vint à l'aide du peuple. Le Bhāgavatisme, alors, avait été grandement transformé et différait beaucoup de la religion que Kṛiṣṇa avait prêchée. Un Etre divin était reconnu comme source de toute

vie ; l'âme humaine, séparée de sa source divine, souffrait d'une sorte de nostalgie. Pour vaincre toutes les douleurs de la séparation, l'âme traverse patiemment l'océan du Karma Yoga sur le bateau de la constante dévotion. Viṣṇu était le nom préféré de l'Etre divin qui avait pris naissance pour soulager les souffrances de l'humanité.

La grâce était devenue l'un de ses principaux attributs. Celui qui avait péché toute sa vie pouvait être admis au royaume du Paradis, à condition de garder la disposition au repentir et de proférer le « Nom » divin avec foi. La grâce divine était un trait du Bhāgavatisme qui encourageait et attirait beaucoup de fidèles. Un autre élément important du Bhāgavatisme plus récent, était le rang élevé et le respect accordés au Guru comme initiateur à la divine connaissance. Il était le Maître, le seigneur qui devait alléger le croyant et le faire avancer vers l'union avec Bhagvān ou Dieu. Ce respect du Guru était devenu superstitieux dans la masse ignorante, chez ceux, incapables de raisonnement, qui avaient besoin de dépendre d'un conducteur spirituel. Le Guru fut d'abord une absolue nécessité pour empêcher les masses de retomber dans les formes primitives de l'adoration. Mais, plus tard, cela changea. Le Guru fut considéré comme un être surhumain égal au Créateur, sans la médiation duquel il était impossible d'atteindre le salut. L'obéissance et la soumission à sa volonté furent la seule voie d'accès à Dieu. Cette transformation du Bhāgavatisme fit de Kṛiṣṇa le héros des masses ; elles l'adoraient et l'aimaient, autour de lui se cristallisèrent légendes et contes de la meilleure espèce et de la pire.

Dans le Nord, les conditions politiques avaient grandement réagi sur la situation religieuse. En 1015, Mohammed de Ghazni avait traversé l'Indus, et les centres religieux et commerciaux du Panjab et du Cachemire tombèrent sous sa domination. Les tentatives variées pour réformer le Sanātana Dharma, où pullulaient rituels, sacrifices, mauvaises coutumes, éléments religieux et sociaux malsains, furent détruites dans leurs germes.

Momentanément, tous les efforts furent concentrés dans un essai de préservation et d'adaptation aux lois et aux ordres du nouveau pouvoir. L'invasion musulmane fut un coup terrible porté à l'esprit de réforme. Dans le Panjab en particulier et dans l'Inde du Nord en général, l'Hindouisme se trouva bientôt dans un état pitoyable.

Comme, aux Indes, la vie religieuse et la vie sociale avaient été toujours liées, tous les essais de réforme devinrent impossibles.

L'établissement d'un gouvernement mahométan aux Indes avait apporté à un peuple civilisé, la destruction de l'art, de la littérature, de toute culture morale et sociale. Le prosélytisme par l'épée, le relâchement des lois sociales et morales, les attentats fréquents à la chasteté des femmes des infidèles, c'est-à-dire des Hindous, terrifièrent le peuple à un tel point qu'au lieu de faire les réformes nécessaires, il fabriqua et introduisit de nouvelles lois pour préserver l'héritage ancestral, le mauvais comme le bon. Les Brahmines devinrent les gardiens de ce patrimoine pendant que les autres castes entreprenaient de protéger et de préserver d'autres intérêts. Ainsi les Hindous se préparèrent à surmonter les malédictions qu'apportait le gouvernement des Mahométans. Le mariage des enfants, le Pardah ou réclusion des femmes et bien d'autres coutumes malsaines virent le jour. La Satī, usage qui consistait à brûler la femme sur le bûcher de son mari mort, fut prônée avec ferveur sur le terrain religieux. Ces mesures chargèrent l'hindouisme de complications.

Le résultat déplorable fut l'abandon des basses castes qui, négligées, eurent à faire face toutes seules aux conquérants. Les Musulmans n'avaient ni préjugé ni haine de race à l'égard du peuple vaincu. Toutes leurs atrocités et leur barbarie étaient dictées par le fanatisme religieux. Les coutumes de leur pays natal et l'esprit du temps justifiaient la torture, par le conquérant, du peuple conquis.

L'ancienne vigueur de la race hindoue essaya une fois de plus

d'absorber et d'assimiler le nouvel élément musulman ; mais ses précédents contacts avec les différentes races et religions l'avaient affaibli et épuisée. D'autre part, la race musulmane était pleine de jeunesse et de ferveur religieuse, et son zèle fanatique la préservait de l'absorption de la religion hindoue.

Le choc des éléments si profondément différents de ces deux religions amena néanmoins une certaine conciliation mutuelle.

Le premier résultat de cette conciliation entre les deux peuples fut l'hindoustani, langage qui n'est ni le pur hindi, ni le persan, mais un mélange des deux. Cette langue se développa autour de Lahore et de Delhi, où les conquérants et les vaincus se rencontraient librement pour des transactions variées. Les Mahométans s'indianisèrent dans leurs manières et leurs coutumes, et toute leur existence subit une telle transformation que les Mahométans de l'Inde cessèrent d'être ce qu'ils avaient été comme conquérants. Leur pensée religieuse elle-même fut altérée. Les Hindous se réconcilièrent avec leurs dirigeants musulmans, et adoptèrent beaucoup de leurs coutumes. Bien qu'aucune fusion sociale ne se réalisât, des idées s'échangèrent cependant de part et d'autre. Les Hindous entreprirent des réformes religieuses et sociales. Le zèle de l'Islam agissait sur leurs esprits, et les rappelait aux principes purs et simples de leur ancienne religion. Le peuple s'agitait et réclamait à nouveau des réformes. La suprématie des prêtres ainsi que de leur rituel fut contestée. L'idolâtrie fut condamnée et la justice du système des castes mise en doute. Les savants et les sages, voyant les besoins du peuple, firent de leur mieux pour restituer la simplicité et la pureté d'autrefois en transformant la religion existante. Les réformateurs étaient très influencés par les Soufis qui, en tant que Musulmans, firent de leur mieux pour briser les perspectives étroites des idées religieuses et y introduire l'esprit de tolérance. Avant de décrire le développement de l'évolution ultime de ce mouvement réformiste hindou, signalons brièvement les caractères de la secte Soufi de l'Islam.

Le Soufisme vit le jour au VII^e siècle de l'ère chrétienne.

Les Soufis représentent l'élément mystique de l'Islam. On appelait Soufi quelqu'un qui avait renoncé au monde et qui était devenu ascète. « Lobis'l suf » (il s'habille de laine), expression fréquente dans la première littérature islamique, signifie un ascète, le vêtement de laine étant l'habit des prophètes, des saints et des élus. Le Soufisme possède un riche passé historique pendant les deux ou trois premiers siècles ; ses adeptes se rencontrèrent parmi les descendants et amis du Prophète. Ils avaient des tendances ascétiques et menaient une vie très sévère en pratiquant à la lettre les doctrines du Coran. Ces hommes se réclamaient du Coran et en interprétaient les allégories pour justifier leur ascétisme. Ils furent influencés par les prêtres chrétiens, dont la vie simple et austère leur plaisait. Ce contact des Soufis avec les prêtres chrétiens leur avait apporté une connaissance des spéculations néo-platoniciennes qui avaient gagné même le christianisme aux second et troisième siècles après le Christ. Ce néo-platonisme développa dans le Soufisme une tendance intellectuelle qui, à la fin, aida les Soufis à comprendre les phénomènes supra-rationnels et les prépara à une contemplation plus élevée et à l'introspection mystique. Mais, bien que l'influence néo-platonicienne eût agrandi leur angle de vision, les premiers Soufis avaient conservé leur foi au Coran. Leur conception d'un Dieu rigoureusement abstrait et transcendant restait immuable. L'ancien Soufisme était donc simplement une théosophie monothéiste, caractérisée par une ardente exaltation religieuse, une écrasante conscience de la fragilité humaine, une crainte extrême de Dieu et une soumission parfaite à Sa Volonté. Les guerres civiles dévastatrices, les tendances sceptiques et le dogmatisme des Ulémas (prêtres musulmans) avaient séparé la secte du reste du monde islamique. Les adeptes du Soufisme désapprouvaient la direction dans laquelle le peuple marchait, et cherchaient ce qui pourrait, restaurant la paix et la tranquillité, ramener l'homme dans la vraie voie. Cette recherche sincère de la vérité et de la connaissance ne fut pas vaine et leur désir fut vite satisfait

par les philosophies hindoues. La philosophie du Mahāyāna Bouddhiste exerça sur le Soufisme une forte influence et, celui-ci de pure philosophie monothéiste, devint un panthéisme extrêmement tolérant.

La renaissance politique et intellectuelle de l'esprit aryen de la Perse, et sa réaction contre la rigidité dogmatique et sémitique de l'Islam, contribuèrent aussi, jusqu'à un certain point, à effectuer ce changement. Désormais, le Soufisme allait devenir la religion populaire de la Perse. Le premier qui prêcha le Soufisme influencé par la philosophie hindoue fut un Persan, Bayazid Bistami. Il n'appartenait à aucune école connue du Soufisme. Son système était basé sur la doctrine mystique du « Fanā fi'llah », l'anéantissement absolu de l'Être divin. Bayazid était si gagné aux croyances panthéistes hindoues qu'il passe pour avoir dit : « Gloire à moi, combien ma gloire est grande » !

L'école de Bayazid évolua encore sous Hussain Ibn Mansourul Hallaj qui ajouta à la foi nouvelle la formule hindoue « Aham brahma » sous la forme « Ana'l Haqq ». Plus tard, le Soufisme adapta à l'Islam les légendes et l'hagiographie du Bouddhisme et de l'Hindouisme. Les pèlerinages, autre pratique bouddhiste, furent aussi introduits. Bref, toute la vie monastique du Bouddhisme fut copiée. Outre ces éléments, le Soufisme emprunta au Bouddhisme sa spiritualité fondamentale. Ainsi, avant d'être « Fanā fi'llah » l'âme du Soufi, comme celle du Bouddhiste, devait passer par quatre mondes pour atteindre « Hahut » le monde du silence, dernière étape du Nirvāṇa. Le Soufisme maintenait également une attitude extrêmement tolérante envers les autres religions. Les Soufis de l'école de Bayazid furent considérés comme hérétiques ; ils furent souvent pendus ou exilés. Les Soufis, en général, tout en reconnaissant Mahomet pour prophète, interprétaient le Coran selon les conceptions philosophiques bouddhistes et grecques. Après la conquête du Nord de l'Inde par les Musulmans, beaucoup de Soufis de diverses écoles se fixèrent dans le pays. Tous étaient tolérants et gagnèrent les basses castes de l'Hindouisme à l'Islam. C'était le

seul élément pacifique de l'Islam, il sut très vite s'attirer l'amour et la sympathie de toutes les castes. L'Islam représenté par les Soufis plaisait mieux aux Hindous que l'Islam représenté par l'épée. Les pieux gouvernants mahométans expulsaient très souvent et exécutaient les Soufis, tandis que les diplomates et ceux qui avaient l'esprit plus large les utilisaient pour affermir leur pouvoir.

Les Soufis de l'Inde empruntèrent bientôt les traditions sociales et religieuses et les pensées hindoues. Presque tous les Soufis étaient versés dans la médecine, ils avaient pris cet art aux Grecs, et ils l'appelaient système « Yunānī » ou grec. Ils avaient de fréquents rapports avec les chefs et les réformateurs des différentes écoles hindoues. Ceux-ci furent aussi très influencés par leur esprit fraternel ; ils admiraient leur sens de l'entraide et de l'égalité. Les Soufis traitaient de même façon grands et petits. Leur façon de considérer les basses castes rappela les Hindous à leur devoir et ranima en eux l'inspiration réformatrice du Bouddha et de Kṛiṣṇa. Ils décidèrent donc de relever les classes opprimées et négligées, et de les réintégrer au sein de l'Hindouisme. C'est en profonde sympathie avec les chefs Soufis que, plus tard, les réformateurs hindous purent améliorer la situation politique, sociale et religieuse. Dans l'Inde du Nord, surtout au Panjab et au Cachemire, ces Soufis exercèrent une influence considérable et inspirèrent presque tous les réformateurs en les rappelant aux doctrines profondes et simples de l'Hindouisme.

Plusieurs grands leaders hindous allèrent de l'avant, prêchèrent l'unité de Dieu et essayèrent de fortifier l'union entre les deux communautés et entre les différentes castes. Une femme réformatrice, Laila, exerça une grande influence en Cachemire. Elle plaçait sur le même pied Hindous et Musulmans, et gagna ainsi l'amour et la confiance des deux sectes. Elle subissait l'influence directe des Soufis et des Çaivas. Elle avait choisi Çiva pour Dieu de ses méditations et enseignait une dévotion sans bornes qui devait conduire ses adeptes au Salut. L'influence

de Laila fut si grande que de nos jours elle est encore vénérée au Cachemire par les masses hindoues et musulmanes.

Un autre chef de ce mouvement de réforme fut le savant Gorakh Nāth qui atteignit une grande popularité, notamment au Panjab et dans les parties Nord-Ouest des Provinces Unies. Il donnait la première place au Yoga et reconnaissait Çiva comme divinité suprême. Il réprouva les mauvaises pratiques du Çaiṁvisme décadent, et fut, par suite, condamné par les orthodoxes. Il rappela ses adeptes à l'ancien Yoga qui n'était qu'une intense abstraction mentale et une austère contemplation de la divinité. Gorakh disait que les abstractions mentales et les profondes méditations éthérisaient le corps du plus « Vil entre les Vils » et unissaient graduellement son esprit avec l'Esprit divin universellement répandu. Il recevait des disciples de toutes castes, et n'hésitait pas à admettre des Musulmans. Il croyait qu'un état supérieur de conscience personnelle élève l'âme au-dessus de la mort, et la rend capable d'approcher de la Vérité. Ce degré d'abstraction plait à Çiva, qui, sans égard à la caste et au rang social, laisse tomber sur les fidèles son éternelle bénédiction. Gorakh distinguait ses disciples du reste des Yogis en ornant leurs oreilles d'anneaux de verre, qui les firent appeler « Kaṇphaṭṭa Yogis » ou les Yogis aux oreilles percées. Gorakh jouissait d'une grande popularité, mais après sa mort, sa secte fut absorbée par les anciens Çaivas et il n'en resta pratiquement rien que des insignes et des symboles ; la grande inspiration yoga prêchée par le maître tomba dans l'oubli. L'échec de Gorakh résulta de sa prédilection pour le renoncement.

A la même époque, Rāmānanda du Çṛī Sampradāya (1) se dirigea vers le Nord et institua une autre secte à Bénarès. Son but était de rétablir l'ancienne croyance en un Dieu unique, il ne put cependant aller au delà des anciennes croyances du Bhāgavatisme. Rāma et Kṛiṣṇa restèrent objets de dévotion

(1) Une branche du Vaiṣṇavisme, instituée au Sud de l'Inde, par Rāmānuja-chārya.

pour leur secte et les pèlerinages aux endroits où ces héros avaient vécu et agi devinrent l'un des moyens efficaces du Salut. Il admettait parmi ses disciples des Mahométans et des Hindous de toutes classes. Mais en dépit du fait qu'il prêchait l'égalité des hommes devant Dieu, il ne put s'empêcher d'introduire dans sa secte certaines règles pour la distinguer des non-Rāmānandis. A la mort de Rāmānanda, ses sectateurs, ignorant l'esprit de ses enseignements, se groupèrent en une secte définie tout simplement par des règles rigides, des cérémonies, des insignes extérieurs. Rāmānanda eut cependant à se féliciter d'un de ses disciples, Kabīr, dont les enseignements reflètent l'esprit du Maître.

Kabīr, tisserand de son métier, Hindou de naissance et Mahométan par éducation, fut le premier à transformer les croyances Vaiṣṇavas. Il discuta avec force l'autorité du Coran et des Védas, aussi bien que la suprématie de caste et de rang social. Il condamna l'idolâtrie et accusa les Hindous et les Musulmans d'étroitesse d'esprit. Ainsi que son Maître, il représentait le monde comme Māyā, femme féconde personnifiant l'illusion, qui, par ses attraits, aveuglait le monde, le conduisait à l'incapacité, et par sa frivolité, le vouait au mal. Les pensées de Kabīr à propos du « Sādh » ou homme parfait et du respect qui lui était dû, n'étaient pas différentes de celles de Rāmānanda. Kabīr, comme son prédécesseur, ne résista pas à la tentation de donner des formes et des attributs à la Divinité. Il ne put pas davantage renoncer à la croyance que Viṣṇu et son incarnation Rāma étaient le type parfait de Dieu. Mais il ne prêchait le renoncement au monde que jusqu'à une certaine limite. Il fut assez sage pour prêcher en Hindoustani, la nouvelle langue, ce qui lui donna une immense popularité parmi les basses classes. Une grande faute de Kabīr, qui le rendit impopulaire auprès de l'élite musulmane et hindoue, fut qu'il essaya de persuader les gens de sa sainteté et leur commanda de le considérer comme l'invisible Kabīr. La plupart des nombreux réformateurs des ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècles dans les différentes parties de l'Inde furent Vaiṣṇavas ; ils sont connus

comme Bhaktas ou dévots, car ils donnent l'importance à Bhakti, la dévotion. Les plus fameux d'entre eux furent Nāmadeva, Chaitanaya et Vallabhāchāraya. Tous trois prêchaient les principes de l'ancien Vaiṣṇavisme. Ces maîtres, au lieu de condamner l'idolâtrie prédominante, y ajoutèrent de la diversité en donnant la prépondérance à l'une ou à l'autre de ces deux entités, Kṛiṣṇa ou Īva.

Bien qu'ils aient tous contribué à améliorer les relations entre les deux communautés, aucun d'eux cependant n'a pu exercer une influence universelle sur le peuple. Tous les réformateurs dévots étaient très frappés par l'idée de la non-réalité du monde. Ils transformèrent certaines coutumes religieuses et sociales dont la grossièreté requérait une intervention urgente. A tous les autres égards, ces personnages pieux n'ont pas réussi à libérer le peuple des embarras religieux et des misères de ce monde, mais ils lui promettaient un avenir brillant et une joie éternelle dans le monde à venir. Dès qu'ils eurent disparu, leurs fidèles formèrent des sectes, et ainsi se produisirent de nouveaux sentiments religieux et sociaux qui, répartis entre des groupes, ne constituaient en aucune manière la renaissance d'une nation. Aucune tentative ne fut faite par ces maîtres pour vivre dans le présent et affronter avec courage l'épouvantable situation politique, sociale et religieuse de l'époque.

La vie était particulièrement mauvaise dans le Panjab, citadelle du fanatisme mahométan. Cette malheureuse province était le point de rencontre des deux races et la foi musulmane était en pleine vigueur. Là, quelque chose de pratique et de puissant était nécessaire pour réconcilier les deux communautés si profondément différentes, pour développer des sentiments fraternels permanents, afin que chacune pût établir ses droits et vivre de façon humaine. Cette réforme des maux sociaux et religieux attendait quelqu'un qui fut capable de résoudre le problème efficacement. Cette triple tâche d'amélioration, de réconciliation et de réforme au Panjab fut tentée et réalisée par Nānak Dev, le fondateur du Sikhisme.

CHAPITRE II

LE GURU NĀNAK DEV

A l'époque où Bahlol Lodi, empereur de l'Inde du Nord, luttait pour étendre les limites de son empire, un enfant naissait dans une famille hindoue de classe moyenne, dont la destinée devait être de surmonter les incompréhensions, d'éteindre les haines intenses entre Hindous et Musulmans, de créer des sentiments fraternels et de libérer l'Hindouisme des éléments dégénérés et avilissants qui l'avaient peu à peu pénétré.

Rien de très précis ne nous est parvenu sur les aïeux de Nānak, si ce n'est qu'ils étaient des Kṣatriyas de la sous-caste Bhedi. La résistance désespérée des Kṣatriyas aux conquêtes musulmanes avait amené leur extermination partielle. Leur royaume perdu, leur nombre réduit, leur pouvoir anéanti, les Kṣatriyas n'avaient rien d'autre à faire que de se retirer du champ de bataille et d'embrasser des professions que leurs ancêtres auraient dédaignées. Entravés par les dirigeants musulmans dans le développement normal aux hommes de leur classe, ils se convertirent en marchands, en percepteurs, en fonctionnaires du fisc et en agriculteurs. Par conséquent, la race des Kṣatriyas du Panjab devint Vaiçya d'esprit et d'occupations, restant cependant Kṣatriya de nom.

C'est dans une de ces familles Kṣatriyas que naquit Nānak, le réformateur. Son grand-père Sevā Ram, comptable à Talvandi, village situé sur le bord de la rivière Ravi dans le district de Gujrāmvalā, avait deux fils, Kāl Chand et Lāl Chand. Kāl Chand, l'ainé, généralement connu sous le nom de Kālu, devint intendant et comptable du village à la mort de son père. Talvandi était à cette époque sous la juridiction d'un Mahométan Bhaṭṭi-Rajput, Rāī Bulār. Kālu ainsi que sa famille, jouissait de la considération générale du village, et Rāī Bulār lui témoignait son affection et sa confiance.

Kālu était marié à Triptā, jeune femme pieuse et douce. En novembre 1469 de l'ère chrétienne (Kārtika Pūrṇimā Samvat 1526), Triptā mit au monde un fils. La bonne nouvelle fut annoncée au prêtre de famille Hardayal qui vint établir l'horoscope et prédit un grand avenir à l'enfant, qu'on nomma Nānak. Dans tous les pays du monde, l'imagination populaire aime à entourer les personnages religieux de fables et de légendes, nous passons sous silence les incidents ayant trait à la naissance et au bas-âge de Nānak.

Enfant, Nānak avait une attitude pensive et un caractère méditatif. Au lieu de jouer avec les enfants de son âge, il préférerait dès l'âge de quatre ans rester soit en compagnie de fakirs et de saints, soit dans la solitude. Il donnait tout ce qu'il recevait de ses parents aux passants pauvres et aux sādhus.

A sept ans, il fut envoyé à Gopālpādhā pour apprendre l'hindi et à neuf ans, à la Pāṭhḡālā et au Maktab pour y apprendre respectivement le sanscrit et le persan. A cette époque, ces écoles, outre l'enseignement des langues importantes, préparaient les étudiants à des fins séculières ou leur enseignaient les dogmes théologiques traditionnels. Esprit investigateur et avide de connaissance, Nānak ne pouvait ni s'adapter aux unes, ni admettre les autres. Souvent, il demandait des explications à ses professeurs sur les matières enseignées et discutait formules théologiques et problèmes spirituels. Les explications de ses maîtres n'arrivaient pas à le satisfaire ; aussi, extrêmement

déçu, il quitta ces écoles les unes après les autres. Agé alors de neuf ans, on lui conféra le cordon sacré, *yajñopavīta*, mais il refusa de le porter, prétendant qu'il est trop futile de recevoir cet insigne, quand les valeurs morales et spirituelles qu'il représente font défaut.

A mesure que Nānak avançait en âge, le penchant de son esprit à la réflexion et la méditation s'affirmait davantage. L'état des mœurs et des coutumes pesait lourdement sur lui. Le pouvoir florissant de l'Islam excitait ses doutes, son âme restait perplexe et incertaine sur le choix de la véritable religion : idolâtrie, Hindouisme ou Islam.

Ainsi accablé, il se retirait pour trouver un soulagement en méditant parmi les vertes campagnes et les forêts solitaires. Il contemplait et étudiait, parfois plusieurs jours de suite. Fréquentant librement les hommes saints des deux religions et voyant les fidèles et les chefs des sectes principales de l'Hindouisme, il discutait et conversait avec eux sur les problèmes qui embarrassaient sa jeune âme. Il étudiait et surveillait la situation, s'instruisant ainsi lui-même.

Ses continuelles escapades dans les bois et les champs, son amour pour la solitude, au lieu de calmer son angoisse et de faciliter ses élans vers la Vérité, creusèrent plus profondément l'abîme qui s'ouvrait en son âme.

Son attitude contemplative et ses fugues fréquentes remplirent sa famille d'inquiétude. Amis et parents le croyaient possédé par quelque mauvais esprit ou atteint d'une étrange maladie. Seul Rāi Bulār, le chef de Talvandi, pouvait comprendre la malaise de Nānak, et souvent il plaidait sa cause auprès de son père. Il prédit un grand avenir à ce jeune garçon qui, souvent, était considéré comme fou.

Kālu, homme rangé, heurté dans ses principes, fit appeler un exorciste. Le jeune Nānak souriait de cette incompréhension, dont il parlait en ces termes :

*koī ākhe bhūlanā koī belālā
koī ākhe rog haī koī matavālā
jaisī jis kī buddh haī so kare ucārā
bhayā divānā ḡāh kā nānak vicārā*

(Janam Sākhī Guru Nānak, p. 27).

« Les uns me disent possédé d'un Bhut,
Les autres d'un Baital,
Pendant que d'autres pensent que je suis malade ;
Chacun parle selon ses Lumières,
Mais en vérité le pauvre Nānak est fou du Seigneur. »

L'exorciste et le médecin, l'un après l'autre assurèrent à Kālu que son fils ne souffrait ni physiquement ni moralement. Mais si le corps était en bonne santé, pourquoi le jeune garçon errait-il sans but dans les champs ? Probablement par désœuvrement ; aussi Kālu le chargea-t-il de surveiller le bétail.

Nānak conduisait le troupeau, et pendant que celui-ci paisait, le pâtre contemplatif restait plongé en méditation sous un arbre. Le troupeau entrait dans les champs voisins et endommageait la récolte. Rāī Bulār recevait des plaintes, mais comprenant Nānak mieux que ses parents, il réglait les choses à l'amiable. Kālu était un homme simple, terre à terre, toujours absorbé par ses affaires. Il était incapable de comprendre l'humeur pensive de son fils, et ne pouvait tolérer l'idée qu'il ne faisait rien d'autre que méditer dans la solitude comme un insensé. Il essaya d'inciter le jeune homme à faire du commerce, lui donna une certaine somme d'argent et l'envoya à la recherche de produits avantageux. Bālā, le jeune domestique de la famille, l'accompagnait.

À quelques lieues de Talvandi, Nānak rencontra un groupe de fakirs absorbés dans leurs exercices religieux. Les trouvant affamés et dépourvus de provisions, Nānak pensa qu'il n'y avait pas de marché plus honorable à faire que de rassasier ces

hommes de Dieu, aussi acheta-t-il de quoi les nourrir. Il eut du plaisir en leur société et s'entretint avec eux de sujets religieux. Puis, pleinement satisfait, il reprit le chemin de la maison. Bālā lui rappela alors la menaçante colère paternelle. Bien que convaincu de la supériorité de sa transaction sur toutes les transactions terrestres, il ne se trouvait cependant pas en état de paraître devant son père courroucé ; aussi, s'étant réfugié sur les branches d'un arbre, il délégua Bālā, attendant son retour pour se présenter à sa famille prévenue de la tournure de ses affaires commerciales. Le père irrité courut à l'arbre, empoigna le garçon et le battit. La mère essaya de s'interposer et de plaider pour lui, mais rien ne put calmer le fureur de Kālu. Rāi Bulār vint enfin lui reprocher sa cruelle conduite, offrant de rembourser l'argent dépensé par le jeune garçon.

Kālu, quoique calmé, était extrêmement déçu. Reconnaisant l'erreur d'avoir voulu faire de Nānak un commerçant, il lui demanda de surveiller les champs, d'en écarter les oiseaux et le bétail pour préserver la récolte. L'atmosphère de beauté qu'il y trouvait, prédisposant à la méditation calme, Nānak tomba en extase, la récolte fut oubliée et négligée, ce qui amena une nouvelle colère de Kālu ; il prit la décision de le mettre à la porte, mais Triptā intervint et l'apaisa.

Nānak avait une sœur aînée appelée Nānakī. Elle était mariée à Jayarāmdās, employé au service du Nabab Daulat Khan Lodi. Daulat Khan jouissait à Sultanpur, ville importante de l'époque, de vastes concessions appartenant à l'empereur auquel il était apparenté. Quand Kālu fut découragé pour son fils, Nānakī qui aimait et appréciait son frère, le prit chez elle.

Elle sut attirer son attention sur l'importance du devoir matériel et Nānak consentit à travailler. En 1485, Jayarāmdās, son beau-frère, le présenta à Daulat Khan, qui, charmé, lui confia la charge du commissariat (1) dont il s'acquitta avec

(1) Sous les Lodis, employé du gouvernement chargé de la fourniture des armées.

beaucoup de zèle et d'honnêteté. L'heureux Kālu, pensant que les responsabilités de la vie matrimoniale feraient de Nānak un homme pratique, prépara son mariage.

En l'année 1487, Nānak fut marié à Sulakṣaṇī, plus généralement connue sous le nom de Sulakhanī, qui lui donna deux fils. L'ainé, Ćrī Chand, naquit en 1494, le cadet Lakṣmīchand, en 1497.

Tout en menant la vie d'un chef de famille, Nānak n'avait ni oublié, ni abandonné son idéal. Il fréquentait des hommes instruits et des saints qui l'aidaient généreusement. La vie de famille lui procurait maintes possibilités d'étudier l'état social de son peuple. Sa façon libérale d'entretenir les fakirs et les sādhus, ainsi que ses aumônes, soulevèrent les soupçons des gens au service du Nabab ; ils accusèrent Nānak de prodigalité. Daulat Khan ordonna l'arrestation immédiate de Nānak et inspecta personnellement les dépôts, les magasins, vérifia méticuleusement la comptabilité. Tout fut trouvé en excellent ordre, rien ne prêtant à la moindre accusation contre le commissaire.

Nānak avait l'habitude de se baigner journellement dans la rivière Vainī. Après son bain, il méditait sur son idéal et priait assis sous un arbre. Un jour du début de l'année 1499, après son bain rituel, il s'assit à l'écart pour méditer et tomba en extase. Les Sikhs pieux affirment qu'il se rendit au Ciel et s'entretint avec Dieu. Ils croient également que le Seigneur lui révéla les doctrines fondamentales du credo Sikh et lui ordonna de prêcher. Cet incident marque l'illumination décisive de Nānak. Il avait trouvé ce que depuis sa tendre enfance il cherchait.

Son absence provoqua de l'inquiétude au commissariat. Diverses rumeurs circulaient sur son compte, les unes l'accusant de malhonnêteté, les autres d'avoir gaspillé en aumône les deniers publics. Mais l'opinion générale était qu'il s'était suicidé afin d'échapper à la disgrâce. Seule sa sœur prit son parti et déclara qu'il était quelque part, ravi en prières. Le Nabab, dont les dépôts étaient en ordre parfait, essaya plusieurs moyens

de le retrouver, mais ce fut en vain. Son état d'extase dura deux jours, le troisième, il revint à lui-même et au monde environnant. Il alla droit au cimetière, et y élaborait un plan de travail pour l'avenir. Les gens le virent et s'empressèrent de porter la nouvelle au Nabab qui le fit appeler et le pria avec insistance de reprendre ses fonctions. Nānak refusa d'accepter le poste aussi bien que de retourner chez lui. Il envoya chercher son serviteur Mardānā, qui jouait du rabāb (1) pendant que Nānak chantait. Ce fut là, à Sultanpur, qu'il prêcha pour la première fois, et dès lors, nous nous trouverons en présence de Nānak le prédicateur, le réformateur et le Guru.

Les croyances religieuses de Nanak

La doctrine de l'Unicité divine est la principale croyance du Guru Nānak. Les Hindous n'ignoraient pas l'existence d'un Être Suprême, mais à l'époque de Nānak, ils adoraient Dieu sous des formes et des aspects multiples : Viṣṇu, Īśa et Durgā qui représentaient ses attributs et pouvoirs variés. C'est ainsi que l'adorait la masse dont il était l'idéal, mais, à côté de ces dieux et déesses, d'innombrables héros et héroïnes de la mythologie occupaient la place qui aurait dû être réservée au Seigneur de l'Univers. Nānak ne pouvait admettre l'existence de tant de divinités, c'est pourquoi il fit profession d'ignorer ces dieux d'origine récente, reconnaissant et enseignant qu'il n'y a qu'une Divinité universelle, invisible, dont la seule forme est la Vérité.

*s ali nām karlā purakh nirbhau nirvairu akāl mūrlī
ajūnī saibham gur prasādi*

A. G. Japji Sāhib, glosa 1.

« Vérité est le Nom du Créateur,
Celui qui est sans peur et sans inimitié,
L'Éternel sans commencement et sans fin,
Dont on trouve la voie avec l'aide de Guru, Dieu de grâce. »

(1) Instrument à cordes.

Par cette affirmation primordiale que la Vérité est le Nom Unique de Dieu, Nānak met en vive lumière le devoir qui incombe à l'adorateur véritable de faire converger la multitude des images et des idées par lesquelles nous essayons de nous représenter la simplicité divine, en une notion unique, purement spirituelle, seule digne d'exprimer l'ineffable sainteté du Créateur. Par là il faisait rentrer dans l'ombre toutes les formes secondaires et les symboles finis, qu'ils fussent images ou conceptions abstraites, et détruisait dans sa racine philosophique toute justification de l'idolâtrie et du polythéisme.

ādi sacu jugādi sacu haī bhī sacu nānak hoī bhī sacu

A. G. J. S. Pauri 1.

« Au commencement, Il était la Vérité,
Aux premiers âges, Il était la Vérité,
A présent Il est la Vérité,
Nānak, Il sera toujours la Vérité. »

Un tel Dieu, n'ayant ni forme, ni contour, mais conçu seulement comme l'éternelle Vérité, ne peut être représenté sous aucune forme.

*lhāpiā na jāi kītā na hoī
āpe āpi niraṃjana soī*

A. G. J. S. Pauri 5.

« Il ne saurait être façonné, Il ne peut pas être créé,
Il existe en soi-même, sans forme, ni couleur. »

Ici, Nānak, tout en parlant du Très-Haut, condamne manifestement l'idolâtrie. Dieu est la source de toute vie, donc dieux et déesses, saints et réformateurs et tous les autres tiennent leur pouvoir ou leur existence de sa sainte souveraineté.

*suniai sidh pīr suri nālh
suniai dharti dhaval ākās
suniai dīp lok pātāl
suniai pōhi na sakai kālū*

*nānak bhaglā sadā vigāsu
suniai dūkh pāp kā nāsu*

A. G. J. S. Pauri 8.

« Par obéissance à sa volonté existent les sages, les prophètes,
[les esprits radieux et les maîtres ;
Par obéissance à sa volonté existent la terre, les nuages et
[le ciel ;
Par obéissance à sa volonté existent les mondes, les îles et
[les régions souterraines ;
En lui obéissant, l'homme pieux est à jamais heureux, Nānak,
Et la mort ne peut l'affecter,
Car cette obéissance abolit toute douleur, toute profanation. »

Le Dieu conçu par Nānak, cause de toute existence, est l'indescriptible dispensateur de bienfaits qui pose les principes de la loi et de l'ordre.

*kathnā kathī na āvai tolī
kathī kathī kathī kotī kotī kotī
dedā de laide thaki pāhi
jugā jugamlari khāhī khāhī
hukamī hukamu calāe rāhu
nānak vigsai ve parvāhu*

A. G. J. S. Pauri 3.

« Pour conter cette histoire, aucune limite ne peut être posée,
Fussent-ils des millions, des millions, des millions à la conter,
[la conter, la conter.
En prodigue, il accorde ses dons : l'homme à recevoir se
[fatigue.

A travers les âges l'homme subsiste par sa bonté.
La voie de l'ordre travaille par Sa Volonté,
Et Lui, Nānak fleurit à jamais, impassible. »

Dieu étant le dispensateur de tous les bienfaits, nul besoin

de lui faire des sacrifices. Nānak ordonnait simplement ceci à ses sectateurs :

amritu velā sachunau vadiyāī vicār

A. G. J. S. Pauri IV.

« Méditer dès l'aurore sur la grandeur du Nom Véritable. »

Dieu, ayant posé le principe de l'inexorable loi du Karman, n'a plus à intervenir dans son accomplissement. La condition de l'âme en chacune de ses vies est réglée par les actions qu'elle a accomplies dans ses existences passées ; la grâce de Dieu toutefois ne lui manque jamais, et lui procurera le Mokṣa ou Salut, si elle n'a pas d'autre Voie pour y atteindre.

karmī āvai kaparā nadarī mokhu duāru

nānak evai jāñīai sabhu āpe saciāru

A. G. J. S. Pauri 4.

« Par le Karman viennent les corps,
Par le Regard Divin les portails du Salut sont atteints,
Nānak, sache donc que le Véritable est en Lui-même Tout. »

La vie religieuse la plus fervente et la plus pure a toujours eu besoin de chercher dans la sensibilité simplement humaine des analogies, des échos aux sentiments ineffables de la prière. De là les noms de Père, de Mère, d'Ami discernés à Dieu. Nānak, cependant, craignant les rechutes de son peuple dans l'idolâtrie, ne louait exclusivement, ni la paternité de Dieu, ni sa maternité, mais s'adressait à Lui en même temps comme à un père et comme à une mère, et aussi comme à un ami fidèle qui n'abandonne jamais ses créatures. Conscient de l'invisibilité du Seigneur, percevant cependant toujours son omniprésence, Nānak prenait toujours la précaution de ne jamais limiter Dieu et ses pouvoirs par le moindre attribut ou représentation finis. Afin de mieux comprendre et connaître le Tout-Puissant, il recommande le secours d'un Guru ou maître. Pour la plupart des

hommes, le progrès spirituel est attribué à la faveur du Guru et le développement de l'âme repose entre ses mains.

Le secret du salut même peut être enseigné par le Guru. Cependant ce que Nānak entendait réellement par Guru est incertain même aujourd'hui. Car en dépit de son puissant et sincère éloge du Guru, il ne semble pas l'avoir prise dans le sens de Maître.

Il se peut, et jusqu'à un certain point il semble probable que, pour établir le prestige de son propre enseignement, Nānak ait parfois réellement sous-entendu « Maître » par le mot Guru. Mais quand, ultérieurement, nous ferons la critique de sa doctrine, nous le trouverons se contredisant sur le sens du mot Guru. Là, il s'adresse au Dieu de grâce comme au Guru, et cette interprétation semble être mieux en accord avec sa doctrine, attendu que Nānak lui-même n'avait pas de Guru humain, et qu'il tendait dans son enseignement à abolir la tradition si largement acceptée de la nécessité d'un Guru.

Ainsi Nānak simplifie la religion et rejette l'importance du Guru en tant que seul guide possible vers la connaissance religieuse. D'après lui, nous voyons qu'il n'est nul besoin de Guru dans la mesure où la foi et la piété sont assez efficaces pour amener l'homme pieux à son but. Le mot Guru ayant plusieurs sens, tels que : profond, puissant, grand, peut facilement s'appliquer à Dieu. Nous ne serions pas loin de la vérité en concluant que Nānak dans la plupart des cas entendait par Guru, Dieu lui-même.

Nānak était un fervent adepte du Karman et du Saṃsāra. Ses doctrines cosmologiques n'étaient ni très compliquées, ni très simples. En aucune façon, sa croyance au Karman ne servait de fondement à l'inégalité déterminée par la naissance et la position sociale. Le bonheur et la douleur étaient pour lui les résultats naturels des actes individuels :

puṃnī pāpī ākhaṇu nāhi kari kari karṇā likhi lai jāhu
āpe bīji āpe hī khāhu nānak hukamī āvahu jāhu

A. G. J. S. Pauri 20.

« L'homme n'est pas un saint ou un pécheur, simplement parce
[qu'il est ainsi nommé,
Il entraîne avec lui la somme de tous les actes qu'il a accom-
[plis ;
C'est lui-même qui a semé, c'est lui-même qui doit manger
[sa récolte,
Nānak, c'est par la loi qu'il vient et qu'il s'en va. »

Si simple que puisse paraître la doctrine de Nānak, elle n'est cependant pas sommaire. Il fut influencé dans une grande mesure par les Jaïns et les Ājīvikas et, comme eux, il s'efforça d'apporter à la théorie de la transmigration une explication systématique. Selon lui, la roue du Saṃsāra comporte huit millions quatre cent mille espèces de vies. De ce nombre, deux millions cent mille sont destinées à vivre dans l'eau, le reste sur la terre, réparties dans les formes mobiles et immobiles. Ces calculs ne comprennent pas les êtres supérieurs à l'être humain. Dans les huit millions quatre cent mille possibilités à travers lesquelles l'âme a amplement le temps de se réformer et de se purifier, la naissance humaine est la plus élevée. Quoiqu'il puisse y avoir d'autres phrases éthérées de transmigration, l'âme bien préparée durant la vie humaine peut atteindre directement la délivrance. Mais, elle doit d'abord passer par chacune des huit millions quatre cent mille espèces qui, chacune à son tour, comprend des millions et des millions de vies.

lakh caurāsī « tukham » haī

« tukhamān » aṃṭa na koī

ik du rūhām lakh hoī

lakhām lakh alohī (1)

« Il y a des centaines de milliers de germes
Pour lesquels il n'y a jamais de fin,
Car chacune possède une à cent millions de naissances
Et d'une centaine de millions peuvent naître des milliards. »

(1) *History and Philosophy of Sikhism*, vol. II, p. 432.

Les conceptions de Nānak sur l'évolution cosmique ne tenaient aucun compte de la différence des sexes, ainsi que celles des Bouddhistes et autres fidèles de sectes indiennes. Il place l'âme, comme Dieu lui-même, au delà des différences de sexe. Le salut est également possible pour l'homme et pour la femme. Après la mort, il ne subsiste pas de différence, toutes les âmes se ressemblent ; seule, l'illusion les distingue.

jo āyā so jāīsī jo gaīā phīr āī
agalā sāmga ulār ke phīr āvai hor banāī
kiskā māī bāp kis kiskāpūt kahāī
kiskī jorū dhi kis saba khudāai kie pasāī
jiṃvadiām sabha disadī moiām dise nā koī
nānak bājī kūrakī ākhara kūrī hoī (1)

« Celui qui est venu, doit partir,
Celui qui est parti doit revenir. »

« En rejetant sa forme première, il reparait sous un nouvel aspect ; pour quelques-uns c'est une mère, pour d'autres un père, pour quelques-uns c'est un fils, pour quelques-uns encore c'est une épouse et pour les autres c'est une fille. »

« Tout est apparent pendant la vie, après la mort tout est invisible. Nānak, le spectacle de ce monde physique est faux, car la fin prouvera qu'il n'est qu'illusion. »

La roue de la transmigration, selon Nānak, est toujours en mouvement, et les fidèles de toutes les religions doivent tourner avec elle :

carakha phirai asmān vic
raina divasu kai māhi
sabh phirliām ūmālī lakh caurāsī māhi (2)

« La roue travaille jour et nuit dans les cieux ; les fidèles de

(1) *Ibid.*, vol. I, p. 435.

(2) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, p. 433.

toutes les religions doivent tourner avec elle, jusqu'à ce que huit millions quatre cent mille vies soient révolues. »

Les croyances de Nānak, relatives au Saṃsāra et son profond désir d'impressionner ses disciples par la certitude que la moindre action porte ses fruits, sont exprimées dans la belle et minutieuse description des récompenses et des châtements, obtenus par les bonnes ou les mauvaises actions. Il répétait souvent avec insistance que les péchés commis en secret ne passent jamais inaperçus au regard divin, Après la mort, les âmes revêtues de leurs corps éthérés traversent un pont nommé Saratpul, ayant pour largeur l'épaisseur d'un cheveu et plus affilé que le tranchant d'une épée. Les bons le franchissent aisément et les maîtres de leurs religions respectives viennent les accueillir. Les âmes des pécheurs, en passant le pont, sont automatiquement fauchées ; elles tombent au fond d'une rivière insondable de sang et de pus, infestée de reptiles qui mordent les pécheurs et les torturent. Ce processus se répète jusqu'à ce que le péché soit expié, le corps éthérique est alors recomposé et envoyé une fois de plus dans les huit millions quatre cent mille espèces de vies.

Avec quelques différences dans les détails, l'idée de ce pont a été empruntée à l'Islam. Selon la conception islamique, seuls réussiront à passer le pont sans difficulté, ceux qui auront professé la religion du prophète arabe qui les recevra de l'autre côté, tandis que les non-Musulmans se lamenteront et souffriront jusqu'à la fin des âges. Nānak réfuta ces croyances excessives des fidèles de l'Islam ; il affirma que ceux qui avaient accompli de bonnes actions étaient destinés à franchir le pont sans distinction de religion et à être reçus par leurs prophètes respectifs.

as pīr khare lai beriyām sad lain murīd bulāī (1)

(1) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, p. 436.

« Ainsi, les prophètes les attendent avec leurs bateaux. Ils appellent leurs fidèles et les font monter à leur bord. »

Tous ceux qui transgressent les lois morales de bonne conduite et d'humanité sont condamnés aux tourments du Pulsarat, sans distinction de confession. Fortement influencé par l'idéal bouddhique d'absolue pureté de pensée, de parole et d'action, il attachait la plus grande importance à l'intègre et stricte observation des lois morales, exhortant ses disciples à ne pas les transgresser. Les pécheurs qui négligent ces règles sont punis non seulement au Saratpul, mais encore dans beaucoup d'autres régions infernales. Les imposteurs, les escrocs, les avares, les ingrats, les fraudeurs, les adultères coupables, les oppresseurs des faibles et des pauvres, les corrupteurs et les corrompus, et tous les coupables d'abus de confiance constituent donc la catégorie des pécheurs. Nānak gravait ainsi dans l'esprit de son peuple sa croyance au Samsāra et afin de le sauver de sa roue, le dirigeait dans la voie de la pureté physique et spirituelle.

Le Guru Nānak condamnait le système des castes et ne répartissait les êtres en une haute et une basse classe que selon leurs actions. Il prêchait souvent que nul n'était élevé ou bas, tous les êtres étant égaux. Les situations et les castes élevées ne constituent pas un critérium pour la Connaissance Suprême, car, dans ce domaine supérieur, il n'existe ni caste, ni credo. Voici quelques textes où il s'élève contre le système des castes :

*jisi hathī joru karī vekhahī soī
nānak ulamu nīca na koī*

A. G. J. S. Pauri 33.

« Celui qui a la force en main peut l'essayer, et il verra :

Nānak, personne n'est au-dessus des autres (devant le Seigneur). »

Et puis :

jālī janamu sa puchiaī sac gherlehu balālī
sā jālī sā pālī haī jaisē karm kamālī

A. G. Prabhāti Rāgini Mahalā, I.

« Caste et naissance, nul ne s'en enquiert dans la
Vraie demeure, je vous le dis.

Caste et rang social, là-haut, seront selon les actes accomplis. »

Nānak avait peu de considération pour les pèlerinages, et dans les termes suivants, il exhortait ses disciples à poursuivre le plus haut pèlerinage, celui du salut.

tīrthi nāvā je tisu bhāvā vinu bhāne ki nālī karī
jelī sirāṭhi ūpālī vekhā binu karmā ki milai laī

A. G. J. S. Pauri 6.

« Je me baignerais dans un lieu sacré

Si je savais ainsi faire plaisir au Seigneur.

Mais si je manque à lui plaire, à quoi bon me baigner là :

Tout l'univers créé que voici, sans bonnes actions, nul ne l'obtiendra. »

Ou encore :

tīrthu lapu daīā datu dānu
jo ko pāvai tilakā mānu
sunīa mamniā manī kīta bhāu
aṁṭarī gali tirathī mali nāu

A. G. J. S. Pauri 21.

« Pèlerinages, pénitences, compassion et aumône,

A celui qui les fait, valent autant d'honneur

Qu'un grain de sésame,

Mais celui qui obéit, accepte avec foi en son cœur,

Est en lui-même lavé de toutes ses impuretés. »

Nānak ne prêchait pas la vie d'ascétisme recommandée aux disciples des sectes Çāivas. Il n'avait pas d'estime pour cette voie qu'il jugeait conduire à beaucoup d'abus. Prêcher le renoncement alors que la force morale était une nécessité pour vivre simplement, lui apparaissait comme erreur grossière. Les yogis retirés du monde étaient un fardeau pour les laïcs. Un grand nombre d'entre eux se livraient à des pratiques impures. Nānak, dans sa manière à la fois pleine d'autorité et douce, dénonçait ces pratiques et leurs auteurs.

*mudrā saṁlokhu saramu paṭu jholī
dhiyān kī karahu bhibhūlī
kintha kālu kuāī kaīyā jugalī dand partīlī
āī paṁth sagal jamālī man jīle jag jīlu
ādesu tise ādesu
ādi anil anādi anāhalī jug jug aiko vesu*

A. G. J. S. Pauri 28.

« Que le contentement soit dans tes boucles d'oreilles,
Que le respect et la modestie soient ton portefeuille,
Que ce corps, dont la mort ne fait qu'une bouchée, soit ton
seul froc,

Enveloppe-toi de méditation,
Que la Foi intérieure soit ton bâton de voyage et ton credo,
Et que les Amis de toutes les classes et croyances soient ton
Ai-Panth (1) ;

Car tu maîtriseras le monde en maîtrisant ton cœur.

Salut à Lui le premier, le sans tâche, sans commencement
ni fin, immortel à travers tous les âges. »

A toutes les voies de Salut, Nānak préférait celle du Karma-Yoga et la recommandait avec force, mais son esprit tolérant savait rendre justice aux autres voies. Il plaçait l'ordre de l'Action immédiatement après celui de la Vérité. Le séjour de

(1) Secte Çivaïste, libre d'esprit.

l'éternelle Vérité est naturellement au delà des prises de toute action temporelle. Il dit :

*karmu khaṇḍ kī bāni joru
tithai horu na koī horu
tithai jodh mahā bal sūr
tin mahi rāmu rahiā bharpūr
lhitai sīto sītā mahīmā māhi
lāke rūp na kathane jāhi
na uhi marhi na thagae jāhi
jin kai rāmu vasai man māhi
tithai bhagat vasahi ke loh
karhi anadu sacā manī soh*

A, G. J. S. Pauri 37.

« Puissant est l'appel de la Terre de l'Acte,
Où ne résident que les saints, les braves et les puissants
guerriers.

Parmi eux Rāma rayonne.

Au milieu d'eux voici Sītā, parée de grandeur.

Leur beauté est indescriptible, ils ne meurent pas,

Ils ne peuvent être trompés, en leurs cœurs la Divinité habite.

Là aussi demeurent les légions des fidèles,

Ils sont en joie et le « Véritable » est le joyau de leur cœur. »

Pour détourner son peuple des tendances ascétiques, fortement encouragées par les Çāivas, et souvent par les Vaiṣṇavas et leurs maîtres, il prescrivit la vie de famille. L'ascétisme, qui avait la réputation d'être une voie incomparable pour le Salut, n'offrait à ses yeux aucun attrait. Nānak voulait lier l'idée du salut à celle des expériences variées de la vie de famille dont l'harmonie vivante est totalement absente de la vie des ascètes. Un chef de famille est forcément attaché au monde par ses actions et ses responsabilités ; mais par sa dévotion et sa foi en Dieu, il maintient un équilibre harmonieux entre l'attachement et le détachement :

grihu banu samsari sahaji subhāī
durmatī galu bhaī kirali thāi
sac paudi sac mukhi nāu
satī guru sevi pāai nij thāu

A. G. Asa Rāg XI.

« Que ce soit le foyer ou la jungle, c'est tout pareil,
La folie n'habite plus là où le Seigneur est loué ;
Avec la Vérité comme échelle et le nom du Véritable à la
bouche,

En servant le vrai Seigneur, on atteint son séjour. »

Puis :

jogī jugatī sahaj gharī vāsaī
kāhe re ban khojan jāī

A. G. Ramkali Rāgini XI.

« Le secret du Yoga est aussi facile, si l'on demeure à son
foyer :

Pourquoi donc aller vers les jungles à la recherche (de Dieu ?) »

Telle était la religion prêchée par Nānak. Nous devons faire
remarquer avant d'entrer dans l'étude de ses tentatives, pour
établir des sentiments fraternels entre Hindous et Musulmans,
que les doctrines de Nānak étaient purement Bhāgavata.

Fervent adepte du Bhāgavatisme, il en exposa les doctrines
d'une façon enthousiaste et émouvante ; mais il faut aussi
ajouter qu'il n'avait rien de commun avec le Bhāgavatisme
récent ou Vaiṣṇavisme. Nul doute qu'il fût un Vaiṣṇava, mais
ses croyances simples et pures étaient celles prêchées par Kṛiṣṇa
lui-même. Sa conception de Dieu (1), ses croyances sur la trans-

(1) Sa théologie se résumerait assez bien dans le *gloka* 12, chapitre 13 de la
Bhagavad-Gītā elle-même :

« Quant à l'objet de la connaissance je vais te le révéler, cet objet dont la connais-
sance procure l'immortalité : c'est le Brahma Suprême qui n'a pas de commence-
ment, dont on dit qu'il n'est ni l'être, ni le non-être ».

migration (1), son aversion pour l'ascétisme, l'importance qu'il attribuait à la dévotion et à la foi (2), l'égalité parfaite de tous au point de vue spirituel, sans distinction de caste et de sexe, sa foi en la grâce divine (3), et sa préférence pour le Karma-Yoga (4), sont dans les grandes lignes très semblables aux enseignements de Kṛiṣṇa. Il était indépendant de toute influence de la part des grands docteurs de l'Hindouisme, Rāmānuja, Rāmānanda et autres maîtres, parce qu'il avait répudié les limites étroites de l'idolâtrie et des règles alimentaires et vestimentaires. Il était directement influencé par les enseignements de Vāsudeva, mais contrairement aux autres maîtres, il ne le mettait jamais au rang réservé à Dieu, le Très-Haut.

Nānak, depuis son enfance, semble avoir été très épris de l'école religieuse fondée par Vāsudeva-Kṛiṣṇa lui-même. Cette opinion est confirmée par l'un des nombreux incidents ayant trait à son enfance et à son adolescence. Enfant, ayant enveloppé dans son mouchoir des papiers ramassés, il se mit à les lire comme l'aurait fait un Paṇḍit. Questionné par ses parents sur l'objet de sa lecture, il répondit que c'était la Gītā et les pria de s'asseoir et d'écouter ses explications. Un autre jour, il exposa la Gītā d'une façon si frappante à son Paṇḍit que celui-ci tomba à ses pieds. Ces anecdotes peuvent n'être pas authentiques, mais la similitude qui existe entre la doctrine de Kṛiṣṇa et celle du Guru nous permet d'affirmer avec certitude qu'elles ne sont pas entièrement fausses. Nānak nous renseigne

(1) Cf. *Bhagavad-Gītā*, ch. 2, gōka 27 :

« Car ce qui est né est assuré de mourir, et ce qui est mort, sûr de renaître ; en face de l'inéluctable, il n'y a pas de place pour la pitié. »

(2) *Ibid.*, ch. 18, gōka 55 :

« Grâce à cette dévotion, il me connaît, il sait quel et combien grand je suis en vérité ; dès qu'il me connaît, tel que je suis, aussitôt il entre en moi. »

(3) Comparez *ibid.*, gōka 32, ch. 9 :

« Ceux, ô fils de Prithā qui prennent en moi leur refuge, fussent-ils de la pire origine, femme, Vaiçyas ou Çūdras, ceux-là même atteignent le But Suprême. »

(4) Vide, *ibid.*, ch. 5, gōka 52 :

« Renoncement et yoga (Karma-Yoga), l'un et l'autre mènent au Salut ; entre les deux, cependant, la pratique du yoga vaut mieux que le renoncement à l'action. »

lui-même sur la source de ses inspirations. Répondant au chef des Gorakh Panthīs qui lui demandait le nom de son Guru, Nānak dit :

*akath kathā le rahaīu narālā
nānak jug jug guru gopālā*

A. G. Sidha-goṣṭi, ḡloka 44.

« Ayant compris l'histoire du Grand Dieu
Je me tiens séparé du monde
Nānak, dans tous les âges, Gopāl (1) est le Guru. »

Il ressort des analyses précédentes, que l'originalité de Nānak dans l'ordre de la doctrine et de la vie intérieure a été de marier dans une synthèse plus délicate et affective que rigoureuse et intellectuelle, les enseignements fondamentaux de la Gītā aux tendances puritaines et iconoclastes de l'Islam. S'il rejette l'adoration des images dans le culte extérieur, il n'est pas moins ennemi de l'imagination exubérante, envahissante qui marque la piété intérieure de l'Hindouisme et même de la Bhagavad Gītā, du moins en ses premières étapes : « Médite sur le Nom Véritable ». Et sa notion de Dieu tend à être plus simple, plus dépouillée de sous-entendus anthropomorphiques. Mais son Dieu reste un Dieu hindou, protégé dans sa transcendance par sa Māyā, contre les souillures d'un monde dont il est pourtant l'âme au sens le plus immanentiste du terme, non le Dieu purement transcendant de l'Islam ; c'est un Dieu qui est au delà du Bien et du Mal, mais de qui viennent et le Bien et le Mal.

*
* *

Ayant accordé en son esprit les grandes forces religieuses antagonistes de l'Islam et de l'Hindouisme, Nānak était prêt à entreprendre la grande tâche d'éveiller des sentiments amicaux entre Hindous et Musulmans, tâche gigantesque, ces deux

(1) L'un des noms de ॐ Kṛiṣṇa.

groupes ayant des mœurs et des croyances très différentes, et ne pouvant traiter d'égal à égal.

Les Musulmans, parce qu'ils avaient le pouvoir, n'étaient pas disposés à prendre en considération un citoyen de la communauté conquise ; mais Nānak était conscient du fait que la majorité des Musulmans, étant des Hindous convertis volontairement ou par force, avaient les mêmes penchants religieux, le même tempérament social et les mêmes dispositions à la tolérance que les Hindous. Remplacer le fanatisme par la foi en Dieu et la piété, l'orgueil par des sentiments d'humanité et de tolérance envers le prochain, pouvait améliorer et resserrer les relations entre les deux religions. Par quelle voie réaliser ce plan ? Une seule existait qui fut efficace, celle de l'amour et de la vérité. Aussi Nānak s'y engagea-t-il de toute son âme, et nous pouvons dire qu'avant sa mort, il avait accompli plus qu'il n'avait rêvé. Le Guru n'eut pas moins à lutter contre la mentalité hindoue. Un peuple conquis et dominé n'avait pas pratiquement d'esprit d'intolérance, cependant, il était le peuple le plus obstiné en ce qui concerne les choses insignifiantes telles que la nourriture, les vêtements, et d'autres coutumes sociales ou pratiques religieuses. Le Guru avait donc à lutter, d'une part, contre le fanatisme et le sentiment de supériorité et, d'autre part, contre la superstition des règles traditionnelles dans l'ordre social et religieux. Il était le Pacificateur pris entre ces deux oppositions et arriva, à force de conseils amicaux, à créer une atmosphère de paix.

C'est à Sultanpur qu'il commença d'appliquer ce plan de réconciliation et d'amitié.

Il prêchait que le Dieu des Hindous aussi bien que celui des Musulmans était un seul et même Dieu, que les deux religions étaient deux voies différentes pour retourner au même foyer, la véritable maison de Dieu. Nānak jouissait d'une grande considération auprès du Nabab Daulat Khan qui, voulant examiner la profondeur de ses enseignements, l'invita à la mosquée pour prier avec lui. Nānak accepta volontiers, ne voyant

pas de différence entre une mosquée et un temple : Dieu est partout et non enfermé entre les murs d'un bâtiment. Pendant que toute la congrégation était en prières, il fit un pas en arrière et s'assit en silence. La prière terminée, le Nabab irrité lui demanda l'explication de sa conduite. Nānak répliqua que la contemplation était la prière essentielle ; que le Nabab et l'Imam y ayant manqué, dans ces conditions, lui, Nānak, ne pouvait pas prier en leur société. Questionné sur la façon dont il avait pu découvrir que leur esprit n'était pas fixé sur Dieu, le Guru affirma que le Nabab pensait à un achat de chevaux de Kandahar, tandis que l'Imam s'inquiétait de sa pouliche nouvellement née, et n'avait, tout le long de la prière, pensé qu'à elle et au puits qui se trouvait dans la cour où elle jouait. Le Nabab et l'Imam reconnurent leur faute et Nānak quitta la mosquée.

En 1500, à l'âge de trente-quatre ans, le Guru quitta Sul-tanpur avec le ménestrel Mardānā de Talvandi, pour parcourir l'Inde. Tout le temps de ce long voyage fut utilisé par lui à établir des relations amicales entre les deux partis antagonistes ; il fonda ses efforts sur le fait que les deux religions ont les mêmes principes ; mais leurs sectateurs, ignorant la vérité fondamentale, luttent les uns contre les autres d'une manière intolérable pour des détails insignifiants. Il attira leur attention sur le fait que les Védas, les Purāṇas, et le Coran ainsi que les autres livres sacrés parlent tous du Seul et Unique Seigneur sans aucune discussion possible.

*uṛak uṛak bhālī thake ved kahani īk vālu
sahas aṭhārah kahani kalebā asulu īku dhālu*

A. G. J. S. Pauri 22.

« Las de chercher la Réalité, d'une extrémité à l'autre,
Les Védas le déclarent l'Unique

Dix huit mille (livres) et le Coran affirment aussi qu'il est
l'Unique. »

En soulignant que les principes essentiels de tous les livres sacrés étaient les mêmes, il déclarait que tous ceux qui s'engageaient dans des controverses religieuses étaient des sots et que leurs religions respectives étaient fausses.

aik nūr tai khalaq upāī
āp khudā ne bādi lāī
bādaqāh rāje ai māli pālan het bānāai hé
hindu turk dīn sabh kude
bād bibād karat hain mūde
jaṃman maran aik sam sabh ko lekhā denā jāailhé
dūī lakh jin khalaq dukhāī
khas khas lainde vasat paraī
Azarāīl tinā phadmāre dozakh de vic pāai hé
ap khudāī nīnoṃ nabere
lahe sazāiṃ jaise phere
isā musā rām Muhamed koī ne kise chudaaihé
ailhe goīl vasā pāai
dunivaṃ kāran pap kamāai
lekha maṃgn sirjaṃ hara khas khas de sam bhāhī hé
pīr paikaṃbar valī phakīrā badqāh kaṃgāl amīrā
amālaṃ ute hon nibere sako sac tīthāī hé (1)

« Il créa l'Humanité d'une lumière unique

Et planta ce jardin (du monde)

Il créa des Empereurs et des Rois comme jardiniers pour en prendre soin.

Fausse sont toutes ces religions des Hindous et des Turcs, Sots, tous ceux qu'elles engagent dans ces controverses :

Naissance, mort et règlement des comptes après la mort sont leur destinée commune.

Ceux qui voyant là deux religions, oppriment

L'humanité, et s'emparent joyeusement des biens de l'autre, Gabriel les saisit, les frappe et les tourmente dans l'Enfer,

(1) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, pp. 649 et 686

Dieu en personne les juge et distribue des punitions selon leurs actions.

Là Jésus, Moïse, Rāma, Mahomet ne les sauvent point (s'ils ont péché)

C'est pour un court séjour que les créatures sont venues (sur cette terre)

Et c'est pour ce monde qu'elles font le péché !

Le Créateur demande compte jusqu'au moindre grain de pavot.

Pîrs, prophètes et saints, fakîrs et empereurs,

Pauvres et riches sont tous jugés selon leurs actions. »

Nānak fit l'impossible pour détruire les barrières du fanatisme religieux : il faisait ressortir l'origine commune des Hindous et des Musulmans, et pour prouver la vérité de ses assertions, tirait ses arguments aussi bien de la pensée hindoue que de celles des Musulmans.

Cette méthode exerça l'influence qu'il souhaitait sur les membres des deux communautés qui, en dépit de leurs divergences, avaient l'esprit religieux. Il se servait aussi des conceptions musulmanes et chrétiennes sur les origines de l'homme.

*hindu musalmān do bābe ādam de pharzaṃd
laḍde hadaṃ banah ke sac bhulāīn paṃd
dargāh or na pāīni jo karde dāve kūḍ
dāvā rām rasūl kar lad marde huṃde kūḍ (1)*

« Hindou, Musulman sont deux fils d'Adam :

En créant des limites (religieuses), ils se combattent, oubliant leur véritable fin.

Ceux-là ne trouveront pas l'entrée de la Véritable Maison,
Qui élèvent ces fausses prétentions.

En acclamant Rām et Rasul, ils se battent, meurent, et leur fausseté est manifestée. »

(1) *Idem.*

Il grava dans l'esprit des sectateurs de ces deux religions que leurs systèmes n'étaient que deux voies différentes servant à atteindre le même but.

*sāhib hiko rāh duī hindu musalmān
dāve ult lad marain rahiā khudāi amān
nānak dāvā chadiā jag vic varlai khaiṛ
na kāhū son dosati nāmu kāhu se baiṛ (1)*

« Le Seigneur est un, les voies sont deux : hindoue et musulmane.

Ils se combattent et meurent pour les droits de leur croyance, Nānak a abandonné les droits de sa croyance, que la paix soit dans le monde !

Il n'est l'ami ou l'ennemi de personne. »

Quoique désireux d'unir les Hindous et les Musulmans, le Guru s'attachait d'abord à la justice et n'hésitait pas à déclarer son mépris pour le traitement inhumain et tyrannique exercé par les gouvernants musulmans sur les Hindous. Les taxations injustes, les impitoyables persécutions à propos des rites religieux, blessaient son cœur. Son âme était profondément en peine, aussi éleva-t-il la voix pour protester contre les dirigeants dévots et leurs agents. Ses protestations étaient franches, bien fondées, exprimées avec éloquence.

*bādḡāh jo dād na dehai
so dozakh vic bahu dukh lehai
kari niāum bahiḡal so pāve
nānak sacu sunāhai hé (2)*

« Le roi qui ne donne pas justice supportera dans l'enfer de nombreux tourments,

Le monarque qui juge équitablement obtiendra les Cieux : Nānak dit la vérité. »

(1) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, pp. 687 et 650.

(2) *Idem*.

Puis :

*likhiā vic kitāb de ākhia pāk khudāi
nau sai nadī nadinvem milan samundar joī
paumde vic garod de būnd liveṃ tap-tāī
balan tale tinā dīom hadiām jo beadatī pādṣāhi
kāzī muftī kārkun fouzdār kutvāl
umre te divān vazīr amīrā nāl
bakhaṣī butāli nāle fote-dār
daroge mustofiām karde kūd vāpār
jodan bahut jamāīlim hoī jamāīldār
khān garibām lut de karde zor aphār
vātān pāre caudhari mahir mukadam kūd
caukīdār piādiām jal bal hoe dhūr (1)*

« Il est écrit dans les livres où le grand Seigneur a dit :

Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf rivières coulent dans un océan,

Et sept océans de cette sorte avec toutes les rivières coulant en eux

S'évaporent tout juste comme une goutte dans une poêle à frire ;

C'est en des régions chauffées d'une telle chaleur, que sont brûlés les os des rois injustes.

Kādīs, muftīs, kār kūns, fauzdārs, kotvāls, umraus,

Divāns, vizīrs avec émīrs, bakhṣīs, fotedārs,

Qui forment des sociétés, dont ils se font entre eux comme les chefs

Pour piller et opprimer le pauvre,

Vāhānpāres, Chaudrīs, maîtres et conducteurs de fausses sociétés

Et les gardes et les soldats tous seront brûlés dans ces régions ardentes de l'enfer. »

(1) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, p. 669.

Le Guru Nānak ne pouvait remporter sur ce point un succès aussi grand que sur les autres. La cruauté excessive des dirigeants dépassait sa compréhension ; le cruel et injuste régime qui prévalait était trop difficile à réformer. Aussi concentra-t-il toutes ses forces pour essayer d'unir les masses dont il espérait obtenir une meilleure réponse à ses appels et de meilleurs résultats. Cependant, il ne pouvait pas renoncer à dénoncer les gouvernants et leur politique. La douleur de voir son peuple cruellement massacré lui était intolérable, et il donna libre cours à ses sentiments dans les ġlokas suivants sur l'état des affaires du pays.

*kalikālī raje kasālī dharm paṃkh karī udriā
kuḍu āmāvas sacu caṃdramā dīsai nāhī kah cadiā
hau bhālī vikunī hoī ādhare rāhu na hoī
vic hau mai kari dukhu hoi, kahu nānak kin bidhi galī hoi.*

A. G. Var Majh, ġloka 16.

« Le Kaliyug est le couteau et les monarques sont les bouchers
La Justice soulève ses ailes et s'envole.
L'amāvasyā (1) est la fausseté, la lune et la vérité,
Et on ne voit pas où elle se lève,
(Enfoncé) dans cette noirceur, on ne trouve aucune voie de sortie.

Agissant dans l'égoïsme on souffre et crie.

O, dis, Nānak, comment le salut peut-il être obtenu ? »

Sa sympathie pour les Hindous ne le rendait nullement partial envers eux. Il condamnait les coutumes néfastes ainsi que les superstitions auxquelles ils étaient attachés. Il élevait la voix pour protester contre les mauvaises pratiques religieuses et sociales, contre les préjugés qui reléguaient la femme à un rang méprisable :

(1) « Le moment nocturne complètement noir où la lune passée n'est plus, et nouvelle lune pas encore ».

*bhaṃḍhi jammīai bhaṃḍhi nimmiyai bhaṃḍhi maṃgam vīāhu
bhaṃḍhu hovai dosatī bhaṃḍahu calai rāhu
bhaṃḍhu muā bhaṃḍhu bhālīai bhaṃḍhi hovai bhaṃḍhānu
so kin manda akhīai jītu jammahi rājānu
bhaṃḍhu hī bhaṃḍhu ūpajai bhaṃḍhe bājhu na koi
nānak bhaṃḍhai bāharā aiko saca soi
jītu mukhi sadā sālāhīai bhāgā ratī cāri
nānak te mukhi ūjale tilu sacai darbāri.*

A. G. Asa ki var Mahala, I.

« C'est dans une femme que l'homme a formé son corps,
Et c'est d'une femme qu'il est né,
C'est à une femme qu'il donne sa foi,
Et c'est une femme qui est sa compagne,
C'est avec une femme qu'il partage son toit,
Et c'est par elle que se poursuit le chemin de la vie.
Quand une (épouse) est morte, on en cherche une autre ;
Et la société n'existe que par elle.
Alors, pourquoi mal parler d'elle,
Quand c'est d'elle que naissent les Rois.
C'est de la créature féminine que naissent toutes les créatures,
Sans elle aucune ne peut être.
Nānak seul est sans épouse, l'Être véritable.
Toute bouche qui dit sa louange, pleine de bonheur, brille,
Mais seuls de tels visages, ô Nānak, se tiennent sans tache
à la Cour Véritable. »

Les infanticides pratiqués par les Hindous de haute classe afin de sauver leurs filles du déshonneur, pas plus que la polygamie répandue dans la société riche de l'époque, ne lui plaisaient. Le Guru condamnait tous ces criminels au feu de la Géhenne et aux tortures du Pulsarat.

rin hatiā kaniā hatia visvāsgāt hatiā adhakāi

« Le non-paiement des dettes, l'infanticide féminin
Et la trahison de la confiance sont (des crimes) graves. »

*do do jorām vālare par ghar haṁdan āai
ākhar dozakh vanjanā tolan īlam khāai*

« Les époux qui ont deux femmes et ceux qui séduisent la femme d'un autre homme, iront aux enfers après avoir souffert ici-bas. »

ghuṭ laṁghāaiṁ dukhharaṁ jalade diṭhe pūr (1)

« Ceux qui étranglent leurs filles on les a vus brûlés dans l'enfer. »

Nānak détestait l'hypocrisie qui régnait chez les membres de la haute société hindoue. Il ne pouvait approuver leur façon d'attirer les bonnes grâces des gouvernants. Il leur enseignait donc à être francs, courageux et à confesser leurs croyances. Il leur demandait de ne pas participer aux bassesses de l'époque.

*gau birāhaman karu karu lāvahu goberi taranu najāī
dhoti tika tai jap māli dhānu malecha khāī
aṁtarī pūjā padhi kalebā saṁjamu turkā bhāī
choḍi le pākhaṁdā nāmi laīai jāhi taraṁdā.*

A. G. Asā kī vār, ḡlokaa 16.

« Vous taxez la vache et le Brahman, par la bouse de vache vous ne serez donc pas sauvés.

Vous qui êtes vêtus de la dhotī et marqués du tika
Et d'un chapelet et qui cependant mangez le pain des Mlecchas
Faisant la pūjā à la maison,
Lisant le Coran et suivant la discipline musulmane en public,
Rejetez cette hypocrisie, ce n'est qu'en répétant le Nom que
vous serez sauvés. »

Selon les coutumes hindoues de l'époque, la naissance ou la mort d'une personne entraînait l'impureté de tous les membres de la famille, on se trouvait sous l'empire du soutak. Après

(1) *History and Philosophy of the Sikh Religion*, vol. II, p. 438.

une période déterminée, une cérémonie de purification permettait à nouveau les relations avec les amis. Primitivement fondée sur des principes d'hygiène, cette coutume était devenue une erreur déplorable et ne servait plus, en aucune façon les règles sanitaires ; Nānak la déclara sans valeur.

*je kari sūtaku manīai sabh tai sūtak hoī
gohe alai lakaḍi aṃdari kīda hoī
jele dāne amn ke jīā bājhu na koī
pahilā pānī jīlū hai jīl hariā sabh koī
sūtak kiu kari rakhīai sūtak pavaī rasoī
nānak sūtaku aiv na utarai giāna utārai dhoī*

A. G. Asā ki vār, ḡloka 18.

« Si l'on doit admettre l'impureté, il y a de l'impureté en toute chose ; il y a des vers dans la bouse de vache et dans le bois.

Si nombreux que soient les grains de maïs, aucun d'eux n'est sans germe,

Jamais l'eau n'est exempte de semences (impures),

Cependant elle donne à tous les êtres leur verdure.

Les règles de l'impureté peuvent-elles être observées quand celle-ci pénètre dans une cuisine ?

O, Nānak, ce n'est pas ainsi qu'on enlève l'impureté,

C'est la connaissance divine qui enlèvera toute impureté. »

Le Guru continue en décrivant le véritable soutak, impureté dont il faut se garder.

*man kā sūtaku lobhu hai jīhava sūtaku kūḍu
akhī sūtaku vekhanā par tria par dhan rūpu
kanni sūtaku kanni pai lāi tabārī khāhi
nānak hansa ādamī badhe jam puri jahī*

A. G. Asā ki Vār, ḡloka 18.

« L'avarice est l'impureté de l'esprit, et la fausseté celle de la langue ;

Jeter un regard d'envie sur la richesse, la femme ou

la beauté d'un autre, c'est l'impureté de l'œil,

Prêter l'oreille au scandale sera l'impureté de l'oreille ;
Nānak, l'âme de l'homme chargée d'une telle impureté va
au pays du Yama. »

Le Guru Nānak n'attachait pas grande importance au Yajñopavīta et à la Āṣṭhā et souvent les condamnait dans son enseignement. Personnellement, il se refusa à porter le cordon sacré, non par aversion, ni pour des raisons religieuses ou sectaires, mais parce que ce symbole divisait la société hindoue. Le cordon était devenu le monopole des hautes castes, catégoriquement refusé aux basses. Cette injustice était ressentie par les classes inférieures, et c'est pour cette raison que Nānak dénonçait l'inutilité du cordon sacré et n'insistait aucunement pour que ses disciples le portassent. Il dit :

*cau kadi muli anāiā bahi caukai pāiā
sikhā kannī cadaiā gurū brahmanu thīā
uhmua uhu jhaḍi pāiā velagā gaīā*

A. G. Asā kī Var, glosa 15 na.

« Pour quatre cowries on l'achète, il est porté à l'autel (1) ;
L'enseignement chuchoté à l'oreille dit que le Brahmane
est devenu Guru ; mais celui qui le portait meurt, le cordon
est brûlé avec lui et l'âme quitte ce monde sans le cordon. »

Le port de cette marque d'honneur était pour Nānak encore plus condamnable et mensonger dans la situation humiliée des Hindous à l'égard de leurs gouvernants musulmans. S'ils étaient incapables de se protéger et de préserver leur honneur, en quoi consistait l'avantage de porter le cordon sacré qui les conduisait à s'assurer une supériorité sur leurs frères des basses castes ? Son refus de porter le cordon sacré reposait aussi sur des raisons de moralité personnelle, car lorsque le prêtre ne savait

(1) Emplacement préparé pour le feu sacré, allumé dans les cérémonies rituelles.

commander à ses sens et se complaisait dans les plaisirs sensuels, de quel droit pouvait-il administrer ce cordon à d'autres ?

lagu na imḍrī lagu na nārī
bhalke thuka pavai nīl dādī
lagu na pairi lagu na hathī
lagu na jīhavā lagu na akhī
velagā āpe vatai vati dhāge avarā ghatai
sunī vekhahu lokā aihu vidānū
manī amdhā nāu sujānu

A. G. Asā di Vār, ḡloka 15, n° 4.

« Il n'y a pas de cordon pour ses sens ; il n'y a pas de cordon de continence à l'égard des femmes, et tous les jours on crache sur sa barbe.

Il n'y a pas de cordon pour ses pieds, ni pour ses mains et sa langue, ni pour ses yeux.

Lui-même, sans ces fils (1) il vagabonde, mais il les tord pour les autres !

Écoutez et voyez, peuple, ce miracle : aveugle d'esprit il est cependant regardé comme un sage. »

Le Guru critiquait les coutumes musulmanes dégénérées qui régnaient dans la société hindoue. Ses remontrances à propos de ces basses pratiques éveillèrent l'esprit sommeillant dans le peuple. Il devint conscient de ses propres capacités, et son aveugle dépendance devant le clergé diminua. Avec la même sévérité, Nānak n'hésitait pas à critiquer les tortures que les Musulmans infligeaient aux non-Musulmans qui n'obéissaient pas à toutes les coutumes supposées islamiques et considérées par les fanatiques comme essentielles à leur religion. Il soutenait que les coutumes de l'Hindouisme n'étaient en rien inférieures à celles de l'Islam. A l'époque de Nānak, souvent les

(1) Le mot « fil » est ici le symbole du mot « continence ». Ces lignes se rapportent aux Brahmanes qui tissent le coton pour les cordons sacrés.

Musulmans empêchaient les Hindous d'incinérer leurs morts et les obligeaient à les inhumer selon la coutume islamique.

Cette contrainte brutale exercée sur la conscience d'un peuple exaspérait le Guru. Il déduisait logiquement que les cadavres des Musulmans seraient brûlés sinon immédiatement après la mort, du moins avec le temps puisque :

*milī musalmān kī pedai paī kumīār
ghari bham̐de īlā kīā jaladī kare pukār
jali jali rovai bapudī jhadi jhadi pavahi aṁgiāru
Nānak jini kartai kāran kiā so jānai kartāru*

A. G. Asā di Vār, ḡloka 5.

« Les cendres du Musulman tombent dans l'atelier du potier. On fabrique avec elles des vases et des briques (1).

Elles crient quand elles brûlent ;

Les pauvres cendres pleurent en brûlant et répandent des larmes quand elles étincellent

O Nānak, le Créateur seul qui a fait la cause, seul connaît la fin. »

Nānak ramena aussi l'attention des Musulmans égarés dans les conventions et le formalisme, sur la vraie religion :

*mihar masīt sīdaku musalā haku halāla harāṇu
sarm suṁnati silu rozā hohu musalmānu
karnī kābā sacu pīrtī kalamā karami nivāj
tasabī salisu bhāvsī Nānak rakhai lāj*

A. G. Vār Mājh, ḡloka mahala 1.

« Que ta mosquée soit la miséricorde,

Que ton tapis de prière soit la sincérité,

Ton Coran la justice, ta circoncision la modestie,

Que ton faste soit la bienveillance,

(1) Allusion à ce fait que les potiers utilisent la terre des cimetières comme la meilleure terre à poterie.

Et alors tu seras un vrai Musulman.
Que ta Ka'ba soit la bonne conduite,
Que ton conducteur religieux soit la vérité,
Ta prière une bonne action,
Et ton chapelet Dieu, ô Nānak, le Seigneur protégera alors
ton honneur. »

Le Guru remarquait que les Musulmans et les Hindous se disputaient souvent sur la question des viandes interdites. Ils exerçaient entre eux des représailles réciproques, les uns en mangeant de la vache, les autres en mangeant du porc. Ces animosités se terminaient souvent en massacres.

Nānak, partisan de l'ahiṃsā ou non-destruction de la vie, croyait que mettre à mort un vivant quel qu'il fût, était une dérogation au progrès spirituel et condamnait l'âme à des transmigrations incessantes. Il défendait la consommation de toute sorte de viande en insistant sur la nécessité de s'abstenir complètement de vache et de porc.

jido jidī āp vic hiṃdu turak laḍāī
unām mariā sur nom unām mārī gāī
duhaṃ kili hatiā muai na jive pher
dargah sace rab dī duī lahin sajāī pher

Janam Sākhī G. N.

« Pour leurs abstinences respectives, les Hindous et les Turcs combattent :

Les Hindous tuent le porc et les Turcs la vache,
Tous deux sont coupables de meurtre,
Car les (animaux) massacrés ne peuvent jamais revivre.
Au tribunal du vrai Dieu tous deux sont punis sévèrement. »

S'entretenant avec Ruknū-din, l'un des plus célèbres pīrs de l'époque, il expliquait l'origine divine de la vache et du porc. Il est possible que personnellement, il n'ait pas cru à cette mythologie, mais pour concilier les tendances discordantes, il

usait très librement des idées mythologiques qui agissaient merveilleusement sur les esprits populaires.

*gaū sūr nūṃ māriāṃ lagan bahut azāb
gaū caudavaṃ ratan hai kām dhen tih nām
pūjan sabh autār tih kar ke māt samān
sūr bairāhaṃ upajiā tis pūjan kar avalār
sabh paikaṃbarāṃ chaḍiā kar harām ahār*

Janam Sākhī G. N.

« C'est un péché de tuer la vache ou le porc,
La vache est la quatorzième pierre précieuse,
Elle est appelée Kāmdhenu ; tous les avatars l'honorent
comme une mère.

Le porc est né du sanglier (1), et il est honoré comme une incarnation,

Tous les prophètes le regardent comme une nourriture défendue. »

Puis :

*go sūr harām kar donoṃ diai ulhāī
ikanā dudh halāl hai mās nā pāk karāī*

Janam Sākhī G. N.

« La vache et le porc sont frappés d'interdit religieux,
Par conséquent défendus (par la loi civile),

Et quoique que le lait de l'une soit permis, la chair de l'autre ne l'est pas. »

Le Guru désapprouvait également la consommation des liqueurs et des drogues toxiques. Les Hindous aussi bien que les Mahométans s'adonnaient aux unes et aux autres, ce qui affectait la santé de la nation, et ravalait l'être humain au rang de la brute. Le Guru ordonnait l'abstinence complète.

(1) Une des incarnations de Viṣṇu.

dargāh aṇḍar māriān jo piṇḍe bhaṅg ṣarāb

Janam Sākhī G. N.

« Ceux qui, ou bien boivent des liqueurs, ou consomment du Bhang sont punis dans la Maison de Dieu. »

*
* *

Telles étaient les doctrines de Nānak, fondateur de l'école Sikh. Il voyagea beaucoup pour enseigner ces doctrines et réaliser son œuvre de réforme et de conciliation. Les Janam Sākhīs nous apprennent qu'il fit quatre longs et lointains voyages, l'un d'eux au delà des frontières de l'Inde ; il aurait même visité la Mecque et Médine, lieux saints du Mahométisme. Les légendes relatant ces voyages sont nombreuses, mais étrangères à notre sujet. Durant son premier voyage, il rencontra à Pūsā, village près de Bénarès, Kabīr, le fameux saint tisserand, en 1501. Il disserta avec lui pendant seize jours sur la religion. En rentrant de son dernier voyage, en 1520-1521, le Guru fut fait prisonnier par l'empereur Bāber à Saīdpur. Bāber, ayant vaincu les chefs Pathans de l'endroit et cruellement décimé le peuple, avait emprisonné trente mille hommes et femmes. Les prisonniers devaient porter le butin au camp Mogol. Les Janam Sākhīs mentionnent que le Guru, se trouvant parmi eux, était obligé de porter sa charge comme les autres. En travaillant, il chantait la louange du Seigneur ; l'officier de garde, frappé par sa sainteté, le conduisit à l'empereur.

Celui-ci, après une longue conversation avec le Guru, fut enchanté de lui et lui fit de riches présents, qu'il refusa. Il demanda simplement à Bāber de libérer d'autres prisonniers.

Bāber céda à toutes ses demandes et reçut en retour la bénédiction du Guru pour lui et sa dynastie qui devait être appelée à gouverner les Indes, pendant plusieurs générations.

Les documents historiques ne confirment pas cette rencontre de Nānak et de Bāber ; seuls, les Janam Sākhīs relatent le fait.

Il paraît admissible cependant que le Guru ait été reçu par le Grand Mogol, parce que tous les empereurs mogols avaient une grande confiance dans les hommes saints ; mais, même si cette histoire est fausse, il n'est pas exagéré de dire que Nānak fut témoin oculaire du désastre. Dans le Granth, nous trouvons des hymnes dans lesquels il décrit la pitoyable condition des femmes captives, et il implore le Seigneur qui est le maître de toutes les vicissitudes de la vie humaine.

*jini siri sohini patīā māṃgi pāi saṃdhūru
se sirkālī munīani gal vici āvai dhūri
ādesu bābā ādesu
ādi purkh terā aṃlu na pāīā kari kari dekhahi ves*

A. G. Asā rāg, mahala 1.

« Autrefois, leurs cheveux étaient merveilleusement tressés et séparés et poudrés de sandhur ;

Mais regardez maintenant comme elles tiennent la poignée de la meule et leur nuque est pleine de poussière.

Celles qui habitaient dans les palais, n'ont pas maintenant la permission de s'asseoir.

Salue, ô Bābā, salue, ô Premier Être, vos fins ne sont pas connues,

Vous créez et créez, pour voir le spectacle. »

Et puis :

bābar vāṇi phiri gaī kuīru na rotī khāī

A. G. Asā rāg, Mahala 1.

« On a proclamé la loi de Bāber, mais personne n'a de pain à manger. »

Le Guru Nānak quitta Saīdpur et visita d'autres endroits importants, enseignant ses doctrines partout où il passait. En l'année 1527, sur le chemin du retour ; il perdit son compagnon, le vieux Mardānā. Peu après, le Guru rentra chez lui et resta

dans sa famille. Là, il recevait les visites des philosophes et des saints des diverses religions. Il discutait avec eux les doctrines religieuses ; il prêcha jusqu'à sa mort qui survint en 1539, quand il était âgé de 70 ans. Il fut incinéré et ses disciples érigèrent un monument sur ces cendres. Ce lieu est visité aujourd'hui par des milliers de Sikhs pieux qui viennent rendre hommage à la mémoire du grand maître.

Nānak fut le premier de tous les réformateurs du moyen âge capable d'unir affectivement les croyants de religions antagonistes. Son succès s'explique en grande partie par son impartialité, le libéralisme de ses idées, la sincérité et la pureté de son idéal. Comme il était au-dessus de l'idolâtrie, des superstitions et de tous les dogmes rigides et étroits, il était apprécié par tous et se faisait admirer des Mahométans, aimer des Hindous. Les Musulmans qui ne daignaient écouter ni Kabīr, l'orgueilleux tisserand, ni d'autres réformateurs étrangers à l'Islam, donnaient néanmoins leur adhésion à Nānak.

Les Mahométans témoignaient volontiers leur amitié à Nānak qui était Hindou de haute classe. Nānak acceptait pour disciples Hindous aussi bien que Musulmans, qu'il appelait Sikhs. Le mot Sikh est une forme dérivée du sanscrit *Ṣiṣya* qui veut dire disciple, ou celui qui apprend. Il ne faisait jamais de différence entre ses élèves qui mangeaient ensemble et se fréquentaient sans préjugés de castes et de croyance.

Mardānā, le compagnon de Nānak, était Mahométan, tandis que son successeur fut Hindou. Il ne faisait aucune différence entre les deux.

Le Guru Nānak Dev possédait un caractère noble ; sa haute moralité et la fermeté avec laquelle il fustigeait les abus de l'époque furent parmi les causes de son succès. La pureté de sa conduite, sa nature cordiale et son cœur ouvert agissaient comme un aimant. D'un esprit indépendant, il voulait la même indépendance pour les autres. Il n'essayait jamais d'imposer ses doctrines à ceux qui ne pensaient pas comme lui, mais tâchait de les convaincre, puis de les convertir à ses vues.

Lorsque l'un de ses propres fils préféra la voie du renoncement, contraire à ses principes, il le laissa libre de son choix et continua son œuvre avec une énergie extraordinaire.

*
* *

Après Chand Vardāī, Nānak fut le premier poète important du Panjab. Il était populaire et sa doctrine se répandit dans les foules en forme de proverbes.

Les Hindous et les Musulmans, de nos jours encore, révèrent sa mémoire en répétant des vers de sa composition.

Il est très difficile de lui donner un rang parmi les poètes et les saints de son époque, mais son génie poétique et les capacités qu'il montre dans ses compositions du saint Granth sont remarquables. Outre les langues Panjabi et Lahandā, il semble avoir eu la maîtrise des langues Hindī et Urdu.

Sa connaissance des langues sanscrite, persane et arabe a dû être considérable, car quoiqu'il n'ait composé aucun poème en ces idiomes, la manière dont il utilise leurs vocabulaires est d'une habileté merveilleuse. Bien que Nānak ait connu tant de langues, ses vers Panjabis sont les meilleurs ; cependant plusieurs poèmes hindīs et urdus sont également d'une belle venue. Les écrits de Nānak sont tous en mètres Prākritis, dont quelques-uns sont tout à fait particuliers au Panjab.

Poète né, mais aucunement styliste, ses chants sont toujours improvisés ; la qualité poétique de son œuvre n'est que le mode dont se revêt naturellement la beauté spirituelle et morale de ses pensées et de ses sentiments, à laquelle seule il donnait son attention.

Sachant user des moyens simples de la poésie populaire, comme des rythmes savants et des règles codifiées de la poésie classique, il ne dédaigne pas, à l'occasion, l'alaṅkāra magnifique, sans jamais lui permettre toutefois de capter pour lui seul la meilleure attention de ses auditeurs, qu'il voulait seu-

lement aider à atteindre par là l'enseignement moral et religieux du poème.

Nous allons donner maintenant quelques exemples du génie de Nānak poète, dont les citations nombreuses que nous avons faites jusqu'ici, du point de vue de sa doctrine de réformateur, ont déjà pu donner au lecteur une idée assez précise.

Voici d'abord toutes les beautés de la terre indienne appelées à servir au culte du Très-Haut :

*gagan mai lhālu ravi caṁdu dīpak bane
lārikā mandal jaṅk molī
dhūp malaān lo pavanu cavarō kare
sagal baṅrāi phūlaṁt jotī
kaisi āratī hoī bhav khaṁdanā terī āratī
anahat sabad vajaṁt bheri*

A. G. Rahī Rāsā, mahala 1.

« Avec le Ciel pour plateau d'offrande, le soleil et la lune pour lampes, et les étoiles pour perles,

Le vent de Malaya pour encens, et l'air pour chasse-mouches, toute la végétation pour fleurs brillantes,

Accepte mon adoration, ô Briseur de toute peur,

Accompagnée du Son éternel pour trompette. »

Par un alaṅkāra de genre plus abstrait, Nānak se plaît à jouer de l'opposition traditionnelle entre Dieu Saguṇa et Dieu Nirguṇa :

*aik kṛiṣṇṁnle sarab devā dev devātātma
ātamṇ ḡri vāsdevasya jo koī jān-si bheu
nānak tāko dāsū hai soi niranṁjandev*

A. G. ḡloka-Sanscriti, mahala 1.

« Kṛiṣṇa est la Fin unique, Il est toute Divinité,

Maître des dieux et des âmes ;

Celui qui connaît les secrets de l'âme de ḡrī Vāsudeva.

Nānak se fera son esclave, car Lui seul est le Dieu sans coupleur. »

L'ironie non plus n'est pas étrangère au doux Nānak :

*jīi hoi su ugavai muh kā kahiā vāu
bije bikhu mṃgai amarilu vekhahu aihu niau*

A. G. Asā di vār, mahala 1.

« La pensée que l'on porte en son cœur, celle-là fructifie, et non ce que l'on prononce... »

« Il sème du poison et attend du nectar !

Voyez donc la justice qu'il réclame ! »

Enfin, un dernier exemple montrant comment Nānak utilise le vocabulaire persan dans un poème panjabi :

*bad bakhat ham cub khil gāphil be nazar bebāk
nānak bugoyad janu turāle re cākari pākham*

A. G. Tilang Rāg, mahala 1.

« Malheureux, misérable, dissipé, aveugle et impertinent,
Poussière des pieds de tes esclaves, tel est Nānak,
Qui pourtant, ô Seigneur, te voue tout ce qu'il est. »

Nānak prêchait toujours en langue populaire. Ses doctrines étaient comprises des masses qui ignoraient le sanscrit et le persan, langues traditionnelles des enseignements brahmaniques et mullaïtes. Il avait par là de grands avantages sur les autres maîtres ; grâce aux langues courantes qu'il employait, il écartait de ses disciples le danger de devenir la proie des prêtres hindous et islamiques.

Le Guru n'avait aucune intention de fonder une nouvelle secte, mais il désirait que son œuvre fût continuée après lui. Avant sa mort, il désigna Lahnā, choisi parmi ses disciples, comme successeur. Nous allons voir comment Lahnā, plus généralement connu sous le nom de Angad Dev, sut faire avancer l'œuvre que son maître lui avait confiée.

CHAPITRE III

ENTRE NANAK ET GURU GOVIND

Aṅgad Dev, le deuxième Guru

De 1539 à 1553

Aṅgad Dev naquit en 1504 (Vaṛṇakh 1561 Samvat) à Haraki, qu'il quitta pour Mātā dī Saraye dans le Ferozepur où il passa une partie de sa vie. Plus tard, il émigra avec sa famille à Taran Tāran. Là, il fit la connaissance d'un disciple de Nānak, dont il apprit les doctrines. Il en fut si profondément impressionné qu'il résolut de voir le Guru et partit pour Kartarpur en 1532 après J.-C. Nānak le reçut cordialement, et lui donna une joie profonde en dissipant entièrement ses doutes. Dès lors, Lahnā (véritable nom de Aṅgad Dev) résida avec le Guru. Sa sincérité, son strict attachement aux doctrines prêchées par le maître, son tempérament pieux prouvèrent au Guru qu'il était le seul disciple capable de poursuivre son œuvre après sa mort. Aussi, en 1537, Nānak changera-t-il le nom de Lahnā en celui d'Aṅgad, ce qui signifiait qu'en esprit Lahnā était le Guru lui-même, et il le déclara désormais son successeur. Ayant accédé à la *gaddi* ou siège de son maître, Aṅgad quitta Kartarpur et s'installa dans le petit village de Khadūr, sur les bords de la rivière Bias.

Āṅgad comprit que s'il n'adoptait pas des mesures protectrices, les principes encore jeunes de Nānak seraient vite absorbés par l'Islam ou par l'Hindouisme. Le danger lui apparut si imminent et si menaçant qu'il introduisit quelques réformes dans le but de donner une individualité à la mission et aux idées de Nānak. La première mesure qu'il prit fut d'étendre et de répandre le système de langar ou de cuisine publique, fondé par Nānak (1). Le premier Guru avait établi une petite cuisine où il avait l'habitude de prendre ses repas avec ses amis, ses invités et ses disciples. Nulle distinction de caste, de confession ou de religion n'était faite, et tous mangeaient comme les membres d'une même famille. Āṅgad sachant que, malgré toute sa piété et ses sentiments religieux, un peuple a besoin de cadres sociaux pour protéger et affermir ses croyances, donna une importance religieuse au Langar et l'organisa sur une grande échelle. Partout où il y avait des Sikhs, il devait y avoir une cuisine entretenue par contributions volontaires. Les Sikhs de toutes castes et religions, aussi bien que les non-Sikhs devaient être nourris comme les enfants d'une même mère : Dieu. Nulle différence entre les riches et les pauvres ne devait être faite. Le paysan et le prince, le plébéien et l'aristocrate, le supérieur et l'inférieur devaient s'asseoir côte à côte et manger la même nourriture. La cuisine du Guru (Guru da langar) préserva l'esprit de fraternité que Nānak avait infusé à ses adeptes. Les Sikhs développèrent entre eux un esprit d'entraide et établirent des relations amicales avec les non-Sikhs. La discussion cordiale des problèmes sociaux et religieux pendant les repas répandit parmi les non-Sikhs les croyances de Nānak. De plus, les Hindous avancés qui voulaient fréquenter librement les Musulmans et leurs coreligionnaires de différentes castes, ce qu'ils ne pouvaient faire en restant dans les cercles orthodoxes, furent extrêmement influencés par l'échange social fourni par

(1) Voir *Tavārikh Guru Khālsā*, vol. I, part. II, par GYĀNI GYĀN SINGH et VARĀṆ BHĀI GURU DĀS.

le Langar, et finalement se convertirent au Sikhisme et à ses idées. Beaucoup d'Hindous pauvres et abandonnés des basses classes ou des classes opprimées, trouvant l'atmosphère du Langar amicale, démocratique et humaine, devinrent Sikhs, empêchant ainsi les croyances de Nānak d'être absorbées par l'Hindouisme ou l'Islam.

La seconde mesure de protection du Guru Aṅgad fut l'invention de l'écriture Gurū-Mukhī (1). Quoique le Panjabi fut la langue des populations du Panjab, celles-ci n'avaient pas d'écriture spécifiquement Panjabi. L'ancien Panjabi s'écrivait en caractères devanagari qui, au temps d'Aṅgad étaient devenus la propriété des Hindous des hautes castes. L'écriture urdu était étrangère à l'Inde et peu populaire parmi les masses hindoues et musulmanes. Elle avait, de plus, une couleur islamique puisqu'elle était employée par les Maulvis pour la propagande religieuse. La seule écriture employée par les masses aussi bien que par l'élite était l'écriture Landā ou abrégée. Mais l'alphabet de cette écriture était incomplet, et son système de notation des voyelles très imparfait ; souvent même, les voyelles étaient omises.

Les caractères généralement employés par les marchands et les commerçants ne pouvaient être employés pour une langue assez raffinée bien que parlée (2). « Par conséquent, Aṅgad, comme dit Sir George Grierson, trouva que les hymnes Sikhs, écrits en Landā, pouvaient être mal lus, et corrigea cette langue en empruntant des signes à l'alphabet devanagari ». Cette nouvelle écriture, ayant été inventée par le Guru, se répandit sous le nom de gurumukhī ou « sortant de la bouche du Guru ».

Depuis lors, la gurumukhī fut employée par les Sikhs et leurs amis. Aṅgad répandit les enseignements de Nānak en gurumukhī et les préserva ainsi de l'oubli. La gurumukhī,

(1) Voir *Linguistic Survey of India*, vol. IX.

(2) Aujourd'hui encore, cette écriture est employée par la plupart des commerçants.

comme écriture des Sikhs, donna une nouvelle personnalité à leur groupe, les mettant à part des autres. L'invention de la gurumukhī porta un coup au pouvoir des prêtres hindous ainsi qu'à leurs partisans de haute classe. Mais déjà indépendante d'eux, la communauté Sikh avec ses écrits dans la langue maternelle du peuple, prit alors une grande autorité sur l'esprit public. Les Hindous de basse caste, fatigués de l'intermédiaire des prêtres pour l'interprétation des textes sacrés (ils n'avaient pas le droit d'apprendre l'écriture devanagari) se tournèrent vers le Sikhisme et y prirent bientôt une importance considérable.

Pendant les dix-sept ans qu'il fut Guru, Aṅgad appliqua tous ses efforts à faire vivre et progresser le travail de son maître. Il menait une vie simple et subsistait du travail de ses mains. Il composa en prose une vie de Guru Nānak qu'il transcrivit dans l'écriture de son invention. Il la nomma la *Janam Sākhī*. L'affirmation hardie de M. Trump que « Aṅgad était tout à fait illettré et ne savait ni lire ni écrire » (1) est absolument sans fondement et s'oppose à tous les faits historiques (2). Le Guru était un travailleur sincère et silencieux, mais nullement un poète comparable à Nānak : il ne nous a laissé que peu de compositions vérifiées qu'on retrouve dans le corps du Granth. De ces vers, on peut conclure qu'il suivit Nānak de très près, conservant la flamme religieuse allumée par son maître. Avant sa mort, le 4 mars 1552, il conféra la charge suprême de la communauté à son fidèle disciple Amardās.

Amardās, le troisième Guru

De 1553 à 1574

Amardās est né en 1509 au village de Vaskari, dans le district d'Amritsar. On dit que la fille du Guru Aṅgad était mariée

(1) « Angad was altogether unlettered and could himself neither read nor write ».

(2) Toutes les *Janam Sākhīs*, le *Suraj Prakāṣ*, le *Panth Prakāṣ* et d'autres livres encore, contredisent l'assertion de M. Trump.

à un de ses parents, et c'est elle qui le familiarisa avec les enseignements de Nānak. Plus tard, elle l'amena à Khadūr et le présenta à son père. Désirant être initié, il fut introduit dans la confrérie Sikh, où il se distingua bientôt par ses vertus. Son attitude pieuse, son adhésion profonde à l'Église Sikh et son amour pour son maître contribuèrent à lui attirer les faveurs d'Āṅgad qui le combla de bénédictions. Les fils du Guru s'élevèrent contre le choix de leur père, mais celui-ci ne tint pas compte de leurs protestations. A l'avènement d'Amardās, Ditto, l'un des deux fils du Guru défunt, s'opposa au nouveau maître et l'insulta publiquement. Amardās, pensant que sa résistance aggraverait les choses, se retira tranquillement à la campagne.

Ditto, heureux de son succès, prit le pouvoir spirituel de son père. Il se proclama Guru, mais les Sikhs, malgré leur désir de ne pas agir contre le fils du Guru, l'abandonnèrent. Se rendant compte de l'impossibilité du succès, l'usurpateur laissa le champ libre pour le retour du Guru. Les Sikhs découvrirent la retraite d'Amardās et le réinstallèrent. Pendant le pontificat d'Āṅgad, Amardās, selon les instructions de son maître, avait fondé le petit village de Govindvāla, appelé de nos jours Gondvāl. Il transféra son siège à cet endroit. Le troisième Guru fut un maître habile et heureux. Il prêchait avec zèle et passion et fit beaucoup de prosélytes, parmi lesquels on peut citer le Raja de Haripur, du district de Kāngrā. Le nombre croissant des fidèles de l'Église Sikh rendait nécessaire de donner quelque parure à l'austérité de son culte pour conserver l'attachement de ses membres. Le Guru, sachant que l'esprit des peuples de l'Inde, extrêmement pieux et poétique, était enclin aux traditions romantiques et aux fêtes religieuses, empêcha ses fidèles de revenir à leur religion traditionnelle en faisant construire une Baoli (1) à Gondvāl. Il fixa le premier jour du mois de

(1) La Baoli est un bâtiment avec un puits et un long escalier. L'eau de ce puits est considérée comme sainte. D'autres parties du bâtiment sont réservées à la récitation du Granth et aux réunions de la congrégation Sikh.

Vaiçākh (jour de l'an hindou aussi bien que celui des paysans du Panjab) comme jour de grande fête où les Sikhs devaient aller à la Baoli, se mettre en contact direct avec le Guru et se mêler les uns aux autres.

Réalisant qu'il ne pouvait entrer en contact avec tous les Sikhs disséminés dans la province, le Guru la divisa en vingt-deux manjās (2) ou districts, où il députa ses disciples choisis pour y prêcher la loi. Les disciples désignés devaient se rendre compte des besoins des Sikhs, représenter le Guru, et recueillir les offrandes volontaires des fidèles à leur maître.

Amardās fut également un grand réformateur social, et se prononça contre la cruelle pratique appelée « Sati », pratique avec laquelle il ne pouvait admettre aucun compromis.

Satiam ehin ākhiani jo madiā lagi jalaṇi
Nānak satiam jānīanī ji birhe col maraṇi

A. G. Rag Suhi mahala 3.

« On nomme Satis celles qui périssent dans les flammes, Nānak sait que les vraies Satis sont celles qui succombent aux peines de la séparation. »

Puis :

Bhi so salīām jānīanī silsaṃlokhi rahaṇni
sevani salīām āpanā niṭ ulhi samālaṇni

A. G. Rag Suhi, mahala 3.

« Appelez Satis celles qui vivent dans la chasteté et sont contentes, et qui servent leur maître (la Divine Entité) consciemment chaque jour. »

Et encore :

Kaṃtā nāli maheliā setī agi jalāhi
je jānahi piru āpanā ta taṇ dukh sahāhi

(2) Manjā signifie littéralement divan ou lit. Au Panjāb, le siège du Guru est également désigné sous ce nom.

Nānak kamtana jānani so kiu agi jalāhi
Bhāvai javaiu kai mariu dur huhi bhaji jāhi.

A. G. Rag Suhi, mahala 3.

« En cherchant le bien-aimé (perdu) vous vous jetez vous-mêmes dans les flammes. Si vous êtes sûres qu'ainsi il reste vôtre, alors faites souffrir (votre) corps. Mais : Nānak, celle qui n'a jamais connu [son] mari pourquoi se jette-t-elle dans les flammes ? Qu'elle vive ou qu'elle meure, lui s'éloigne d'elle toujours (1). »

Amardās condamnait également la réclusion des femmes et leur coutume de se voiler la figure en public. Quand le Raja de Haripur vint rendre hommage au Guru, celui-ci exigea deux conditions avant de lui accorder une entrevue : la première était que le roi vint avec ses femmes non voilées, la deuxième qu'il dînât en compagnie des autres disciples au Langar. Telles étaient les lois imposées aux fidèles et observées par tous.

Amardās devint très populaire et sa renommée s'étendit au loin. Sa popularité attira l'attention du tolérant empereur Akbar qui vint lui faire visite (2). Fortement impressionné par sa façon puissante bien que simple et bienveillante de prêcher, Akbar lui offrit tout service qui serait en son pouvoir. Là-dessus, Amardās pria l'empereur d'abolir l'impôt foncier pour un an, car les paysans souffraient d'une grave disette de blé, dont le prix avait été augmenté par l'établissement du camp impérial à Lahore. Akbar accéda à la requête, et les paysans enchantés de cette bonté du Guru l'adorèrent et le nommèrent « sacā pādḡāh » ou le Vritable Empereur.

Le troisième Guru était un poète de grande distinction et ses vers sont d'un style simple et agréable. Ils sont nombreux

(1) Au moyen âge, les mariages se faisaient souvent entre enfants, et les conjoints restaient chez leurs parents respectifs. Parfois, de toutes jeunes filles devenaient veuves sans avoir vu leur mari et se jetaient dans le bûcher pour être « sati ».

(2) *Tvārikh guru Khālsā*, vol. I, part. 2, p. 612.

et de rythmes variés. Il a entièrement composé la partie du Saint Granth appelée « Anand », que les Sikhs chantent à toute occasion de joie et de bonheur.

Le Guru Amardās avait deux fils et deux filles. L'une de ses filles, Bhānī, fut donnée en mariage à Rāmdās qui devait succéder au Guru. Entre tous les enfants, le père témoignait le plus grand attachement à Bhānī à cause de sa piété et de son amour filial. Un jour, elle le trouva en méditation profonde sur son divan dont le pied était cassé. Craignant qu'il ne tombât et que sa méditation n'en fut interrompue, elle intercala sa main pour maintenir l'équilibre du meuble. Un clou lui traversa la main et la fit saigner. Quand le Guru revint à lui, il vit sa fille et apprit ce qui s'était passé. Il fut touché par cet acte de dévotion filiale et demanda à sa fille de faire un vœu qu'il lui accorderait. Très ambitieuse, Bhānī pria son père de déclarer le siège du Guru héréditaire dans sa famille. Le Guru, pris à l'improviste, répondit : « Ma fille, votre requête n'est pas juste. Le siège de guru n'appartient de droit qu'à un vrai serviteur ; vous voulez barrer le pur courant émanant du Guru. et ainsi causer la stagnation, et amener souffrance et troubles. » Mais la fille était obstinée et le père trop faible pour lui résister. Il l'exauça et fit de l'apostolat une fonction héréditaire dans la famille de son gendre Rāmdās. Cet acte fut le premier coup porté au Sikhisme ; le germe de la décadence spirituelle était semé. Tout en progressant avec rapidité, il perdit beaucoup de ce qui avait été sa force et son charme à l'origine. Il accumula des éléments contraires à ses propres principes. Le sacrifice du grand intérêt commun pour les intérêts domestiques et personnels introduisit bientôt des troubles et des dissensions dans l'Église.

Rāmdās, le quatrième Guru

De 1574 à 1581

Ce Guru, natif de Lahore, était un Sodi Khatri. Il perdit son père à l'âge de quatre ans. Sa mère étant pauvre ne put lui donner d'instruction. Très jeune, il dut déjà gagner sa vie, vendant dans les rues des céréales cuites et autres comestibles. Quand il eut vingt ans, il s'en alla à Gondvāl avec des pèlerins Sikhs.

Un jour, le Guru Amardās demanda au prêtre de sa famille de trouver un bon mari pour sa fille Bhānī. Sa femme, qui regardait par la fenêtre, vit apparaître le beau vendeur de céréales, et s'exclama : « Misar, trouvez un garçon tel que celui-ci comme mari pour ma fille ». Le Guru regarda le jeune homme et dit : « Il n'y en a pas d'autre comme lui. Il est le seul qui soit comme lui-même, il sera l'homme qui épousera notre fille ». Le vendeur Rāmdās fut appelé, et fiancé, et marié à bībī Bhānī.

Le mariage avec Bhānī fut pour Rāmdās le moment décisif de sa vie. Habitant avec son beau-père, il reçut une bonne éducation. Il servait fidèlement et patiemment Amardās qui, appréciant ses mérites, en fit son successeur et, comme nous l'avons mentionné, rendit l'apostolat héréditaire. Le troisième Guru, afin d'éviter les jalousies de famille envoya Rāmdās près d'une petite source, lui commandant de fonder un village pour y résider. Cette petite source était, dit-on, le lieu de prédilection de Nānak, et Rāmdās bâtit sa maison sur ses bords. Quelque temps après, quelques maisons et boutiques surgirent autour, et il s'y forma un village nommé Rāmdās-pur. En devenant Guru, Rāmdās fit de ce village son lieu de résidence spirituelle.

Le ministère du quatrième Guru fut de courte durée : sept ans environ. Il n'y a rien d'important à signaler durant toute cette période, si ce n'est la visite d'Abkar rentrant de Kabul à Agrā. Comme preuve d'estime, il fit don au maître d'un ter-

rain près de la petite ville de Rāmdās-pur où le saint Guru fit creuser un bassin qu'il nomma Amritsar ou Étang de Nectar.

Rāmdās était de tempérament pacifique et se faisait extrêmement respecter aussi bien par les Sikhs que par les non-Sikhs. Étant bon poète, il fit quelques additions aux prières de Nānak en maintenant naturellement le même esprit.

Ce Guru mourut en 1581, le cœur brisé. La succession héréditaire au siège de Nānak avait soulevé des dissensions dans la famille. Rāmdās avait trois fils : Mahadev, Prīthī Chand, et Arjun. L'aîné étant un brave homme dépourvu d'ambition, ne visa jamais à la succession. Les deux autres aspiraient à l'apostolat et ce fut Arjun qui obtint la faveur de son père par son obéissance et son esprit calme. Cet événement excita la colère de Prīthī Chand qui insulta publiquement son père. Il devint pour lui la source de souffrances constantes et de tristesse et fut cause de sa mort prématurée. Voici comment s'exprimaient les tristes pensées de Rāmdās :

*Kāhe pul jhagarat hau sagṃi bāp
jin ke jāne badire tum hau tin siu jhagarat pāp
jis dhan ka tum garabu karat hau so dhanu kis hi na āpu
Khin mahi choḍi jāi bikhiā rasu tau lāgae pachlāpu
jo tumare prabh hole suāmi hari tin ko jāphu jāp
Updesu karat Nānak jan tum kau jin sunahu tau jāi Santāp*

A. G. Sarang mahala 4.

« Pourquoi, ô fils, vous querellez-vous avec votre père ? Avec lui qui vous a élevés et dont vous êtes nés. Se quereller est un péché. Vous êtes fiers de vos richesses, et cependant la richesse ne vous est rien en propre. Car en un moment, la vie s'en va et tout est alors regret. C'est Dieu que vous devez prendre pour maître et louer toujours, écoutez, Nānak dit : « Crois en lui, et vos plaintes disparaîtront. »

Arjun Dev, le cinquième Guru

De 1581 à 1606

A la mort de Rām Dās, son plus jeune fils Arjun fut installé comme Guru. Prīthī Chand, l'aîné, que son père avait déclaré impropre à la charge suprême, furieux de voir son jeune frère occupant le siège sacré de Nānak, décida de détrôner Arjun et de s'assurer la Gaddi pour lui et ses descendants. Son avarice et son ambition l'amenèrent à prendre la tête de diverses oppositions et à intriguer avec les fonctionnaires musulmans locaux contre son frère. Le Guru Arjun, bien qu'ayant connaissance des activités de son frère, y prêta peu d'attention, et faisant comme s'il l'ignorait totalement, se consacra à la lourde tâche de Guru. Cette sage attitude du jeune Guru rendit bientôt Prīthī Chand impopulaire parmi les fidèles qui l'abandonnèrent complètement et s'attachèrent à Arjun, leur véritable guide. La direction spirituelle d'Arjun Dev produisit un grand changement dans la communauté Sikh, car il l'organisa, la rendit riche, puissante et illustre.

A son arrivée, Arjun put voir que tous les projets pour organiser l'Église échoueraient car il n'avait pas à sa disposition des fonds suffisants. Il n'avait pas de revenus réguliers, sa seule ressource étant les offrandes volontaires des fidèles. Son premier acte fut de convertir les contributions volontaires des Sikhs en taxe obligatoire. Chaque Sikh dut payer un dixième de son revenu au Guru pour ses dépenses personnelles et celles de la communauté. Pour rassembler cette taxe, qui fut nommée dasvand (dîme), des différentes parties de la province, il accrut le nombre des manjās et des agents spéciaux qui furent nommés masnads ou masands. Ces masnads devaient apporter en personne le produit du dasvand à leur Guru, durant la fête annuelle de Vaiçākhī.

Ses revenus établis sur une base solide, le Guru commença son travail d'organisation en construisant d'abord des temples

aux endroits où ses prédécesseurs avaient vécu et enseigné. Le plus grand de ces temples, le Harmandir, fut construit au centre d'Amritsar ; il devint bientôt un lieu de pèlerinage pour les Sikhs. Arjun fit aussi d'Amritsar son séjour habituel et, en conséquence, cette ville devint le centre de toutes les activités Sikhs, sociales et spirituelles. La seconde mesure prise par le cinquième Guru fut la compilation du Granth ou saint livre. Arjun remarqua que les vers de nombreux saints et poètes étaient livrés au peuple comme étant de Nānak. Quelques-uns de ces vers étaient foncièrement opposés aux doctrines de Nānak et, par suite trompaient les fidèles. Pour éviter cette confusion toujours croissante, le Guru entreprit de présenter au monde et à ses disciples les véritables textes de la foi Sikh ; il obtint de Mohandās son oncle, fils du troisième Guru Amardās, les écrits des trois premiers Gurus, et y ajouta lui-même ceux de son père et ses propres conseils. Il y joignit aussi des extraits des paroles que quelques saints populaires (hindous et mahométans) avaient prononcées. Tout cela fut rédigé en Gurumukhī et forma un gros volume ou Granth. L'incorporation des vers des saints populaires dans le Granth nous montre que le seul but du Guru fut de rappeler à l'esprit du peuple l'adoration antique et simple d'un seul Dieu. Tous ceux qui tendaient vers le même idéal avaient son amour, et leurs enseignement furent les bienvenus. Cet esprit large et tolérant, et ce désir désintéressé de rejeter le voile de l'ignorance, n'avaient été montrés par aucun maître de cette époque. (Le Granth est pour les Sikhs ce que le Coran est pour un Mahométan et la Bible pour un Chrétien). La copie originale du Granth fut placée dans le Harmandir où elle fut récitée comme prière trois fois par jour. Sincèrement pieux et détaché, Arjun poussa beaucoup plus loin que Nānak lui-même, le souci de faire pénétrer dans la vie du monde, dans la vie sociale de tous les jours, l'esprit du fondateur. Avec beaucoup de hardiesse et peut-être sans percevoir clairement tous les dangers de ses entreprises, il voulut que les activités les plus temporelles et la richesse elle-

même fussent sanctifiées par la piété intérieure plutôt que rejetées et méprisées.

Le Guru remarqua que ses fidèles étaient engagés dans de petits commerces locaux peu lucratifs, et restaient par suite pauvres et dépourvus de tout esprit d'entreprise. Pour leur donner cet esprit d'aventure dont ils manquaient, et les enrichir, il encouragea ses disciples à se livrer au commerce des chevaux qui était le plus fructueux à cette époque. Il envoya quelques-uns de ses hommes au Turkestan, le meilleur marché de chevaux. Ce commerce lui amena tant de richesses que les chroniques Sikhs sont amenées à dire que sa cour (Darbār) était resplendissante d'or et de pierres précieuses. Ce commerce des chevaux abolit la superstition, courante dans le peuple, qui interdisait de passer les limites de l'Inde, et c'est à partir de ce temps qu'au Panajb furent entreprises régulièrement des expéditions commerciales dans d'autres pays.

Arjun fut à la fois très renommé parmi les hommes pieux et lettrés de son époque et populaire parmi le peuple. Il était ami personnel des saints, Chah Hussain, Hazrat Mian Mīr et Bhagat Chajju. Ce fut le pieux Soufi Mian Mīr de Lahore qui posa les fondations de Harmandir. Le Guru jouissait aussi de l'estime des personnes riches et haut placées. Son fils, Har Govind fut choisi par le prêtre de la famille du ministre des finances du gouvernement du Panjab, Chandu Chah, comme digne d'épouser la fille du ministre. Quand celui-ci apprit ce choix il en fut très heureux et dit : « Ma fille jouira de richesses et au cours des temps deviendra la mère de la secte tout entière ». Mais pour faire impression sur le peuple qui l'entourait, en étalant sa haute position et sa richesse, il ajouta avec impertinence :

It cau bāre kī hai jot
Lāvat tum morī ko soī.

Panth Prakāḡ.

« La brique qui appartient à un salon vous la mettez dans une mare sale. »

En dépit de cette arrogante remarque, il envoya le message habituel de fiançailles et des présents au Guru ; mais Arjun qui avait appris la remarque du ministre refusa l'offre, affirmant en même temps que le ministre ferait mieux de marier sa fille dans quelque famille de son propre rang. Ce refus fut une insulte et une honte pour l'orgueilleux ministre qui devint un puissant ennemi du Guru et chercha dès lors l'occasion de lui nuire. Il n'eut pas longtemps à attendre, les circonstances lui en donnèrent l'occasion.

Le prince Khusro s'était révolté contre son père, l'empereur Jahangir, qui le poursuivait de place en place. Dans sa fuite misérable, le prince rendit visite au Guru Arjun à Taran Tāran et lui demanda de protéger sa sûreté. Il lui demanda aussi quelque argent pour nourrir ses adhérents et amis qui souffraient de la faim. Le Guru, regardant la chose comme son devoir d'homme de Dieu, lui donna 5.000 roupies pour sa sûreté. Bientôt après, l'empereur Jahangir ayant écrasé la rébellion tint une cour de justice à Lahore pour punir son fils et ses partisans. C'était l'occasion pour Chandu Chah de se venger. Avec l'aide de Prithī Chand, il persuada l'empereur que le Guru était aussi un partisan du rebelle. La colère du prince fut allumée, et le Guru mandé à Lahore. Informé de l'activité de ses ennemis, Arjun nomma son fils Har Govind son successeur et partit pour Lahore.

L'empereur demanda au Guru d'expliquer pourquoi une sainte personne s'était mêlée de politique et avait illégalement soutenu le fils contre le père. Arjun répondit que, lorsqu'il avait aidé le prince, il le regardait comme un homme implorant une aide pécuniaire et la grâce divine, et non comme un prince en opposition avec son père. Cette réponse digne plut à l'empereur et il aurait mis le Guru en liberté, n'eût été l'accusation de ses courtisans qui signalèrent que le Guru avait inséré dans

le Granth certains passages contre l'Islam et son prophète. L'empereur demanda à Arjun d'enlever ces passages ; mais le Guru affirma qu'il ne lui était pas possible de changer les paroles de ses prédécesseurs. En conséquence, une amende de 200.000 roupies lui fut infligée que le Guru refusa de payer, disant que ses richesses venaient du peuple et devaient être dépensées pour les pauvres et les nécessiteux. « Si, ajouta-t-il, Sa Majesté demande 200.000 roupies comme aide pécuniaire, je serai très heureux de les lui donner, mais non si Elle les demande comme amende. »

Jahangir, peu désireux d'infliger une sévère punition, laissa le Guru sous la garde de Chandu Chah jusqu'au paiement de l'amende. Les disciples du Guru vinrent pour payer l'amende ; mais le Guru ne voulut pas le leur permettre. Alors, il fut jeté en prison et torturé brutalement. Finalement, on commanda de le coudre vivant dans une peau de vache ; craignant cette punition, le Guru obtint la permission de sortir et de se baigner dans la rivière Rāvī. Il resta longtemps dans l'eau, et en faisant ses ablutions, son corps affaibli par les tortures sans merci, dériva en eau profonde et il fut noyé. Le corps fut retrouvé et brûlé, et ses cendres déposées à Lahore, près du fort. Son tombeau est maintenant l'un des lieux sacrés des Sikhs.

Arjun fut un homme de manières très simples et de caractère pieux. Il était cependant ambitieux de réputation et de richesse ; il était très généreux, et son désir de dépenser ses richesses pour le bien public égala toujours celui qui l'amenait à les acquérir. Vivant dans le luxe, il ne s'y attachait pas. « Il fut », dit Cunningham, « le premier qui comprit la grande importance des enseignements de Nānak, et reconnut leur portée pratique pour chaque état de la vie et chaque condition sociale (1). » Quoique ardent à obtenir la prospérité matérielle, Arjun ne manquait pas de science spirituelle et préférait la communion avec Dieu à toute autre chose. Il enseignait ce qu'il

(1) *History of the Sikhs*, p. 53.

pratiquait et pratiquait ce qu'il enseignait. Très amical avec les Mahométans, il fut associé à un grand nombre de leurs chefs et de leurs hommes pieux. Ce ne fut pas un homme d'État, ainsi que quelques historiens tentent de le faire croire. Il démontra pleinement son manque de sagacité politique en aidant le prince fugitif Khusro.

Arjun introduisit la polygamie, ce qui était contraire aux préceptes de Nānak. Il assura deux femmes à son fils encore jeune, et rétablit ainsi la funeste habitude dont le premier Guru avait parlé avec mépris. Ceci a pu être la conséquence de son amitié avec les saints mahométans, spécialement Mian Mīr, qui avait une basse opinion des femmes et dont l'attitude à leur égard et au sujet de leurs droits n'était pas favorable.

Comme Nānak, Arjun fut un poète, et le surpassa en beaucoup de points. Son langage raffiné, doux et simple, ajouta de l'éclat et du lustre aux enseignements de Nānak, et rendit plus claires les idées qu'ils contenaient. Son style était simple et cependant savant. La plus grande partie du saint Granth est de la composition d'Arjun ; il n'y a pas de rythme musical où il ne se soit essayé. Sukmani et Bāvan Akhrī sont les deux joyaux de son talent poétique : la première traite de l'importance de la piété, la seconde est un acrostiche à la louange du Tout-Puissant.

Ce fut en mai de l'année 1606 que mourut Arjun, à l'âge de 43 ans, après avoir régné vingt-cinq ans. Il laissait un seul fils, Har Govind et une jeune veuve.

Har Govind, sixième Guru

De 1606 à 1645

Har Govind, fils unique du Guru Arjun, avait sept ans quand son père mourut. En dépit de quelques tentatives faites par son oncle Prithī Chand pour obtenir le pouvoir, il fut reconnu comme chef religieux des Sikhs. La triste mort de son père avait profondément touché son jeune cœur. Son état d'abandon

en fit un désespéré et il fut prompt à prendre les armes. Aussi, une fois installé, refusa-t-il d'être couronné avec la mitre de Nānak, et demanda-t-il à Bhāi-Buddhā de l'armer de deux épées, une à droite et l'autre à gauche. L'une des épées était destinée à la protection de la foi, l'autre à la conservation du pouvoir du Guru. Il déclara son intention de venger le triste destin de son père en mettant à mort Chandu Chah et en punissant ses complices. Il fit proclamer que ses fidèles devaient lui apporter comme offrande des armes de guerre, des chevaux et des faucons et commença immédiatement à lever une milice. Beaucoup d'anciens soldats et d'hommes de tempérament guerriers, hindous et musulmans, se joignirent à lui. Avec ses compagnons, le Guru consacrait la plus grande partie de son temps à la chasse et aux sports. Le mot d'ordre autour de lui fut de chasser et de lutter. Har Govind encouragea tous ceux qui s'y distinguaient par des honneurs et des cadeaux. Il fit construire l'Akāl Buggā, monument placé en face du Harmandir à Amritsar, et destiné aux activités sociales des Sikhs, qui ne concernaient pas la religion.

En peu d'années, le Guru devint puissant et riche. Chandu Chah, tenté par sa puissance naissante, offrit de nouveau sa fille en mariage. Mais le Guru refusa. Désappointé, Chandu Chah conspira avec Meharvan, fils de Prithī Chand et se plaignit à l'empereur Jahangir ce de que le Guru levait un corps de troupe et transformait les fidèles en soldats. Il appela aussi l'attention de l'empereur sur le fait que Har Govind si riche, s'était soustrait au paiement de l'amende imposée à son père. L'empereur envoya ses officiers à Amritsar pour conduire le Guru à Delhi, Quand les émissaires impériaux arrivèrent, la mère du jeune Guru, se rappelant le destin de son époux, fut frappée de tristesse et de terreur. Har Govind essaya de la rassurer et partit pour Delhi en mai de l'année 1616.

A Delhi, il fut présenté à l'empereur qui le reçut avec les honneurs dus à son rang. Sa belle contenance et ses manières distinguées gagnèrent le cœur du prince ; en peu de temps le

Guru devint un des favoris de Jahangir. Il lui fut permis de venir à la cour tous les jours et d'accompagner l'empereur dans ses jeux de plein air. L'amitié du Guru et de l'empereur fut un coup sérieux pour les ennemis de Har Govind et d'autres courtisans qui, par jalousie, répandirent des calomnies contre lui, et même les portèrent jusqu'à l'empereur. Le Guru perdit la faveur impériale et sous le prétexte qu'il n'avait pas payé l'amende de son père, l'empereur l'emprisonna au fort de Gwalior : « La nouvelle de sa réclusion se répandit comme une traînée de feu et de loin et de près, les Sikhs pieux vinrent payer leur hommage à leur guide spirituel » (1), dit Munshi Fānī dans le *Dabistān*. Cet événement effraya le crédule prince Mogol qui, en raison de son respect superstitieux pour les saints, relâcha le Guru, et le prit à son service. Revenu à Delhi, le Guru se décida à abattre son ennemi Chandu Chah. Il plaida sa propre cause et réussit enfin à convaincre l'empereur de l'innocence de son père et de la culpabilité de Chandu Chah. Un ordre impérial livra Chandu Chāh au Guru. L'empereur investit Har Govind des pouvoirs nécessaires pour punir le ministre comme il l'entendrait. Le Guru prit congé de Jahangir et retourna au Panjab ; c'est là qu'il punit l'homme responsable de la mort de son père en le faisant torturer et mettre à mort.

Encouragé par l'amitié royale, Har Govind enrôla encore plus de soldats et organisa des chasses et des jeux. L'empereur le chargea de soumettre le raja de Nalagarh ; le Guru marcha contre le raja et après l'avoir défait, l'amena à l'empereur en 1618. Content de sa conduite, Jahangir lui conféra de nouveaux honneurs et l'investit, dit-on, du pouvoir judiciaire au Panjab. La jouissance et la popularité du Guru provoquèrent bientôt la jalousie des fonctionnaires du gouvernement au Panjab et de la classe des prêtres musulmans. Ils firent de leur mieux pour brouiller de nouveau l'empereur et le Guru, mais ils échouèrent. L'empereur Jahangir expira en 1627. Bientôt après sa

(1) *Dabistān*, p. 275.

mort, le Guru fut mêlé à de nouveaux troubles. Le nouvel empereur Chah Jahan chassait auprès d'Amritsar, ainsi que le Guru. L'un des faucons impériaux s'envola et on demanda au Guru de le renvoyer. Il refusa et provoqua ainsi la colère de l'empereur qui l'attaqua avec une armée placée sous le commandement de Gulām Rasul ; Gulām Rasul fut battu par le Guru et tué (1). Cette défaite exaspéra Chah Jahan qui envoya une autre armée de 15.000 hommes avec Mukkhlis Khan. Le Guru rencontra les forces impériales à Amritsar et fut battu. Pendant que les vainqueurs étaient occupés à piller, le Guru reçut des renforts et engagea une autre bataille. Il infligea cette fois une défaite écrasante aux Impériaux (mars 1629). L'empereur furieux et étonné de la force du saint homme songeait à envoyer de fortes armées contre lui quand Vazīr Khan et le prince Dārā Shikoh intervinrent et le dissuadèrent de continuer l'action contre un homme de Dieu. Le Guru lui-même, conscient de ses ressources limitées, se retira dans les régions peu habitées vers le Sud de la rivière Satlej, c'est là qu'il fonda la ville de Hargovindpur. Pendant que l'on construisait cette ville, il fit une courte visite à Taran Tāran, Khadūr et à Gondvāl.

Pendant son absence de Hargovindpur, Bagvana, un parent du fameux Chandu Chah s'empara de la ville. Le Guru demanda la restitution immédiate de la place, ce que Bagvana refusa. Une bataille s'en suivit, et il fut tué. Son fils, Ratan Chand rejoignit le Nizam de Jallandar qui encercla Hargovindpur avec 5.000 hommes. Le Guru attaqua avec 2.000 hommes et remporta une victoire complète (2). Le Nizam revenant pour venger cette défaite fut tué sur le champ de bataille avec deux de ses fils. Après cette bataille, le Guru passa son temps en chasses et en voyages. En 1633, il dut de nouveau réunir ses forces et livrer une autre bataille aux forces royales. Un admirateur du

(1) On dit que pendant ces batailles, pour augmenter le nombre de ses canons, le guru fit percer des arbres qui, montés sur le mur, furent utilisés comme canons.

(2) La date de cette bataille est incertaine, mais d'après le Panth Prakāç, elle fut livrée la même année que la première, c'est-à-dire en 1629.

Guru lui amenait du Turkestan deux chevaux d'une beauté exquise, qui furent saisis par des fonctionnaires de Lahore et présentés à l'empereur résidant alors dans cette ville. Chah Jahan, enchanté de ces animaux, les garda.

Le fidèle Sikh, privé de son offrande, vint au Guru les mains vides et se plaignit. Le Guru le consola de cette perte et oublia bientôt cette affaire. Mais l'un des Sikhs, Bidhi Chand, sans avertir le Guru, vint à Lahore, vola les chevaux dans les étables impériales et les amena au Guru, après quoi l'empereur envoya une forte armée contre le Guru.

Le Guru rencontra l'armée royale à Nathānā dans le district de Malva au début de 1633. Après un dur combat, il défit les forces de l'empereur. Le Grand Mogol, furieux de la puissance menaçante du saint homme préparait une autre attaque quand l'ingrat Paiāndā Khan (1) abandonna le Guru et arriva au camp royal. Il se targuait de vaincre le Guru si on lui donnait une armée assez forte. Une puissante armée fut donc envoyée avec Kala Khan comme chef, Paiāndā Khan commandant en second. Le Guru les attaqua avec une poignée de ses fidèles, et les troupes de l'État subirent une écrasante défaite. Elles perdirent leurs deux chefs et s'enfuirent à Lahore. L'empereur, surpris du succès de son adversaire, tentait d'imaginer les moyens de le soumettre quand le prince Dārā Shikoh intervint et lui conseilla de ne plus lutter par les armes contre un saint homme. L'empereur suivit cet avis de son fils et abandonna l'idée de combattre le Guru. En dehors de ces victoires, Har Govind en eut beaucoup d'autres à son crédit, car il s'engageait souvent dans de petites guerres locales. Ces succès furent principalement dus à l'alliance fidèle des Sikhs et de ses amis, quoique au fond du cœur, les Sikhs n'approuvassent pas le goût de leur

(1) Paiāndā Khan était fils de la nourrice de Har Govind. Le guru fut toujours bienveillant, mais Paiāndā Khan pensant que c'était son aide qui avait conduit le guru à la victoire, devint insolent. Il s'empara d'un des faucons du guru et donna à d'autres les cadeaux qu'il avait reçus de lui. Invité à se soumettre, il menaça d'en appeler au roi. Le guru le renvoya.

conducteur pour la guerre. Il s'ensuivit une période de repos pour Har Govind et, en 1645, il expira paisiblement à Kiratpur.

Nous pouvons comparer le caractère et la position de Har Govind à deux parallèles qui ne se rencontrent jamais. Quoique le désir de venger la mort de son père l'eût amené à prendre les armes, ce fut cependant le goût de l'aventure développé ultérieurement qui l'entraîna dans de nombreuses difficultés. Ses démêlés avec le gouvernement n'étaient dûs ni à la haine religieuse ni à une oppression ou un abus de force de la part des gouvernants, mais à la dualité de son caractère. Il lui manquait un but sur lequel il aurait pu concentrer ses idées et ses actions. La légèreté habituelle et les usages des puissants de cette époque avaient aussi exercé sur lui leur influence. En dépit de sa position, il n'hésitait jamais à adopter d'indignes mesures pour réaliser ses désirs. Ce trait de caractère lui amena beaucoup d'aventuriers des deux communautés. Les pacifiques lui demeurèrent fidèles à cause de son naturel généreux et affable, non à cause de ses actes. Un autre facteur qui explique leur attachement au Guru fut leur foi aveugle en celui qui occupait le saint trône de Nānak. De front avec ses activités guerrières, Har Govind avait exercé les devoirs religieux de sa fonction. Quoiqu'il ne fut pas né lui-même avec l'esprit d'un philosophe, il était capable de saisir le sens profond des problèmes et des spéculations philosophiques et il tint de nombreux discours sur ces sujets avec les saints et les lettrés.

Le prince Dārā Shikoh l'estimait, et comme nous l'avons vu, plaida sa cause auprès de son père Chah Jahan. Har Govind estimait les croyances autres que la sienne, et respectait leurs droits et leurs besoins ; ce qui lui valut beaucoup d'amitiés parmi les Musulmans. Il fut un ami fidèle et, à travers vents et marées, garda sa foi à ceux qui se réclamaient de son amitié. Le sixième Guru fut aussi un grand réformateur social : observant que les restrictions alimentaires et autres règles analogues forçaient les Hindous en grand nombre à abandonner l'Hindouisme pour l'Islam, déterminé à leur épargner des conversions

dues à de futiles détails, le Guru introduisit l'usage de la viande et abolit toutes les formalités secondaires sur ces questions : où manger, comment manger et avec qui ?

Munshi Fani en donne une très bonne illustration : il raconte que Pratāp Mall, un sage Hindou, voyant que son fils désirait adopter la foi de l'Islam lui demanda pourquoi il n'adoptait pas la religion Sikh, si sa seule raison d'abandonner l'Hindouisme était de manger où il lui plairait ce qui lui plairait. Sous aucun Guru — excepté Nānak — les Hindous et les Musulmans ne mangèrent ensemble et ne se mêlèrent librement avec autant de facilité qu'ils le firent au temps de Har Govind. Le Guru, d'esprit très large, avait des sentiments fraternels. Il encourageait ses amis et suivants dans les mêmes sentiments. La remarque suivante de Munshi Fani montre son attitude envers ses compagnons :

« Quiconque s'enfuit de son foyer trouve un refuge auprès de lui (1). »

Suivant Fani, le Guru semble avoir eu à son service près de 300 cavaliers ; ses étables contenaient 800 chevaux (2), la force de son infanterie n'est pas connue, mais il semble que ses compagnons fidèles, ses amis sans foyer et ses disciples prenaient tous les armes à l'occasion. Il n'y avait pas d'organisation militaire, la nécessité faisait un soldat d'un cultivateur. Le Guru, toujours plein d'égards pour ses amis et soldats mahométans leur éleva une petite mosquée à Hargovindpur. Les conflits avec le gouvernement n'affectaient en aucune manière son amitié pour les non-Hindous. Jusqu'à sa mort il posséda leur entière confiance.

Har Govind avait épousé trois femmes ; il en eut cinq fils. L'aîné, Gurdittā Mal et le quatrième Attal Rāī moururent avant leur père. On dit qu'ils avaient été blâmés par le Guru pour avoir accompli des miracles en ramenant des morts à la vie.

(1) *Dabistān*, p. 277.

(2) *Dabistan*, p. 277.

Là-dessus, reconnaissant leur faute, ils moururent l'un après l'autre. Les trois autres, Ani Rāī, Surajmal et Teg Bahādur disparurent de la scène à l'arrivée de Hār Rāī, le plus jeune fils de Gurdittā Mal, sur le trône de Nānak. Har Govind avait déshérité l'aîné de ses petits-fils pour sa trahison (1).

Har Rāī, septième Guru

De 1645 à 1661

Le septième Guru, Har Rāī, détestait la guerre. C'était un homme doux, d'un caractère calme et passif. A son accession au trône, il abandonna la chasse et les sports et désarma les mercenaires et autres soldats de son grand-père. Il ne garda qu'une centaine de fidèles Sikhs pour lui servir de gardes. Il vécut en paix à Kiratpur, accomplissant ses devoirs apostoliques. Le prince Dārā Shikoh, l'ami des saints et des lettrés, le visita et s'attacha beaucoup à lui. En 1658, Chah Jahan tomba malade, une lutte pour le trône s'ensuivit parmi ses fils. L'aîné, Dārā, fut battu par le plus jeune, Aurangzeb, et s'enfuit pour sauver sa vie (2). Il se réfugia chez le Guru à Gondval. Le Guru le reçut avec le même amour et la même ferveur que lors de ses visites antérieures alors qu'il venait comme prince. Il l'aida à traverser cette partie du pays. A son arrivée au pouvoir, Aurangzeb le dévot punit cruellement les partisans de son frère. Il voulut punir de même les amis personnels du prince mort. Le Guru Har Rāī n'échappa point au

(1) Dhirmal, ambitieux du pouvoir, est accusé d'avoir fait alliance avec le gouvernement en promettant de rompre avec le Guru. Il offensa aussi son grand-père en refusant de restituer le Saint Granth qu'il avait en dépôt, et en ne se rendant pas à Kiratpur quand on le lui ordonna.

(2) Quelques historiens disent que le guru fit une alliance avec Dārā contre Aurangzeb. Mais ceci semble faux, parce que Har Rāī, à son avènement en 1645, désarma tous les soldats. Il n'avait d'ailleurs aucune aptitude pour la guerre. Et si l'on admet qu'il ait aidé Dārā, comment Aurangzeb aurait-il pu le laisser tranquille et libre ?

sort commun et reçut un ordre le mandant à la cour impériale à Delhi. Le Guru qui n'était qu'un ami spirituel et tolérant du bienveillant Dārā répondit qu'il était un Fakir et que sa présence à la cour royale était sans objet. Pour éviter d'offenser l'empereur, il envoya comme représentant à la cour son fils Rām Rāī. Aurangzeb excusa l'absence du père et garda le fils comme otage. Rām Rāī, jeune homme intelligent, joua avec succès son rôle de politicien, il rendit de grands services à ses coreligionnaires par sa diplomatie, mais perdit à ce jeu toute force d'âme. Il mettait son habileté à écarter de l'empereur tous ceux qui pouvaient amener des ennuis à la secte ou ceux des siens capables d'encourir le déplaisir du grand monarque. Mais malheureusement, un jour où l'empereur lui demandait pourquoi le Guru Nānak qui était un ami de l'Humanité, avait parlé avec mépris des rites musulmans, Rām Rāī montra sa faiblesse morale. Le Guru Nānak, affirma-t-il, a dit « Mitti Baiman ki au lieu de Musulman ki » (1), ce qui est sûrement dû à une erreur de texte de l'ignorant copiste. Quand le Guru Har Rāī apprit cette abominable perfidie il fut profondément peiné, et dut prononcer la condamnation de son fils, de son propre sang, à cause de la trahison et de la couardise dont il s'était rendu coupable pour plaire au tyran. Celui qui reniait la vérité et tentait de changer les mots du saint Guru Nānak n'était pas digne de conduire la secte. Le Guru Har Rāī proclama par conséquent son second fils Harkishen, héritier présomptif. Il déclara qu'il ne reverrait jamais l'aîné Rām Rāī. Rām Rāī, regrettant sa lâche conduite, écrivit à son père pour lui demander une entrevue que le Guru refusa ; un nouveau message demandait à son père de revenir sur la décision relative à sa succession, mais Har Rāī resta inflexible. Il n'y a rien de notable à signaler sur le gouvernement de Har Rāī. Il passa ses jours en paix et mourut à Kiratpur à trente-deux ans.

(1) Voir chapitre 2, page 56.

Har Kishen, huitième Guru

De 1661 à 1664

La mort de Har Rāī fut suivie d'une extrême confusion chez les Sikhs. Les Sikhs pieux, suivant la décision du dernier Guru s'attachèrent à Har Kishen et le proclamèrent véritable héritier, tandis que les amis de Rām Rāī appuyaient ses droits et tentaient de l'installer au pouvoir. Ces derniers demandèrent à l'empereur d'intervenir et Aurangzeb convoqua l'enfant Guru à Delhi. On dit généralement que, frappé par son intelligence, Aurangzeb se prononça en sa faveur ; mais on peut ajouter qu'un empereur capable d'aveugler son propre père, de mettre à mort ses frères et leurs enfants afin de s'assurer le trône impérial, n'était pas un homme capable de favoriser un enfant uniquement pour son intelligence. Il prit probablement cette attitude pour avoir la main libre dans les affaires des Sikhs et gagner la confiance des membres pieux de la communauté qui étaient en majorité et constituaient la force politique et morale du Panjab. Il savait pouvoir disposer de l'enfant Guru à tout moment, s'il le désirait, sans beaucoup de résistance, alors que Rām Rāī, homme d'État aussi souple et subtil que lui-même, pouvait être difficile à conduire.

Har Kishen fut donc accepté comme Guru, mais une attaque de petite vérole l'enleva à Delhi à l'âge de huit ans. On dit qu'avant sa mort, le huitième Guru signala que son successeur serait trouvé dans le village de Bakala. Une fois de plus des luttes intestines suivirent, et le trône de Nānak fut réclamé par trois prétendants. Trois partis rivaux se formèrent : les Dhirmaliens qui proclamèrent Dhirmal, petit-fils de Har Govind ; les Rām Rāīens, partisans de Rām Rāī, et ceux qui suivirent Teg Bahādur désigné par Har Kishen. Cette fois, on n'invoqua pas l'aide impériale mais pendant quelques années, la mau-

vaie volonté et la haine prévalurent. Au cours du temps, les Sikhs reconnurent enfin Teg Bahādur comme leur Guru et le véritable possesseur de la Gaddi.

Teg Bahādur, neuvième Guru

De 1664 à 1676

Teg Bahādur était le fils de Har Govind et de sa femme Nānakī. Il naquit en 1622. Alors que son nom, Teg Bahādur, signifiait littéralement « le héros de l'épée », son caractère était à l'opposé, car les douces et saintes dispositions avaient chez lui le pas sur les autres.

A la mort de son père, n'étant pas ambitieux, il alla avec sa mère à Bakala, le village de son grand-père maternel et y demeura. Quand il fut installé sur le siège de Nānak, il avait quarante-trois ans. Il eut à passer à travers une tempête d'oppositions et de rivalités. Chassé de place en place par les Rām Rāiens et les Dhirmaliens, il vint à Amritsar, mais là-même, les portes du Harmandir lui furent fermées. Il se retira donc dans les montagnes et acheta un morceau de pays au Raja de Kahlur, et posa les fondations de la ville de Anandpur. Mais, jusque-là, sa paix fut troublée. Renseigné sur l'attitude du tyran Aurangzeb à l'égard des chefs religieux, il quitta sagement le Panjab. Il voyagea dans les provinces unies en Behar et Orissa et au Bengale où il fit un bon travail de propagande (1). A Gaya, il rencontra le Raja Rām Singh (2) de Jaipur, qui avait une grande estime pour lui. Le Raja le pria de l'accompagner en Assam où il conduisait une expédition contre le gouverneur qui avait secoué le joug Mogol. Conscient de cette belle occasion, le Guru quitta sa femme et sa mère à Patna,

(1) *Travels of Guru Teg Bahadur*, traduit du *Gurhumkhi*, par S. ATTAR SINGH.

(2) Les historiens diffèrent sur le nom du Raja.

et partit avec l'expédition impériale. Le Raja d'Assam fit la paix sans combattre et l'armée des Impériaux campa sur les rives du Brahmaputra pour festoyer. Le Guru gagna le respect du prince d'Assam à qui il fit connaître la mission de Nānak. C'est là qu'il regut la nouvelle de la naissance de son fils et il revint à Patna où il fit un séjour prolongé, prêchant sa foi (1). Quelques années plus tard, il désira retourner dans sa province ; sachant qu'Aurangzeb lui demeurerait hostile, il laissa son fils et successeur, l'enfant Govind, avec sa mère à Patna et partit pour le Panjab avec quelques fidèles compagnons. A son arrivée, il trouva que ses rivaux s'étaient apaisés et qu'il était le seul Guru reconnu parmi les Sikhs. Cette atmosphère tranquille lui donna l'occasion de faire quelques voyages de propagande dans le pays ; à la fin de ces voyages, il s'établit paisiblement à Anandpur avec sa famille.

Le dévot empereur Aurangzeb avait récemment fait savoir qu'on donnerait aux Hindous qui embrasseraient l'Islam des fonctions d'État, des titres, et tous les privilèges dont jouissaient les Mahométans. Ceux qui ne se convertissaient pas avaient le choix entre deux partis : la mort ou le paiement d'une taxe spéciale. Même les Hindous disposés à payer la taxe afin de garder leur foi avaient à subir des souffrances et des humiliations. Les chefs de toutes les sectes hindoues importantes furent forcés de devenir musulmans ou d'accepter la mort. Teg Bahādur, en tant que seul chef religieux important du Panjab fut mandé à Delhi. Certain du destin qui l'attendait à la capitale, le Guru installa son fils Govind Dev sur le siège de Nānak, et après avoir donné à ses amis et fidèles sa bénédiction et ses dernières instructions, il partit pour Delhi. On le regut avec les honneurs dus à sa position ; ces formalités accomplies, l'empereur représenta au Guru les bénéfices qu'il obtiendrait en ce monde et les faveurs que lui et ses adeptes trouveraient dans les ciels s'ils devenaient Musulmans. Le

(1) Patna est un centre important pour les Sikhs.

Guru déclara que, comme il enseignait la foi en un Dieu unique, indépendamment de tous dogmes et rituels, il n'était pas nécessaire qu'il renonçât à sa religion pour celle du prophète d'Arabie. L'empereur fit plusieurs tentatives pour le convaincre, sans résultat. Le Guru demeura aussi ferme que l'Himalaya. Il fut alors jeté en prison et prié de réfléchir sur sa décision. Comme il restait inébranlable, il fut condamné à mort. La plupart des historiens racontent qu'avant son exécution, il lui fut commandé par le tyran et ses courtisans d'accomplir un miracle comme preuve de sa puissance spirituelle et en confirmation de la vérité de ses croyances. Le Guru écrivit quelque chose sur un morceau de papier, et le liant autour de son cou il déclara que même un coup de son épée acérée n'aurait sur cela aucun effet. L'exécuteur fut appelé, un coup fut frappé et, à la grande surprise de tous, la tête du Guru tomba séparée de son corps. le papier fut ouvert et on y lut :

Sir dādam magar sari khudā na dādam.

« J'ai donné ma tête, mais non pas le secret de Dieu. »

Cette tête de Teg Bahādur produisit plus tard plus de miracles que le tyran et ses amis n'en attendaient. Le premier miracle fut d'infuser dans la race efféminée des Hindous une virilité qu'ils avaient perdue depuis longtemps, l'esprit de dignité personnelle et de résistance. Grâce à la tête du Guru martyr, le sang qui se traînait lentement dans les veines de la race commença de nouveau à couler librement et les Hindous s'enflammèrent pour la vengeance. Ce fut cette tête qui devint plus tard un des facteurs les plus forts pour amener la fin du gouvernement Mogol.

La tête de Teg Bahādur fut apportée à Makhawal, mais on laissa, sous une forte garde, son corps se putréfier. Deux Sikhs, père et fils de caste Rangreṭhā (1) réussirent néanmoins à

(1) Govind, dit-on, touché par leur dévouement, dit : *Rangreṭhā guru dā betā* : Rangreṭhā alors est le fils du Guru.

l'enlever et l'apportèrent au Guru Govind Singh pour la crémation. Teg Bahādur, comme il a été dit, était un homme d'esprit pieux, mais indomptable. Homme de Dieu, il ne désirait pas le pouvoir temporel, mais il possédait une intelligence aiguë. Il savait qu'à moins que les Hindous ne fissent le sacrifice d'eux-mêmes pour la protection de leur religion, il n'y aurait pas de fin à la tyrannie Mogole, il savait aussi que c'était l'inspiration qui manquait aux Hindous. Par exemple, comme on lui racontait un jour des actes pathétiques d'oppression et des atrocités, il ajouta très sagement que « la tête d'un saint homme très influent, mettrait fin à toute oppression et guérirait toutes les blessures (1). » Il savait que rien ne pouvait mieux animer un peuple écrasé depuis longtemps que le martyre de son chef spirituel : son propre martyre confirma sa pensée.

(1) On dit sur ce point que Govind, fils du Guru, se leva et dit poliment : « O père, qui donc peut être plus saint que vous-même ? »

CHAPITRE IV

Govind Rāī, dixième Guru

De 1676 à 1708

Le martyre du neuvième pontife fit passer la charge de l'apostolat à son jeune fils Govind Rāī. Le jeune Guru, alors âgé de dix ans (1), ayant accompli les derniers rites sur la dépouille de son père se retira dans les montagnes. L'exécution de son père, et la situation désespérément aggravée des Hindous avaient fait une profonde impression sur son jeune cerveau. Il résolut de refondre et de réformer la société hindoue en train de disparaître, et de punir les atrocités mogoles pour venger ses pertes personnelles et celles de sa communauté religieuse. Il fit, à cet effet, un vœu dont voici les propres termes :

*Bājan se mai cidiyāṃ laḍaṃu tab mai govind nām dharāṃu
Aik lākh se aik laḍaṃu tab mai govind nām dharāṃu* (2).

« Lorsque je ferai combattre les moineaux avec les vautours, c'est alors que mon nom sera Govind. Lorsqu'un seul de mes

(1) Latif et plusieurs autres historiens disent que Govind avait quinze ans quand il succéda à Teg Bahādur.

(2) *Rahit Nāmā* (Nanda Lāl), p. 2.

hommes pourra lutter contre un million, c'est alors que mon nom sera Govind. »

Mais Govind était jeune, le sol mal préparé, les complications nombreuses, la situation grave, et la tâche ardue. Il avait besoin de calme pour méditer et tracer ses plans d'avenir. Donc, il se retira dans les montagnes, dans une vallée de la rivière Jamuna où, isolé, et tout en menant une vie très primitive, passant une partie de son temps à chasser et à faire du sport, il dressa des plans pour accomplir son serment. Il étudia et fit également étudier à ses disciples le sanscrit, le persan et quelques langues vivantes de l'époque. Il lut les Écritures et la Littérature des Hindous et des Mahométans. Il étudia très minutieusement le système inauguré par Nānak, système qui, à ce moment, était devenu la secte dont il était le chef spirituel.

Vingt années s'écoulèrent ainsi. Il avait trente ans lorsqu'il sortit de sa retraite avec l'idée arrêtée de briser et d'annihiler la monarchie religieuse et l'absolutisme dans l'Église Sikh en les remplaçant par une démocratie individualiste et d'allumer dans la race hindoue le désir de venger les injures politiques et religieuses qui lui avaient été faites par les Mogols.

Certains Sikhs peuvent haïr l'idée de voir Govind dissoudre la monarchie religieuse de ses prédécesseurs pour la remplacer par une démocratie. Ils peuvent affirmer que c'était une nouvelle religion que le dixième Guru fondait et peut-être aller plus loin pour justifier leur jugement en se basant sur ses propres paroles dans le Vachitra Nāṭak où il dit :

Yāhi kāj dharā ham janamṃ samajhi lehu sādhu sabh manamṃ dharm calāvan sant ubāran dusal sabhan ko mul upāran (1).

« Voici pourquoi je suis venu au monde, comprenez bien, ô Sages ! L'établissement du Dharma, la libération des bons, et pour arracher la racine de ceux qui font le mal. »

(1) *Vacitra Nāṭak*, ch. VI, śloka 43.

Mais, lorsque nous étudions ses déclarations avec esprit critique, ainsi que ses institutions, nous nous rendons compte qu'il n'a pas établi une nouvelle religion, et qu'il n'est pas venu au monde pour protéger les bons, mais a simplement dicté des réformes qu'il a habillées dans les vêtements du vieux drame kṛisnaïte, une fois de plus. Il dégagea les parties anciennes et rouillées, remplaça celles qui étaient hors d'usage, et remit en marche l'ancien mécanisme hindou, si délicatement agencé par Nānak. Ce travail tout important et difficile qu'il fût, donna un nouveau caractère à la secte de Nānak, et l'établit sur des bases démocratiques. Ces faits ne paraissent pas autoriser la conclusion qu'il fonda une nouvelle religion, mais il est nettement visible qu'il déguisa sous une forme *religieuse* des réformes *politiques*.

Nous devons faire remarquer ici, qu'en donnant une apparence religieuse à ses desseins politiques, Govind avait trois raisons importantes. La première, la situation politique de l'époque. La seconde, les conditions religieuses des Hindous, dont les Sikhs faisaient partie. Enfin, la troisième et la plus délicate, sa propre situation en tant que chef spirituel d'une secte religieuse. Les deux premières raisons sont si intimement liées qu'elles peuvent être traitées ensemble. Le gouvernement musulman de ce temps était tyrannique et fanatique. Il n'y avait pas de lois civiles : les seules existantes étant le code Shahriyat qui ordonnait des tortures sans bornes, la persécution et l'exécution cruelle des non-Musulmans. Aurangzeb, le sixième empereur, était en train d'appliquer à la lettre cette loi du Shahriyat. Il remit en vigueur la Zazia ou taxe par tête. Voici les propres termes de Syed Mohamed Latif, historien musulman très dévot :

« Il désapprouva l'enseignement des Hindous, brûla la grande pagode près de Delhi, détruisit le temple de Bishannath à Bénarès et le grand temple de Dara Kesu Rai à Mathura, bâti paraît-il par le Raja Narsingh Rao et qui avait coûté trente-trois lakhs de roupies. » Trois cents temples environ dans diverses parties du

Rajputana furent détruits et leurs idoles brisées. Aurangzeb avait décidé que la croyance en un Dieu et son prophète serait non seulement prédominante, mais aussi la seule religion de l'empire de l'Hindoustan. Et, de plus, il interdit les foires, les jours de fêtes hindoues, et envoya une circulaire à tous les gouverneurs et fonctionnaires pour leur interdire l'emploi d'Hindous dans leurs bureaux et pour leur ordonner de n'octroyer ces fonctions qu'à des Musulmans. Vers 1690 environ, l'empereur promulgua un édit interdisant aux Hindous d'être transportés en palanquins ou de monter des chevaux arabes. Tous les serviteurs de l'État reçurent l'ordre d'embrasser la religion musulmane, et ceux qui refusaient furent privés de leurs postes.

« Un certain nombre de Yogis, de Sannyasis et autres hommes religieux furent chassés du pays. L'empereur réduisit les droits de douane sur les marchandises appartenant aux Musulmans à la moitié de la somme payée par les Hindous, et rétablit un certain nombre d'autres taxes vexatoires. »

Cette tyrannie ressemble en quelque sorte à celle exercée par les puissances chrétiennes d'Europe, sur les Juifs, au moyen âge. Dans ces conditions, il était presque impossible à un homme, quel qu'il fût, non seulement dans le Panjab où le gouvernement était le plus fort, mais dans toute l'Inde, de lancer un mouvement politique ou d'établir une institution politique afin de créer une résistance ferme contre les règlements existants. Le peuple déprimé et soumis n'aurait pas suivi un mouvement d'institution ou de parti, lancé pour protester contre un tel régime de terreur, et pour lui résister. Il n'était pas facile non plus, dans ces conditions, d'équilibrer un mouvement religieux. Les temps d'Akbar, de Jahangir et de Chah Jahan étaient passés et Aurangzeb aurait étouffé dans le berceau même toute aspiration religieuse de la part des Hindous. La seule chance qui restait au Guru était de refondre les institutions religieuses déjà existantes dans l'atmosphère paisible des montagnes des États hindous, où la main de fer du gouvernement ne s'exer-

çait pas bien. Govind arriva à cette conclusion pendant sa retraite. Pour hâter la réalisation de son projet, il se mit en devoir de transformer les institutions dont il était le chef en institutions politiques. Il savait fort bien que si un mouvement religieux est sincère, il peut, étant bien dirigé et organisé, en même temps qu'élever une vive protestation contre des chefs religieux indignes et la démoralisation religieuse, être transformé en mouvement politique. Son idée n'était pas dénuée de fondement, et il avait pu étudier les différents mouvements religieux qui ont fini par devenir des mouvements politiques et s'en inspirer. Donc, Govind se rendit compte que la seule route qui restait ouverte pour élever la voix contre l'injustice victorieuse et le zèle prosélytique du dirigeant musulman était la religion.

Comme il était le chef religieux de la secte Sikh, il résolut de commencer par elle. Il savait qu'il ne pouvait atteindre au succès même parmi les Sikhs en qualité d'hommes d'État et de politique. Le succès ne lui était assuré que s'il maintenait bien haut son titre de Guru, et présentait ses desseins à ses disciples sous une forme religieuse. Contraint par les circonstances et par sa position, il donna donc une apparence religieuse à ses aspirations politiques et à ses plans.

Et maintenant, qu'était le Sikhisme en 1675, lorsque Govind devint Guru ? Était-ce encore cet ordre tendre, paisible, dirigé vers le progrès d'un idéal élevé, instauré par un saint dans le but d'arracher une partie de l'Humanité à la grossièreté des perversions sociales et religieuses, et de faire aimer et tolérer à l'homme ses frères n'ayant pas les mêmes croyances ou les mêmes conceptions ? Le Sikhisme, l'espoir et la vie de Nānak, la religion fraternelle dans laquelle tout humble membre avait le droit d'exprimer librement et d'échanger aussi bien que de mettre en pratique ses points de vue et ses idées, sans aucune sorte de haine, de jalousie ou d'intolérance, où l'Être Suprême était considéré comme le seul Maître, où le Guru était un frère, un ami, un égal, ayant pour seule supériorité d'être mieux

instruit spirituellement, cette religion, lorsque Govind en prit la direction, avait revêtu un tout autre aspect. C'était maintenant une monarchie religieuse, un absolutisme où le Guru était un empereur divin et sa parole un ordre, son plaisir ou son déplaisir la seule règle pour juger du progrès spirituel intérieur d'un Sikh, de même que pour obtenir son salut. Plaire au Guru, c'était plaire à Dieu. Les Sikhs étaient paralysés par les chaînes des injonctions de leur pontife. La stagnation de la vie spirituelle et l'esclavage religieux dont Nānak avait affranchi ses frères reparurent dans sa propre Église. Nous avons vu comment les changements de chef avait provoqué des fluctuations et un déclin graduel dans le corps de l'Église.

Il ne restait alors que peu de différence entre les grandes religions existantes et la secte créée pour établir entre elles un lien de fraternité. Ce changement est étrange. Parmi le grand nombre des éléments qui contribuèrent à la fondation de la monarchie spirituelle, on signalera comme les plus importants :

1^o *Un chef spirituel héréditaire.* — Considéré comme supra-humain et comme une incarnation, son pouvoir était absolu. Si le Guru prenait les armes, les Sikhs devaient faire de même. S'il était enclin au détachement, les fidèles tendaient au même but. On se rappelle l'indéfectible fidélité avec laquelle la grande masse des Sikhs suivait tous les changements d'idées et de conduite d'un homme aussi versatile que Har Govind, ou l'obéissance aveugle qu'ils montrèrent au Guru enfant Har Kishen. Il n'était plus question de capacité. Qui naissait d'un Guru, avait droit au titre de Guru ;

2^o *La taxe spirituelle obligatoire que le Guru avait imposée aux hommes pieux ;*

3^o *Les Masnads.* — Ces satrapes spirituels n'étaient pas seulement désignés pour recueillir les offrandes au nom du Guru, mais étaient également investis d'autorité, pour maintenir la

volonté et le prestige du Guru sur le peuple. ils faisaient grande impression au moyen des pouvoirs surhumains des Gurus et rétrécissaient sa vision spirituelle ;

4^o *La pompe et l'apparat de la cour du Guru.* — L'abondance des richesses, une garde du corps pour protéger sa personne sacrée, alors que Nānak n'avait ni richesse ni même personne pour le servir soit comme garde du corps, soit autrement ;

5^o *La polygamie dans la maison du Guru.* — Un maître spirituel avec plusieurs femmes était d'un exemple peu édifiant. Nānak condamnait la trop grande indulgence pour les plaisirs physiques, mais pour garder ses disciples des vices de cette époque, il conseillait fortement la vie conjugale, pourvu qu'on y observât une parfaite honnêteté de mœurs et le contrôle des sens. Lui-même était marié et n'avait qu'une femme. Plus tard, les Gurus se marièrent avec plusieurs femmes à la fois. La loi justifiait cet état de choses, mais étant donné les coutumes du temps, aussi bien que d'un point de vue plus élevé, cette désobéissance au commandement du fondateur ne pouvait que détruire l'intégrité du caractère des Gurus qui vivaient comme les monarques de cet âge.

Govind trouva sa propre secte dans ces conditions. Il comprit que l'introduction de nombreux éléments à côté de ceux que Nānak désapprouvait et que la monarchie spirituelle avait réintroduits, avaient tenté les disciples et les avaient fait tomber une fois de plus dans l'ornière de leurs religions respectives. Comme tous les autres Hindous, ils n'avaient pas évolué, mais ajouté à leur propre croyance religieuse quelques lieux sacrés de pèlerinages et quelques hymnes, augmenté le nombre des incarnations de prophètes et de saints en multipliant les Gurus. La position de Govind était très difficile, mais il fondait de grands espoirs sur la nature profondément religieuse des Hindous, et avait grande foi dans les doctrines et les innovations de Nānak qui planaient encore sur la secte. Les qualités natives

des Hindous, leur état d'esprit alors agité et excité, leur puissant désir de venger les torts qui leur avaient été faits lui servirent de point d'appui pour établir sa démocratie religieuse, et transformer un peuple humble et esclave en un peuple de guerriers libres et braves. Il proclama donc que son origine était la maison de Râma (1). Il déclara également qu'il avait été envoyé par l'Être Suprême. Il n'avait nullement le désir de descendre de la Paix Éternelle où il était enveloppé dans la méditation, mais on devait obéir à l'ordre du Créateur :

*Cit na bhayo hamaro āvan kahi,
cubhi rahi suraṭ prabhu caranan mahi
Jiu tiu prabh ham ko samjhāyo,
imi kahi kai ih lok pathāyo.*

Chap. VI. Vacitra Nātak.

« Je ne voulais pas venir, car mon esprit était fixé sur les pieds de Dieu. De façon et d'autre, Dieu me fit comprendre, et disant ainsi m'envoya au monde. »

Il affirmait ici sa divinité et proclamait les propres paroles de Çrī Kṛṣṇa (2) :

*Yāhi kāj dharā ham janamṃ,
samajhi lehu sādhu sabh manamm
dharm calāvan sant ubāran,
dusaṭ sabhan ko mul upāran. (3)*

A noter ici que l'emploi du mot Dharma ne veut pas dire

(1) *Vacitra Nātak*, chap. V.

(2) Dans l'extase suprême lorsqu'il prêcha à Arjun, Kṛṣṇa disait : « Toutes les fois que l'ordre chancelle, que le désordre se dresse, je me produis moi-même ».

Et puis : « D'âge en âge, je nais pour la protection des bons et la perte des méchants, pour le triomphe de l'ordre ». *Bhāgavad Gītā*, chap. II, çloka 7 et 8.

(3) *Vacitra Nātak*, chapitre VI, çloka 43.

injonction ordonnée par lui, mais Devoir. Cette déclaration lui procura l'amour et l'aide dont il avait besoin de la part des Hindous. Aux humbles, il apparut comme l'image même du grand Govind qui avait organisé la bataille de Kurukṣetra pour la destruction des méchants en faveur des bons et des opprimés. Pour les cultivés, ceux qui comprenaient ses intentions, il était le chef venu sous les habits du maître religieux les éveiller au sens du devoir, pour établir leurs droits en amenant la chute des tyrans. Ainsi la plus grande partie des masses hindoues était prête à le suivre, fût-ce au prix des plus grands sacrifices. Il faut dire ici que jamais avant l'établissement du Khalsa ou démocratie religieuse, les Sikhs n'avaient été considérés comme séparés du Corps hindou. Ceux des Hindous qui venaient rendre hommage au Guru et lui présenter leurs offrandes suivant les injonctions du Granth étaient Sikhs. Mais, en fait, ils demeuraient socialement, religieusement et moralement, attachés à la société hindoue. C'est pourquoi la déclaration de Govind dans les termes mêmes de celle de Kṛiṣṇa et sa proclamation affirmant qu'il était un descendant de Râma émut aussi bien les Sikhs que les Hindous. Bien que Govind, pour des raisons politiques, eût fait sortir son origine d'une source divine, il craignait d'être considéré par les masses ignorantes ou fidèles comme un Avatar. Pour éviter un tel malentendu contraire aux doctrines de Nānak, il déclara donc sagement et hardiment qu'il entendait ne pas être adoré ou appelé Dieu. Voici ses propres paroles :

*Jo ham ko parmesar ucar hai,
te sabhi naraki kuṃḍ mahi pari hai
Mo kau dāsu tavankā jāno,
yāmai bhedu nā raṃc pachāno (1).*

« Ceux qui m'appellent Dieu risquent de tomber dans la

(1) *Vacitra Nātak*, ch. VI, śloka 32.

fosse de l'enfer. Connaissez en moi son serviteur, et n'ayez aucun doute sur ce que je vous déclare. »

Et encore :

*Mai ho param purukh ko dāsā,
dekhan ayo jagat tamāsā
Jo prabh jagat kaha so karihai
mrīta lok te moni nā rahi hai (1).*

« Je suis le serviteur de l'Être Suprême, venu pour contempler le spectacle du monde, ce que le Maître m'a ordonné de faire au monde je le ferai, et ne resterai pas muet ici-bas. »

Une fois leur confiance et leur amour acquis, Govind répandit les semences du Khalsa, « l'essence de la religion pure » ou « la pureté ». Au jour de la fête annuelle de Vaiçākhī, ses disciples se pressant autour de lui en grand nombre, il établit sa tente sur une hauteur, près d'Anandapur. Au pied de cette éminence s'assemblèrent les fidèles, Guru Govind, complètement armé, sortit alors de la tente et dit :

« S'il est parmi vous un de mes Sikhs, qu'il me donne sa tête en offrande et trouve la foi ». Alors se produisit un grand silence. Deux fois encore le Guru répéta sa question. A la fin du troisième appel, Dayārām, un Hindou de la classe opprimée se leva et dit : « Vrai Roi, ma tête est à ton service ». Le Guru leva son arme, fit entrer Dayārām dans sa tente et bientôt après réapparut avec une épée ruisselante de sang. De nouveau, il demanda une tête et de nouveau un homme de la caste inférieure s'offrit. Cinq fois il sortit faisant la même demande et cinq fois il entra pour sacrifier la victime. Après la cinquième entrée, il ressortit avec les cinq hommes, et il dit : « Un grand espoir est réalisé ; avec leur aide, je vais poser à nouveau les bases du Sikhisme régénéré. Ils sont à moi et je suis à eux. Ils sont mes cinq bien-aimés. Je vais les baptiser. Celui d'entre

(1) *Vacitra Nātak*, chapitre VI, śloka 33.

vous qui désire devenir membre du Khalsa sera obligé de recevoir ce baptême et de suivre certaines règles. »

Le premier pas pour trouver accès au Khalsa était l'initiation ou baptême accessible aux hommes et aux femmes. Cette cérémonie était appelée Pahaul ou Amrit Chaknā. La personne qui devait être baptisée devait avoir un certain âge pour comprendre la responsabilité que cette initiation lui imposait. Les cinq premiers hommes baptisés furent ceux qui avaient offert leur tête à l'épée du Guru. Le Guru recueillit un peu d'eau pure et y jeta quelques morceaux de sucre (1). Prenant alors une épée à deux tranchants, il remua cette eau en répétant les Savaiyas ou quatrains de sa composition, préparés pour la circonstance, de même que d'autres hymnes du Granth. Ceci fait, il fit placer les hommes debout devant lui et leur fit répéter le préambule du Japji (2) et le nom de Wāhi Guru (3). Alors il leur donna cinq fois, dans le creux de la main, à boire de cette eau consacrée. Il leur en aspergea également la tête et le corps. Lorsque cette cérémonie fut terminée, Govind s'adressa de nouveau à l'auditoire, disant que tous les membres initiés au Khalsa seraient traités sur le même pied. Rien ne donnerait le droit de s'arroger des privilèges plus élevés. L'égalité serait le principe dirigeant de la secte. Il demanda, en conséquence, aux Panj Piyaras (4) de lui ouvrir l'accès du Khalsa de la même manière. Lorsque cette initiation fut achevée, il dit :

*Kkālsā guru kâ aur guru khālsā se hoy
aik dūsare kâ labedār hoy.*

(1) On dit que la femme du Guru, par curiosité vint voir le baptême. Par hasard, elle avait quelques morceaux de sucre dans la main. Son apparition fut considérée comme de bon augure pour la race du Khalsa, que Govind allait engendrer. On lui demanda de mettre le sucre dans l'eau sacrée. Depuis lors, la coutume d'ajouter du sucre à l'eau fut conservée.

(2) Partie du Granth où sont énoncés brièvement les renseignements de Nānak et que d'autres poèmes commentent.

(3) Voir p. 108.

(4) Les cinq Sikhs qui s'étaient offert pour le sacrifice. Govind les nomma les Panj piyaras ou « Cinq aimés ».

« Le Khalsa vient du Guru et le Guru du Khalsa, et par là ils obéiront l'un à l'autre. »

Guru Nānak, ajouta-t-il, n'asseyait qu'Angad sur le trône spirituel, mais lui, Govind, investissait le Khalsa tout entier de la dignité de Guru. On remarquera ici la diplomatie de Govind et la façon dont il dissolvait la monarchie spirituelle du règne du Guru. Cet acte de Govind fut une réforme grandiose et efficace. Le Guru et le disciple devenaient amis et égaux et la suprématie du Maître sur le disciple fut ainsi abolie. Quelques autres règles très importantes établies pour le Khalsa devaient être strictement observées : d'abord *l'égalité des castes*.

La caste avait toujours joué un rôle très grand et très important dans la société hindoue, même avant l'invasion de l'Inde par les Musulmans. Mais sous la domination islamique, alors que le gouvernement avait pour politique le prosélytisme par la force, la caste devint la forteresse protectrice des privilégiés, des deux-fois-nés. Dans cette forteresse, les Brahmanes, les prêtres héréditaires jouaient le rôle de chefs. Ils ne permettaient à aucun homme de la basse classe de pénétrer à l'intérieur. Il en résultait que l'intégrité de la nation hindoue se trouvait perdue. La majorité de ce qu'on appelait la basse classe, qui était du même sang que les classes supérieures, qui adorait les mêmes Dieux et observait les mêmes règles et coutumes sociales, fut d'une part dédaignée et négligée par ses coreligionnaires de plus haute naissance, d'autre part, contrainte et tyrannisée par les gouvernants. Elle devait ainsi être la proie de l'Islam ou souffrir des humiliations mesquines et inhumaines. Ces hommes étaient laissés sans protection et sans défense. C'est en raison de cette division dans la société que les Panjabis ne purent produire aucun chef militaire pour les venger et les protéger après la chute d'Anangapal. Cet abandon des basses classes fit des Hindous la lie de l'Humanité. Govind, comprenant cet état de choses, les tira de l'ignorance qui créait les distinctions de race, et les éveilla à la lumière de l'égalité universelle

dans le corps du Khalsa. Il déclara que, dès l'instant où il créait le Khalsa, tous les membres de celui-ci deviendraient ses enfants spirituels et de ce fait Sodhis (1). Ce système de réforme de Govind lui valut l'aide fidèle dont seules sont capables les basses classes. Et le fait que trois de ses « panj piyaras » étaient çūdras et qu'ils montrèrent toute leur fidélité et leur valeur, est la meilleure preuve de la justesse de ses vues. Il porta encore une ordonnance décidant que tous les noms se termineraient de la même façon. Les Hindous de cette époque avaient généralement des noms finissant par Dās, Charan, ou Rāī, ou quelques fois Rām ou Mall. Choisis par un souci d'humilité religieuse, ces appellations risquaient d'abaisser leur caractère et de ravalier leur dignité humaine. Seuls les Rajputs avaient des noms terminés en Singh (lion). Govind comprit l'effet profond qu'un nom peut déterminer sur l'esprit de celui qui le porte. Le Guru voulut donc qu'à partir de cette époque, tous les noms Sikhs se terminassent par Singh. Ceci émut tellement l'humble et timide âme hindoue que peu après, l'effet produit s'en fit sentir.

Une autre injonction était que tous les membres devaient porter sur eux les marques distinctives suivantes : 1^o le kesh, c'est-à-dire la chevelure, la barbe et la moustache intactes ; 2^o un kanga ou peigne ; 3^o un kaccha ou pantalon ; 4^o un karā ou bracelet de fer ; 5^o un kirpan ou épée (de taille variable).

Les signes extérieurs, bien qu'insignifiants en apparence, et les symboles font une forte impression sur l'âme humaine. Ces cinq k's, comme les appelaient les Sikhs, firent merveille. Les Sikhs commencèrent à éprouver un certain sentiment de supériorité vis-à-vis des autres, et comme l'enthousiasme était

(1) Sous-caste des Kṣatriyas à laquelle appartenait Govind ; plus tard, quand le Guru eut fait vœu d'absolue chasteté, sa troisième femme, Sahib Divān voulut avoir un fils comme ses co-épouses.

Govind décida donc qu'au moment de leur baptême, tous les Sikhs pourraient réclamer Sahib Divān et lui-même pour leurs parents. Cette coutume et cette croyance existent aujourd'hui encore.

tout neuf, l'importance des signes fut ressentie et leur emploi fut observé avec beaucoup de zèle et de foi. Les k's défiaient également les institutions de l'Hindouisme et celles de l'Islam, établies depuis longtemps. C'était en même temps un coup terrible porté au prestige et au faux orgueil des classes supérieures qui avaient certains signes et certains symboles réservés à elles seules. Trois, parmi ces cinq symboles, avaient des significations plus profondes : remplacer le dhoti par des pantalons, c'était entraîner les Sikhs à une vie très simple, laisser aux membres toute leur élasticité. Le dhoti, sans aucun doute artistique et gracieux, est tout à fait inutile pour un soldat. Govind, en conséquence, sentit le besoin de changer ce dhoti pour quelque chose de plus pratique et de meilleur marché. Il donna une importance religieuse au *kacha*.

Le *karā* ou bracelet de fer devait remplacer ceux de l'époque en or ou en argent. Les hommes eux-mêmes en mettaient et s'en paraient avec vanité. Le Guru voulut qu'ils adoptassent un mode de vie plus sobre et les obligea à remplacer ces ornements coûteux par des anneaux de fer. Le cercle de fer rappelait aux Sikhs l'obligation de vivre modestement et les libérait également des soins qu'ils eussent eu à prendre des bijoux en or ou en argent (1).

Le kirpan a une signification plus grande encore que les quatre autres signes. Les Hindous avaient été si démoralisés et si humiliés que, sauf pour certaines cérémonies et dans certaines circonstances, ils ne portaient jamais d'armes. Govind, qui voulait que chacun d'eux devint un lion moralement, décréta que tous les Sikhs sans distinction de caste et de sexe devaient porter une épée. Sans aucun doute, le Guru doit avoir

(1) Il est, parmi les Sikhs, une superstition qui semble devoir son origine à l'introduction dans la communauté, du port du *karā*, et qui veut qu'un homme devienne efféminé et indigne de porter un sabre — ce qui est son droit et son devoir naturel de membre du Khalsa — si, fût-ce par plaisanterie, il vient à mettre un bracelet autre que le bracelet de fer.

emprunté cette idée aux Rajputs (1) qui étaient alors la meilleure race guerrière de l'Inde.

Le Guru mit également en pratique une forme spéciale de salut. Le mot Wāhi guru (2), et Wāhi guru (3) seul, devait être employé pour se saluer réciproquement. Ce changement quⁱ donnait une couleur particulière à la secte, faisait sentir aux Sikhs qu'ils étaient membres d'une même famille, et leur permettait d'avoir une attitude originale vis-à-vis des Hindous et des Mahométans. Ce mot de Wāhi guru garda toujours présent à leur esprit que les Sikhs n'étaient liés par aucune autorité humaine mais asservis uniquement à la Divinité Immortelle, et au Guru, Messager de Dieu sur la terre. Ces salutations les aidaient à rester monothéistes.

Sachant que l'esprit hindou était enclin aux pèlerinages, aux rites religieux et aux cérémonies, le Guru avait imaginé comme équivalent, quelques lieux de pèlerinages vénérables, mais strictement propres à la communauté sikh. Les lieux de pèlerinage hindous étaient innombrables et dépendant de sectes variées. Aussi, les eût-il recommandés, une désagrégation du Khalsa se fut produite. Le choix, en conséquence, tomba naturellement sur Amritsar, endroit qui avait déjà atteint une certaine popularité sous le Guru précédent. Il décréta que dans ce lieu toute cérémonie et sacrifice seraient interdits. La lecture publique du Granth était plus méritoire que toute cérémonie. Le seul sacrifice autorisé fut la préparation et la distribution du

(1) Parmi les Rajputs, les hommes portaient une épée pour combattre l'ennemi, tandis que les femmes la portaient pour défendre leur honneur.

(2) Il faut noter que le terme Wāhi guru, quoique tout à fait différent du Allaho-Akber, de l'empereur Akber, a au fond le même sens et le même but.

(3) L'appellation Wāhi guru, dans le sens traditionnel, a deux acceptions : Grand est Dieu et grand est le guru. Mais le mot Wāhi semble avoir été une forme déviée de sens du mot arābe Wāhid qui signifie « un ». Comme le Guru voulait que ses disciples crussent en un Dieu et en un guru, il emprunta certainement le mot arabe. Une partie de ses disciples venaient des communautés mahométanes, il fallait qu'il employât pour eux les mots arabes et persans, de même que les mots sanscrits pour ceux qui venaient des communautés hindoues.

Karāh Praçād (1), sans aucune distinction de secte et de croyance. Il prohiba, dans l'esprit de Nānak, l'hommage et l'adoration des lieux de crémation, des samādhis ou cénotaphes des tombes. Il ajouta que tout Sikh violant cette ordonnance serait passible d'une amende. Cette règle fut une fois enfreinte par lui-même quand, plus tard, à Dadupura ou Narainpur, comme il se rendait au Deccan, par respect pour le saint Dadu, il éleva une flèche en manière de salutation. Il fut immédiatement censuré par ses compagnons. Le Guru admit sa faute et paya l'amende imposée. Cette stricte observation des principes sans aucune considération du rang de maître ou de disciple établit l'égalité effective dans le Khalsa.

Le Khalsa solidement constitué, le Guru se mit alors à l'œuvre pour extirper les racines profondes de l'esprit monarchique dans sa famille. Il édicta les règles suivantes, en vue de sa dissolution :

1^o Désormais, dit-il, il n'y aura pas de Guru pour les Sikhs, mais ses disciples verront le Guru dans le saint Granth ;

2^o Là où il y avait cinq Sikhs assemblés, il y avait le Guru ; en l'absence d'un chef parmi les Sikhs, l'opinion unanime de ces cinq personnes concernant n'importe quel sujet serait équivalent à la voix et au conseil du Guru. Ceci ressemble au Panchayat des Hindous. Le Guru utilisa sagement cette règle pour susciter en chaque membre du Khalsa le sens de sa personnalité et de son indépendance ;

3^o Le Guru demeurerait dans le corps du Khalsa pour l'éternité.

Il restait encore ce problème : en cas de dissension dans la secte sur une question d'intérêt commun, lorsqu'il n'y aurait pas de Guru, quel parti fallait-il adopter ? Govind prévoyant créa donc une nouvelle institution tout à fait démocratique qu'il nomma « Guru Matā ».

(1) Gâteau indien dont Govind fit un symbole de la communion Sikh.

Dans tous les cas d'intérêt vital, le Guru Matā, dont tout Sikh faisait partie de droit, serait convoqué, et l'opinion de la majorité serait inspirée de l'esprit du Guru. Ce Guru Matā devait grandement contribuer à faire revivre l'individualité morte chez les Hindous, et leur apprendre à agir en s'unissant.

Une autre mesure propre à détruire la monarchie théocratique fut de supprimer l'institution des Masnads ou collecteurs de la taxe spirituelle. Les Masnads étaient devenus très puissants, et souvent, en vertu du pouvoir dont ils étaient investis, torturaient les pauvres Sikhs pieux et se faisaient entretenir par eux. Des plaintes étaient déjà parvenues aux oreilles du Guru. Il décida donc que le règne des Gurus s'éteignant avec lui, toutes les anciennes institutions, les Masnads y compis, seraient aussi supprimés. On demanda aux Sikhs d'apporter eux-mêmes leurs offrandes, car, à partir de ce moment-là, le Khalsa était leur propriété et non celle du Guru, et à ce titre, il était de leur devoir de le maintenir. Cette déclaration inspira un esprit d'indépendance et de hardiesse dans l'action. La seule pensée qu'ils n'étaient pas soumis à payer une certaine taxe selon le bon plaisir d'une seule personne, mais avaient à participer à l'entretien de leur propre communauté, rendait agréable l'accomplissement de ce devoir, au point de le considérer comme plus précieux que la vie même.

Plus tard, le Guru imposa un certain nombre de lois à son Panth démocratique. Ces lois étaient contenues en deux petits livres, appelés le Rahit Nāmā et Tankhāhnāmā. Quelques-unes des injonctions énumérées dans ces opuscules sont très intéressantes. Nous ne pouvons mentionner ici que celles sur lesquelles le Guru insista tout particulièrement. Ne pas fumer, ni priser, et n'avoir pas de relations conjugales avec les Minas (1), les Dharmaliens (2), les Masnads et les non-Sikhs qui commettaient des infanticides sur leurs filles. Tout Khalsa violant ces

(1) Voir Appendices, III P.

(2) *Idem.*

règles serait excommunié. Mais au cas où il se repentirait, il subirait le châtiment imposé et devrait alors être initié de nouveau.

Le Khalsa établi par Govind a, comme nous l'avons vu, deux aspects : religieux et politique. Bien que l'aspect religieux semblât dominer l'aspect politique, en réalité, c'était ce dernier que le Guru désirait étendre et développer. Car, une religion ne pouvait être assurée que lorsque la sécurité politique était maintenue. De sorte que son but était de faire faire à ses fidèles des progrès politiques.

Le Guru avait équipé les humbles en guerriers ; mais un simple changement de costume ne pouvait transformer ces pauvres êtres à la constitution frêle, en soldats courageux et superbes. Il décida donc de les changer moralement comme il les avait changés physiquement. La foi aveugle des Sikhs en leur chef était admirable. Alors Govind tendit toutes les forces de son être pour les pénétrer de sentiments de bravoure et de respect de soi-même. Il leur insuffla de hautes aspirations de dignité, de devoir et d'ambition, matérielle ou spirituelle. « Tout est possible » devint la maxime des Sikhs. Pour réaliser ce changement radical dans la mentalité hindoue, le Guru employa plusieurs moyens. Les plus importants étaient le Savoir, la Littérature, l'Amour de l'épée, la Haine des Musulmans oppresseurs, etc.

Savoir. — La culture du savoir dans le Khalsa fut le premier point. Les Hindous étaient extrêmement ignorants. Une fois le Guru demanda à ses Sikhs qui était l'empereur de l'Inde au temps du Saint Kabîr. L'un dit Humāyun, l'autre répondit : Alexandre le Grand, d'autres répondirent de la même façon. Cette complète ignorance parut à Govind la cause principale de l'esclavage et de la perte de toute aspiration vers l'idéal. A partir de ce moment, il prêcha les avantages d'un savoir universel, disant que : « Le cœur de celui qui est sans instruction reste dans l'ignorance aveugle ». Il demanda aux Brahmanes d'enseigner le sanscrit à ses disciples, mais comme ils refusaient de partager leur trésor divin avec les classes et castes infé-

rieures, le Guru envoya cinq de ses hommes déguisés en Brahmanes à Bénarès pour y étudier la langue sanscrite. Cette langue était une des plus difficiles ; les Sikhs du Guru étant issus de niveaux intellectuels très différents, il ne fut pas possible de les instruire en sanscrit. Le dixième Guru prêcha alors l'étude de la langue panjabi, connue aussi sous le nom de Gurumukhī. Il leur dit que ceux qui l'étudieraient seraient aussi cultivés et capables que ceux qui étudieraient le persan ou le sanscrit. L'introduction de la langue maternelle dissipa bientôt les lourds voiles de l'ignorance. Seuls, les intellectuels cultivés du Panth étudièrent les langues classiques et leurs littératures.

Littérature. — Govind ordonna donc à ses fidèles de cultiver leur esprit et insista sur l'étude de la langue maternelle, mais malheureusement celle-ci ne possédait pas de littérature, à part quelques légendes immorales et des contes. Le Guru ne pouvait les prescrire à ses disciples qui avaient besoin d'élever leur niveau spirituel. En conséquence, il traduisit et demanda aux poètes et érudits du Khalsa de traduire la meilleure littérature sanscrite en gurumukhi pour leurs frères moins avancés. Cette littérature devait créer une grande confiance dans le Khalsa et éveiller à l'action l'esprit assoupi. Govind choisit de beaux textes sanscrits, et ils furent rapidement traduits en panjabi.

La plus grande partie de cette littérature avait trait aux guerres et aux exploits militaires : tels les Bhagwat ou histoires de la Guerre Sainte, le Chaṇḍī Charita et autres. La traduction du Chaṇḍī Charita est généralement attribuée au Guru lui-même. Il voulait par là prouver aux Sikhs que, même une femme délicate comme Chaṇḍī pouvait détruire les démons qui opprimaient le monde. Ce drame inspira sans doute la virilité au Khalsa. Ces traductions et d'autres mirent entre les mains du peuple qui, depuis des siècles, n'entendait plus que des légendes d'amour, toute une littérature illustrant comment des gens opprimés et bons peuvent détruire les gens malfaisants et forts, pourvu qu'ils possèdent la volonté d'affirmer leurs droits. En

outre, les livres religieux et de prières que Govind offrait à ses disciples étaient remplis d'imprécations contre les Musulmans et contre ses ennemis, les Rajas hindous des montagnes. Il invoqua la colère de Dieu contre eux, et son secours pour la protection et la réussite de Khalsa, par exemple :

*ab racchā meri tum karo,
sikhya ubhār asikhya saṃaharo
dust jile ulavaḥ ulapālā,
sakal malecch karo ranghātā.*

Rahirās Mahala X, ḡloka 22.

« Il faut que Tu me protèges maintenant. Fais que les Sikhs soient sauvés et les non-Sikhs détruits. Que tous les méchants qui provoquent les vices et tous les Mlecchas soient tués à la guerre. »

Une pareille littérature ne pouvait manquer de saturer un peuple de confiance en lui-même et d'un ardent désir d'action.

L'Amour de l'épée. — Dans toute l'Inde, à cette époque, les Hindous étaient des dévots fervents de la déesse Durgā ou Chaṇḍī. On lui offrait quotidiennement des sacrifices et des prières. Il était très difficile de balayer cette croyance établie dans l'esprit des Sikhs. Le Guru comprit que les attributs et les énergies de création, de conservation et de destruction de l'Esprit omniprésent et sans forme étaient représentés et symbolisés par la Déesse. Cette déité, en temps de paix et de bonne volonté, était l'esprit le plus aimant et le plus tendre et portait le nom de Durga. En temps d'oppression et de haine, elle prenait un aspect terrible et la destruction devenait son occupation favorite. Si le Guru laissait les Sikhs libres d'adorer cet idéal personnifié d'après les interprétations anciennes, il était certain que ses disciples retomberaient dans l'idolâtrie et les sacrifices sanglants. Il désigna des Brahmanes et leur demanda de faire des Havanas (libations) pour provoquer l'apparition de

la déesse afin qu'elle pût être satisfaite et voulût bien lui révéler ses désirs. Cette cérémonie, dit-on, dura un an, à la fin duquel, le Guru fatigué d'attendre, demanda au chef Brahmin de lui montrer la déesse. Le prêtre savait que ce n'était pas possible et il essaya d'éluder la question, disant que la déesse ne se manifesterait que si un homme saint et pur, de naissance noble, était sacrifié sur son autel. Le Guru discerna le sens caché de ces paroles et dit avec son sourire hautain : « Qui pourrait être plus saint que votre révérence, et quelle tête conviendrait mieux pour l'offrir à la Déesse ? » Le Pandit déplora son destin et trouva un prétexte pour se sauver. Govind mit alors le feu à tout le matériel des Havanas. Ses disciples accoururent pour voir ce qui se passait et virent le Guru se tenant à côté du feu, une épée flamboyante en main. Il la tenait bien haut et il leur dit que la déesse lui était apparue sous la forme d'une épée. Donc, dit-il, l'épée devait être tenue pour sacrée et adorée. Il récita alors quelques vers à l'éloge de l'épée, la personnifiant comme une déesse. Ces vers sont si merveilleusement construits et si vibrants dans leur texte original que leur répétition même donne le mouvement et l'énergie au corps tout entier, comme on peut le voir d'après ce qui suit :

*Khag khaṇḍa vihaṇḍam khal dal khaṇḍam
atiran maṇḍam barbaṇḍam
bhuj daṇḍ akhaṇḍam tej pracaṇḍam,
jyotī amaṇḍam bhān prabham
Sukh saṃtā karaṇam durmali daranam
kil bikh haraṇam as saranam
jai jai jag kāran gṛiṣṭ ubāram,
mam prili pāran jai tegam.*

Chap. I. Vacitra Nātak.

« Épée qui balaie jusqu'à la poussière des mondes, destructrice des méchants sur le champ de bataille, dispensatrice de faveurs, dont les bras sont invincibles, dont le pouvoir est

immense et la lumière sans tache comme la lumière du soleil, qui accorde le bonheur aux bons, qui réduit en poussière les mauvaises pensées, qui fait disparaître tout péché... Auprès d'elle je me réfugie : Victoire, Victoire à cette créatrice de l'Univers, à la Protectrice du monde qui chérit mon amour... à cette épée... Victoire... »

La haine des Musulmans oppresseurs. — Avec l'épée, le Guru avait également ordonné la haine des oppresseurs musulmans. Nous trouvons aussi, dans ses écrits, des passages condamnant les Hindous, mais cette condamnation des Hindous ne venait pas d'une haine réelle, elle avait plutôt son origine dans le dégoût que lui inspirait leur faiblesse et dans son désir de les voir entrer dans son Khalsa. Sa haine des Musulmans, d'autre part, était réelle et quelque fois excessive. Notons ici que cela ne veut pas dire ni qu'il était contre les Musulmans en tant que race, ni qu'il avait de l'hostilité contre leur religion. Il était en très bons termes avec ses amis musulmans, et personne ne peut nier que, à certains moments, il n'ait été aidé par eux. Voulant sauvegarder l'esprit de Nānak, il ouvrit les portes du Khalsa toutes grandes aussi bien aux Musulmans qu'aux Hindous : mais la situation était tout autre qu'au temps de Nānak.

Au temps de Nānak, un Musulman pouvait être Sikh sans renoncer à sa société et à ses relations avec le monde, pourvu qu'il acceptât les doctrines de Nānak. Mais l'initiation de Govind amena un changement complet. Devenir un Sikh voulait dire quitter la société et la religion dans lesquelles on était né. En conséquence, les Musulmans ne répondirent pas à son appel pour se joindre au Khalsa. Les masses musulmanes et hindoues qui autrefois vivaient côte à côte fraternellement avaient maintenant changé leur attitude réciproque. La partialité d'Aurangzeb, comme nous l'avons vu plus haut, était avantageuse pour les Musulmans, et il était bien naturel qu'ils fussent les soutiens d'un tel gouvernement et qu'ils s'agitassent en réprochant toute protestation et tout mouvement contre lui. Ce changement dans l'attitude des masses musulmanes et la tyrannie des

autorités forçaient le Guru à condamner les Mahométans. Ses amis musulmans qui étaient intelligents et sincères, l'aidèrent toujours à la réalisation de ses projets (1). Nous donnons ci-dessous les passages dans lesquels il condamne les Musulmans :

Muhār turak kī sir dharai
loh lagave caran
kahi govind Singh suno lāl jī,
phir phir narakī maran.

Tankhāh Nāmā Nand Lal.

« Celui qui met la pièce de monnaie du Turc sur sa tête (2), et celui qui touche le fer avec ses pieds, celui-là, dit Govind Singh, ô Lal, il ira encore et toujours en enfer. »

Et encore :

Khālsā soi jo nindiyā tiyāge
Khālsā soi lare hoi āge
Khālsā soi jo deve dān
Khālsā soi jo māre Khān.

« Il est du Khalsa, qui fuit le bavardage ; il est du Khalsa, qui combat à la tête de l'armée ; il est du Khalsa, qui donne par charité, il est du Khalsa, qui tue un Khan (3). »

Khālsā soi jo cari turṃg
Khālsā soi jo lare nīl jaṃg
Khālsā soi çastra ko dāre
Khālsā soi jo turak ko māre.

Rahit Nāmā Nanda Lāl p. 2.

(1) Avant la bataille d'Anandpur, un général de l'armée impériale passa dans le camp de Govind. Le maître de persan et d'arabe de Govind, un Musulman, fut son protecteur auprès du gouvernement. Et l'on pourrait citer un grand nombre d'exemples de ce genre.

(2) Allusion à cette croyance, que l'application d'une pièce de monnaie d'Aurangzeb et par conséquent portant un vers du Coran, guérissait toutes les maladies.

(3) Le Khan est le Mahométan noble ou officier.

« Il est du Khalsa, qui monte un coursier de guerre. Il est du Khalsa, qui fait toujours la guerre. Il est aussi du Khalsa, qui porte les armes. Il est du Khalsa, qui décapite le Turc. »

Profession. — Govind attachait une grande importance aux moyens honnêtes de vivre. Il remarqua que le gain et la façon de l'acquérir avaient une grande influence sur la mentalité d'un homme. Il n'aimait ni la façon dont les Hindous gagnaient leur vie, ni la manière dont sa famille vivait de la charité de ses disciples. Il décréta, en conséquence, que les Sikhs adhéraient aux « quatre professions », c'est-à-dire l'agriculture, le commerce, les professions de plume et d'épée. Il interdit toute profession avilissante, et fut l'ennemi mortel de ceux qui vivaient de charité. Lorsque le pouvoir impérial lui fit des difficultés, il donna l'ordre que toutes les richesses fussent jetées dans la rivière Satlej. Sa mère protesta et intercédait pour qu'elles fussent distribuées aux Sikhs plutôt que perdues. A quoi il répondit : « O mère, de même que vous ne pouvez me donner du poison à boire, de même je ne puis donner cet argent qui m'est venu par charité, à mon fils le Khalsa. J'ai créé une race de Kṣatriyas et leur devoir est de gagner eux-mêmes leur vie par l'épée ou par des moyens honnêtes. La richesse acquise par la charité place l'homme hors du droit (1). »

Il y a de nombreux exemples similaires dans la vie du Guru, nombreux sont les propos où il dénonce tous les moyens déshonnêtes de gagner sa vie, et insiste sur l'utilité d'en adopter de virils et d'honnêtes. C'est ainsi qu'il sema dans son peuple l'idée de réclamer sa place au soleil, et par là galvanisa et fortifia en lui le désir de réalisation de soi-même dans le Khalsa.

Dieu le veut. — Le Guru, pour stabiliser et cristalliser le nouvel esprit, proclama qu'il était spécialement envoyé par le Dieu Immortel pour créer le Khalsa, de la manière qu'il indiquait. Les Sikhs étaient donc, dit-il, sous le contrôle et sous la

(1) *Tvārikkh Guru Khālsā*, p. 1898.

protection du Tout-Puissant. Leur réussite était assurée, certaine. Ceci, et des suggestions de ce genre stimulaient le désir de l'action dans le cœur des Sikhs et les saturaient de l'espoir d'un avenir brillant.

Brahmacharya ou Chasteté. — Pour révolter l'esprit de ses disciples contre la lâcheté, pour les élever très haut et accroître leur pouvoir physique et leur niveau moral, Govind insista sur le Brahmacharya même dans le mariage. A cette époque, le niveau moral était tombé très bas dans le monde entier. L'Inde ne faisait pas exception à cette règle de lassitude universelle et, sur quelques points, était pire que les autres pays. Les hommes perdaient leur vigueur par suite d'un excès de complaisance sexuelle. La race hindoue déclinait très vite grâce à ces faiblesses et à ces vices épuisants. Dans la famille sacrée des Gurus, il voyait l'influence du siècle se manifester également. Car les Gurus, qui étaient supposés mener une vie parfaitement chaste et modeste, avaient introduit le système d'une vie conjugale avec plusieurs femmes. Govind, lui-même, avait trois femmes légalement mariées avec lui. Il n'en affirma pas moins énergiquement que les Sikhs devaient modérer leurs passions. Ils devaient s'élever physiquement aussi bien que spirituellement. Car rien n'est possible lorsque le physique est faible et épuisé. Pour renforcer cette déclaration, il fit vœu de chasteté absolue et y resta fidèle jusqu'à la mort. L'exemple du Guru ne fut pas suivi à la lettre et, d'ailleurs, il ne s'y attendait pas ; son but était de réfréner les passions dans le Khalsa et chez ses disciples. Il porta cependant ses fruits et fortifia la race hindoue contre l'abaissement et l'anéantissement.

Toutes ces mesures produisirent bientôt un changement frappant et le caractère audacieux du Khalsa naissant était remarquable. Les chefs des montagnes à l'égard de qui le Guru avait souvent eu une attitude hostile, furent en rage de voir la puissance grandissante et la hardiesse des Sikhs. Le soupçon prit bientôt naissance dans leur esprit et ils estimèrent que si

le pouvoir du Khalsa augmentait, il serait très dangereux pour eux. Mais ils étaient trop dénués de bon sens pour l'envisager sous un angle plus vaste. Aveuglés par la crainte que leur sécurité personnelle ne fût menacée, ils ne pouvaient pas voir que les entreprises du Guru devaient hâter, non seulement pour les Sikhs, mais pour toute la race hindoue, la fin de la tyrannie musulmane. Très anxieux de protéger leurs petits États, ils envoyèrent un message collectif au Guru, lui demandant de limiter ses pouvoirs, de dissoudre le Khalsa et de revenir aux croyances dogmatiques traditionnelles. Le Guru n'était pas homme à se laisser menacer et il répondit à leur requête en les invitant eux-mêmes à se joindre au Khalsa qui, dit-il, leur procurerait l'indépendance en ce monde et le salut dans l'autre. Cette réponse audacieuse rendit les Rajas furieux, et ils s'allièrent pour le trahir auprès de l'empereur. Ils firent un appel collectif au gouvernement suprême, expliquant leur impuissance à réprimer le pouvoir grandissant du Guru qui était une menace non seulement pour eux mais aussi pour l'Empire. L'empereur qui était alors dans le Sud pour exterminer les Mahrattes, ne pouvait porter en même temps toute son attention sur la puissance grandissante des Sikhs. Mais il n'était pas homme à laisser échapper une occasion et, de son camp du Sud, il donna des ordres afin qu'une armée fût envoyée au secours des chefs des montagnes contre le Guru ; il spécifiait cependant que ces chefs devaient supporter les frais de l'expédition. Cette clause ayant été acceptée, le vice-roi de Delhi envoya deux forts contingents de 5.000 hommes chacun avec Din-Beg et Painda Khan pour généraux.

Les guerres de Govind

Les chefs des montagnes rejoignirent les forces impériales à Roper. Le Guru à ce moment était à Kiratpur. En apprenant l'arrivée des armées, il se rendit en hâte à Anandpur et se prépara pour l'attaque. Il mit ses cinq Bien-Aimés à la tête de

ses disciples et lui-même alla partout encourager les Sikhs au combat. L'attaque fut faite par les chefs alliés et les forces impériales. Le Guru soutint l'assaut, et dans la bataille décapita de ses propres mains Painsa Khan. Alors les princes des montagnes abandonnèrent les Impériaux ; Din Beg prit le commandement et combattit désespérément avec ses hommes. Mais les rangs des Sikhs demeuraient fermes, et ils affrontaient l'ennemi sans défaillance. A la fin, le chef des Mahométans fut blessé et ils battirent en retraite. Ils furent poursuivis jusqu'à Roper et les Sikhs retournèrent alors à Anandpur avec un butin important. Cette victoire sur les forces réunies de tous les princes des montagnes et des Impériaux les exalta. Mais le sage Govind vit qu'il aurait bientôt à soutenir une nouvelle attaque. Il continua donc d'entraîner ses forces pour une défense ultérieure et se fortifia de toute manière. Il promulgua un édit enjoignant à ses fidèles de n'apporter que des armes comme offrande. Avec une ferveur nouvelle, il baptisa tous les nouveaux venus. Il insuffla à ses Sikhs un esprit héroïque par ses paroles pleines de bravoure, dépassant même la mesure, leur laissant beaucoup de liberté sur les territoires des Rajas. Cette hégémonie des Sikhs sur le haut Panjab, bien qu'ayant pris son origine dans une volonté légitime de punir les Rajas de leur attitude passée, ne peut être considérée comme juste. Les princes furent exaspérés et formèrent une alliance contre le Guru. Ils l'attaquèrent à Anandpur. Après une lutte sanglante, Govind put repousser leur assaut, et la défaite qu'il leur infligea, enhardit et exalta le Khalsa. Le Guru s'empara d'une grande partie des territoires des « montagnes » et son occupation, dit-on, s'étendit jusqu'à Roper. Nous ne pouvons très exactement délimiter ses possessions, car elles ne furent jamais de longue durée. Les Rajas des montagnes, au lieu de faire la paix avec Govind, envoyèrent un mémoire à l'empereur disant que le Guru devenait de plus en plus insolent, défiant toutes les autorités et conspirant pour réduire le pouvoir ancestral en poussière, promettant à ses disciples de leur donner l'empire du Mogol. L'empereur déjà inquiet

au sujet de la paix au Panjab, s'alarma en recevant cette pétition. Il ordonna aux gouverneurs de Lahore et de Sirhind de marcher contre le Guru. Les princes alliés se joignirent de nouveau à l'attaque. Le Guru rassembla ses forces et marcha à la rencontre de l'ennemi à Kiratpur. Il engagea la bataille en l'année 1702. Les disciples de Govind se battirent désespérément, mais les Sikhs n'étaient encore que des enfants et des novices dans l'art de la stratégie, surtout en comparaison des hommes bien entraînés du gouvernement. Après deux jours d'une âpre lutte, le Guru fut défait et il se réfugia dans le fort d'Anandpur, où il s'enferma. Les Impériaux firent le siège du fort. Toutes les communications extérieures furent coupées. Le siège se prolongea, les approvisionnements diminuèrent. On fit du pain avec l'écorce et les feuilles des arbres. A ce moment, les Impériaux commencèrent également à se fatiguer du siège. Le pays ne pouvait fournir les approvisionnements nécessaires. Lorsqu'ils surent dans quelle situation difficile se trouvait le Guru, ils se hâtèrent de lui envoyer un messenger pour ouvrir les négociations. Les termes en étaient humiliants, car l'envoyé représenta au Guru que c'était pure folie pour lui de combattre l'empereur, « le Roi des Rois, Protecteur du monde et Refuge des Pauvres ». C'était pour le bien du Guru qu'on lui conseillait de cesser de lutter, de faire la paix et de se soumettre, car c'était à la meilleure route à suivre, et il servirait ainsi ses propres intérêts.

Ces paroles de l'envoyé mogol enflammèrent le jeune fils du Guru assis auprès de lui, et tirant son épée, il s'adressa au messenger en ces termes : « Un mot de plus et je sépare ta tête de ton corps, puis je te coupe en morceaux pour t'apprendre à t'adresser ainsi à notre chef. »

Pareil langage était contraire à toutes les conventions diplomatiques. Outré de cette insulte, le messenger retourna furieux dans son camp. Mais le Guru qui n'était pas disposé à la paix dans les termes proposés ne désavoua pas son fils et n'empêcha pas l'envoyé de repartir. Il savait que pour lui la soumission

c'était la mort et l'échec de toutes ses aspirations et de ses espérances dans l'avenir brillant de la race hindoue. Il savait aussi qu'il n'y aurait plus après cela aucune chance de venger les torts faits à la communauté. Mais il y avait un certain relâchement dans la vigilance générale. Sa propre mère se mit du côté des Sikhs et l'implora afin qu'il ne perdît pas l'occasion de faire la paix avec les Impériaux, puisqu'ils promettaient maintenant la sécurité en cas de capitulation. Le Guru dit à sa mère et aux Sikhs qu'on ne pouvait avoir confiance en ces Mogols, et qu'il ne comptait sur aucune générosité de leur part. En dépit de cela, l'insistance des Sikhs réduits à la dernière extrémité et les conseils persuasifs de sa mère ne cessèrent pas. Le Guru, pour démontrer la turpitude foncière des Mogols et l'équivoque de leurs promesses et pour convaincre les Sikhs et sa mère, ordonna que tous les détritits d'Anandpur fussent mis dans de jolis sachets superbement empaquetés et chargés sur des chevaux et des mules. Dès que la cavalcade fut en vue, tous les Mogols tombèrent dessus et s'emparèrent des sacs et des chevaux. Cette preuve visible elle-même ne convainquit pas les Sikhs à bout de forces qui restaient indécis devant les tentations offertes par l'ennemi. La mère du Guru partit avec ses deux plus jeunes fils et fut suivie par d'autres Sikhs qui abandonnaient le Guru. Celui-ci prononça l'anathème contre les déserteurs, y compris sa mère, souhaitant que la mort et la misère les poursuivissent bientôt. Presque tous l'ayant abandonné, le Guru resta avec quarante-cinq hommes. Même à ces derniers, il répéta qu'ils pouvaient fuir s'ils en décidaient ainsi. Mais les quarante-cinq braves refusèrent et dirent qu'ils désiraient partager le sort de leur chef. Cette fidélité de quelques Sikhs convainquit Govind que la semence du Khalsa germerait et prospérerait. La vie devenant très dure à Anandpur, le Guru décida de partir. Il se rendit auprès des reliques de son père, et les confiant à un Udasi (1), il quitta la forteresse de nuit

(1) Voir Appendice III.

avec ses deux fils et ses fidèles amis. Il prit la route de Nirmoh et de là se rendit à Roper. Les Impériaux les talonnèrent et le Guru perdit ses deux fils et quelques-uns de ses compagnons. Il apprit qu'un contingent nouveau des forces impériales était tout proche et il se dirigea en hâte avec le reste de ses Sikhs vers Chamkaur. Les Impériaux qui le poursuivaient avec acharnement attaquèrent la faible forteresse de briques. La petite bande de Sikhs et le Guru soutinrent bravement l'attaque, mais combien de temps une poignée d'hommes pouvait-elle résister au « déluge royal ». Profitant de la nuit, le Guru s'enfuit avec cinq Sikhs. Zaberdest Khan, vice-roi de Lahore étant blessé retourna à sa vice-royauté et Vazir à sa propre résidence gouvernementale de Sirhind, laissant en arrière des hommes de leur armée pour chasser le Guru et le harceler, et si possible, le capturer. Le Guru, après avoir voyagé pendant quelques lieues en sortant de Chamkaur, rencontra deux Pathans, Nabī Khan et Ghañi Khan qui le reconnurent. L'esprit de cupidité les tenta à l'idée de la somme qu'ils toucheraient en livrant le Guru au gouverneur de Sirhind. Mais Govind leur rappela les bontés qu'il avait eues pour eux à une époque antérieure, et leur promit une magnifique récompense. La gratitude et l'amour l'emportèrent, et les Pathans le conduisirent chez eux. Le Guru se déguisa en Mahométan, et le Saint Pir de Uech, qui était le Saint de la famille des bienfaiteurs du Guru, demanda aux Pathans de l'emporter en palanquin jusqu'à la maison de Kazi pir Mohamed de Saloh, avec qui le Guru avait lu et étudié le persan dans sa jeunesse. Les armées royales parcouraient les campagnes en quête du Guru. A Lal, qui se trouve aujourd'hui dans l'État de Patiala, le Guru rencontra un détachement de l'armée impériale. Le général soupçonna que le Pir n'était autre que le Guru déguisé. Les braves Pathans protestèrent que c'était leur Pir et non le Guru. Sur ce, le général invita le Guru à dîner. Un somptueux repas fut préparé pour la suite du Pir. Le faux Pir donna à ses cinq compagnons des instructions pour qu'ils mangeassent les mets préparés par les cuisiniers maho-

métans. Après le dîner, il fut décidé unanimement que le Guru était le Pir, et on le laissa libre de continuer sa route ; il se dirigea alors vers le district de Ludhiana. Là, il apprit la cruelle nouvelle du martyre de ses deux fils, et tandis qu'il en écoutait le récit, il déracinait un buisson avec un couteau ; lorsque son hôte Kalha lui demanda d'expliquer le motif de son action, le Guru répondit en ces termes : « Comme je déracine ce buisson, de même les Turcs seront extirpés (1). »

Le Guru fut encore chassé de place en place. Comme il passait par Malva, quarante Sikhs malvaiya qui l'avaient abandonné à Anandpur se joignirent de nouveau à lui. A la tête des quarante était une femme appelée Bhago. A cet endroit, le Guru fut surpris par les Impériaux dans une région à découvert, aux environs de la tour actuelle de Muktasar. Une petite bataille fut livrée, mais les Mogols furent obligés de battre en retraite en raison de la chaleur intense et du manque d'eau. Sur l'emplacement de la bataille, le Guru fit bâtir plus tard un réservoir d'eau qu'il appela Muktasar ou le Réservoir du Salut.

A ce moment, Govind avait perdu la plupart de ses fidèles adhérents et ses enfants ; il était démoralisé et épuisé, et aspirait profondément au repos. Les armées mogoles sachant que ses forces étaient réduites à rien, le laissèrent tranquille, et il s'établit alors à Damdammā, à mi-chemin entre Hānsee et Ferozepur. Il passait ses journées à prêcher et à compiler le Daṣam Granth. Et tandis qu'il était là, on dit qu'il reçut une lettre d'Aurangzeb requérant sa présence à Delhi où l'empereur passait, venant du Deccan. Govind répondit par une épître, écrite en persan, et appelée le Zafernāmā, reprochant à l'empereur son fanatisme et son esprit d'oppression. Il menaçait Aurangzeb de la revanche que le Khalsa prendrait un jour. Bhāi Dayā Singh remit cette épître à Aurangzeb, qui, après l'avoir parcourue répondit au Guru lui demandant de faire amende honorable par sa présence à Delhi. Nous ne pouvons

(1) *Tvārikh Guru Khālsā*, p. 1953.

dire exactement si le Guru alla voir l'empereur, ou resta au Panjab. Au moment de la mort d'Aurangzeb, il était dans le Rajputana. Ses conflits avec les Impériaux avaient commencé en 1701 et ils ne semblent pas avoir duré plus de deux ans. L'empereur Aurangzeb mourut en 1707. Si Govind était parti pour se rendre soit au Deccan soit à Delhi, il aurait dû y arriver au plus tard à un moment quelconque de l'année 1704. Mais le Guru vint à Delhi au commencement de l'année 1707, c'est-à-dire après la mort de l'empereur. Bahādur Chah, le fils d'Aurangzeb, désireux de recueillir tout l'héritage, fit la paix avec le Guru. Le Panth Prakāṣ, Latif et quelques autres historiens déclarent que Govind accepta du service dans l'armée impériale, service qui lui avait été offert par le nouveau roi. Un commandement de cinq mille hommes lui aurait été octroyé, mais il semble absurde que le Guru ait jamais pu accepter du service chez les Mogols. Au contraire, sa passion de vengeance aurait dû être accrue par ses pertes irréparables. Les remarques de Malcolm sont très justes lorsqu'il dit : « Si nous considérons l'ardeur enthousiaste de son esprit, ses habitudes d'activité, sa valeur et sa soif insatiable de vengeance qu'il avait entretenue toute sa vie contre les meurtriers de son père et les oppresseurs de sa secte, nous pouvons penser que ce point saillant de son caractère n'a fait que croître devant le massacre de ses enfants et la mort et la mutilation de ses disciples les plus fidèles, et nous ne pouvons admettre qu'il soit demeuré inactif, encore moins qu'il soit tombé à l'état de servitude vis-à-vis du gouvernement contre lequel il avait été constamment en rébellion. Il n'est pas davantage vraisemblable qu'un chef comme Guru Govind puisse avoir eu confiance en un prince mahométan (1) ». Il est possible que Bahādur Chah ait laissé le Guru tranquille pendant qu'il luttait pour la succession au trône contre ses quatre frères. Nous devons admettre que les aventures de Govind avec les Rajas et ses terribles rencontres avec les forces

(1) *A short sketch of the Sikhs*, pp. 44-45.

impériales avaient dû le fatiguer et même l'épuiser terriblement. Le massacre de ses fils et de ses adeptes avait dû secouer sa constitution physique tout en ranimant la flamme de vengeance qui dévorait son cœur. Il dû, par conséquent, se rendre au Deccan non comme commandant, mais parce qu'il était déprimé et pour se retirer dans le calme.

Il est un autre argument de grand poids en faveur de l'hypothèse qui veut qu'il soit allé en toute indépendance s'établir dans le Sud. La situation de Govind comme rebelle puissant n'était pas sûre au Panjab. Du Sud, il pouvait beaucoup mieux diriger et développer ses projets et ses affaires. Au cas où la colère impériale le menacerait, il avait des facilités pour se réfugier dans les territoires Mahrattes. Donc, le Guru se dirigea de Damdammā vers de nombreuses petites localités dans le Panjab et le Rajputana, rendant visite à ses fidèles, et de là s'en fut à Delhi où il resta quelque temps. De Delhi, il partit vers le Deccan et s'établit définitivement dans l'État de Hyderabad. Ce fut là que, à Nader, deux de ses Pathans protégés le volèrent et lui donnèrent des coups de couteau, puis pensant qu'il était mort, s'enfuirent. Mais ils furent pris et amenés devant le Guru. Govind leur pardonna, disant aux Sikhs de ne pas les molester car ils avaient rempli leur grand devoir de vengeance vis-à-vis de leur père (1). Les blessures furent pansées et le Guru se rétablit, mais un jour, tandis qu'il essayait un arc très fort, la plaie se rouvrit, et le Guru perdit beaucoup de sang. Bientôt après il mourut : c'était au milieu de l'année 1708. A ses Sikhs en larmes il adressa ces dernières paroles :

« Je confie le Khalsa aux soins de l'Être Éternel. Que tous les Sikhs considèrent le Granth comme un Guru ; ceux dont le cœur est pur trouveront le Guru dans les hymnes du Saint Granth. »

(1) Govind avait tué leur père en duel.

Govind et sa famille

Avant de continuer notre récit, nous devons donner ici un bref aperçu de la famille du dixième Guru. Le Guru se maria en 1673 après J.-C. avec Jīto à l'âge de treize ans. Il se maria une seconde fois avec Sundri en 1688. En 1700, un Sikh de Rohtas lui offrit sa fille. Le Guru refusa la main de la demoiselle, mais lorsque le père insista en disant que le refus serait une honte pour lui, car personne ne voudrait plus se marier avec celle qui avait été destinée au Guru et que, pour cette raison, tous les Sikhs pieux et superstitieux la considéreraient comme une mère, Govind n'eut plus qu'à l'accepter, et elle fut appelée Sahib Divān.

Sundri mit au monde Ajit Singh en 1688. L'enfant mourut en combattant les forces impériales en 1702. Le Guru eut trois fils de sa femme Jīto. Zorāvar Singh, né en 1691, mourut de la même façon que Ajit Singh, le troisième et le quatrième Juhār Singh et Zorāvar Singh naquirent en 1691 et 1696 respectivement. Pendant le siège d'Anandpur, la mère du Guru se sauva avec ses petits-fils, jusqu'à Sirhind, et se réfugia dans la maison d'un Brahmine qui avait été autrefois cuisinier du Guru. La brute ingrate livra les enfants au Vāzīr Khan, gouverneur de Sirhind. Un jour que les petits frères étaient assis dans la cour, le gouverneur, frappé de leur grâce et de leur bonne mine, leur demanda : « Enfants, que feriez-vous, si on vous donnait la liberté ? » Les enfants répondirent : « Nous rassemblerions nos Sikhs, les équiperions et vous combattrions jusqu'à la mort ». Le gouverneur leur demanda à nouveau : « Que feriez-vous si vous étiez battus ? » « Nous rassemblerions nos armées et vous tuerions ou serions tués nous-mêmes. » Le Vāzīr Khan en les entendant entra dans une grande colère et consulta son ministre hindou Kuljas, qui, comme un lâche, lui donna ce

conseil : « Les enfants d'un serpent sont toujours des foyers de poison et devraient être détruits ».

Les jeunes enfants furent jugés d'après la loi mahométane, et on leur ordonna d'embrasser la religion islamique, mais ces braves petits refusèrent de se convertir et ils furent emmurés vivants dans les remparts de Sirhind. Leur mort fut vengée plus tard par Bandā qui mit à mort le gouverneur et le misérable Kuljas. La première femme de Govind, Jīto, expira un peu avant le siège d'Anandpur. Les deux autres lui survécurent et passèrent le reste de leur vie à Delhi. Gujarī, la mère du Guru mourut lorsqu'on lui annonça le martyre de ses petits-fils.

La vie privée de Govind. — Govind fut une personnalité extraordinaire. En lui étaient réunis un réformateur, un homme d'État, un maître spirituel et un poète. Comme réformateur, il institua les nouvelles règles de conduite et de vie qui mirent en l'esprit de ses disciples l'enthousiasme nécessaire pour réaliser l'idéal donné par leur maître. Dans son Rahit Nāmā et son Tankhāh Nāmā, il énonça les devoirs des Sikhs, leur interdisant de retomber dans l'erreur des coutumes et cérémonies anciennes et prescrivant des règles sages pour l'avenir.

Qu'il fût un habile homme d'État, toute sa carrière en témoigne. En très peu de temps il transforma une race dégénérée et méprisée en un peuple de courageux combattants. Ses moyens furent simples mais efficaces. Les vicissitudes de sa vie ne l'ébranlèrent pas. Son endurance au cours de tous ses malheurs et ses désastres fut des plus admirables.

Comme chef religieux, il inculqua à ses fidèles ses principes élevés et ses croyances. Il convainquit l'esprit timide et humble de l'Hindou de la nécessité de l'action. Le Sikhisme, sous son impulsion, se distingua bientôt du Sikhisme de Nānak. C'était maintenant une religion du Devoir. C'était une religion affirmatrice des droits d'un peuple, plutôt qu'une religion humble, aimante et tolérante, toute de sacrifice personnel. Govind, dans ses conceptions religieuses, diffère de Nānak. Il était Védantiste,

mais son cœur était profondément religieux. Ceci se reflète dans son Jāpji et les premiers chapitres du Vacitra Nātak. Son idée de la religion n'était limitée à aucune secte. Il trouvait dans la religion de Nānak des choses bonnes, comme dans toutes les religions. Il essaya de ramener l'Hindouisme dégénéré de son époque à sa forme originelle, celle d'une religion universelle. Il n'avait pas d'intérêt personnel à agir ainsi, il n'a eu pour guide que son amour de l'Inde.

Govind était instruit en sanscrit et en persan. Son Zafer-nāmā montre sa maîtrise de la langue persane. Son esprit élevé était avide de savoir de toute espèce. Il eut pour dessein d'inspirer le même haut désir de connaissance à ses disciples. Il protégea les hommes de talent et les écrivains, et l'on dit qu'il avait cinquante hommes de lettres à sa cour. Il employa ces savants à traduire les textes persans et sanscrits en Hindi et dans les caractères Gurumukhī pour l'éducation de ses Sikhs. Son génie poétique est profond et raffiné. Il était tout particulièrement doué pour la description des batailles, par exemple dans son émouvant Vir-Ras et son éloge de l'épée qui sont des chefs-d'œuvre. Du Vir-Ras, il passa au Bhakti-Ras et avec la même force et le même succès traça un tableau de ses fins spirituelles si élevées.

Malheureusement, Govind ne vécut pas assez pour voir la réalisation de son idéal. Ce n'en fut pas moins son génie, qui, bientôt après sa mort, fit mûrir une moisson merveilleuse. Bien qu'il soit négligé dans l'histoire générale de l'Inde, ses mérites sont reconnus dans le corps du Khalsa, la secte des braves soldats.

CHAPITRE V

BANDĀ BAHĀDUR

Lorsque le Guru Govind s'était retiré dans le Sud, son plus grand souci était de n'avoir pas un homme parmi ses adeptes capable de continuer et de mener à bien son œuvre interrompue. Sur la route du Deccan, le Guru apprit qu'à Nader vivait un saint Vairāgī, dont la sainteté, les vues religieuses et la sagesse étaient d'une élévation incomparable. Séduit par ces louanges du saint, le Guru décida de lui rendre visite à Nader, sur les rives de la Godavari. Le Vairāgī fit au Guru un accueil chaud et cordial, et le pria de passer quelques jours chez lui, dans son Aṣram (1). Pendant ce séjour, Govind lia une amitié profonde et sincère avec Mādhavdās. Le Guru était heureux de voir réunies dans la personne du saint Vairāgī la spiritualité, la sainteté et les bonnes manières, tandis que Mādhavdās était impressionné par l'idéal et les buts de son nouvel ami et hôte. Profondément convaincu de la sincérité du Vairāgī, Govind lui demanda de prendre la charge de son œuvre (2). Mādhavdās fut

(1) Sorte de cabane destinée aux pieux personnages ayant renoncé au monde.

(2) Les récits traditionnels représentent Bandā comme un magicien que la haute spiritualité de Govind aurait séduit et converti.

touché, et décidant d'abandonner sa vie de reclus, il s'exclama :
Je suis votre Bandā (1).

Il promit au Guru de venger ses pertes personnelles, de délivrer les opprimés et de déraciner le règne injuste du Mogol au Panjab. Il rejeta son vêtement de fakir et prit l'uniforme du soldat. Cet acte de Mādhav raviva l'espoir défaillant de Govind, et, dans sa joie, il dit : Vous êtes mon Bandā Bahādur ou mon homme héroïque. En signe de reconnaissance pour le sacrifice désintéressé de Mādhav, Govind lui donna quelques-unes de ses flèches, des armes, l'entretint de sa future mission et lui imposa comme au nouveau chef du Khalsa les cinq commandements qui suivent :

1^o Mener une vie chaste et pure, éviter toutes sortes de plaisirs sensuels ;

2^o Ne pas fonder de secte ;

3^o Ne pas s'imposer comme Guru ;

4^o Être bon et amical envers les Sikhs ;

5^o Respecter et révéler les lieux saints et les sentiments religieux des Sikhs (2).

Ensuite, Govind désigna vingt-cinq de ses fidèles pour accompagner Bandā au Panjab, et il expédia aussi aux Sikhs des lettres annonçant que Bandā était l'élu de son choix pour continuer et accomplir son œuvre inachevée. Avec ses vingt-cinq Sikhs, Bandā partit pour le Panjab. Bandā naquit en 1670, au village de Rajauri, berceau de sa famille, dans l'État de Punch, maintenant vassal de Son Altesse le Maharaja de Cachemire. Il fut appelé Lakshmandās. On ne sait rien d'important concernant sa famille, excepté que son père était un dogra

(1) Le mot Bandā qui en persan a le sens d'esclave, signifie, quand il est employé en Panjabi : « Je suis à votre service ou je suis votre homme ».

(2) Le fait que Govind ne demanda pas à Bandā d'être initié dans le Khalsa, prouve bien que les intentions du Guru étaient politiques. La création du Khalsa et d'autres mesures analogues, avaient eu pour but de soulever l'enthousiasme des masses. Un homme tel que Bandā, qui pouvait comprendre ce but, était dispensé de l'initiation.

Rajpute de condition modeste. Dans son enfance, Lakshmandās aimait beaucoup les sports et la chasse. Il tua un jour une biche et l'ayant dépecée, il trouva avec surprise et dégoût deux petits faons qui, après avoir fait de vains efforts pour respirer, moururent en sa présence. Cette scène pathétique le toucha profondément, il comprit que la vie est un mystère, l'homme un être avide cherchant à s'emparer de tout dans l'ombre de l'illusion, et il se retira du monde.

Il changea plusieurs fois de maître spirituel et devint finalement un Vairāgī et reçut le nom de Mādhavdās. Après un grand nombre de pèlerinages, il s'établit confortablement dans le village de Nader. Il acquit bientôt la réputation de posséder des pouvoirs surnaturels et une science spirituelle profonde. C'est là, comme nous l'avons vu qu'il rencontra Govind, et fut chargé par lui de la direction des Sikhs.

Quand Bandā désigné par Govind pour cette mission atteignit le Panjab, il envoya aux Sikhs des lettres pour les informer de son arrivée et les inviter à venir à son aide afin de terminer avec lui l'œuvre du Guru. Des milliers de Sikhs fidèles se groupèrent sous sa bannière. Ceux qui étaient dans les faveurs du gouvernement lui envoyèrent secrètement des mercenaires et de l'argent, demeurant eux-mêmes hors du nouveau mouvement.

Comme Bandā n'avait pas les moyens d'approvisionner et d'équiper sa grande armée, il commença ses opérations en pillant le trésor impérial qui se trouvait sur la route de Malva à Delhi, au village de Bhoona. Le butin fut distribué également entre ses adeptes Sikhs et les mercenaires, manière d'agir qui encouragea grandement ses hommes à continuer la lutte.

Bandā tomba alors sur la ville de Samānā qui était le lieu d'habitation des exécuteurs du neuvième Guru et d'autres grands Mogols qui avaient lutté autrefois contre les Gurus sikhs. Ils furent pris et mis à mort et la ville fut livrée au pillage. Il se dirigea alors vers Sirhind et, chemin faisant, il pilla et conquit Ghuram, Thasakā, Kythal, Kunjpurā, Mustaphābād, Kapuri, et les villes voisines. Le succès et le pillage de ces villes

importantes encouragèrent des milliers d'hommes à le joindre, quelques-uns pour l'amour de sa mission, d'autres pour l'amour du butin. Quelques chefs impériaux vinrent attaquer Bandā, mais ils furent défaits. Il établit, dans les villes dont il prit possession, des postes de police, et nomma des officiers pour s'occuper de l'administration.

Vāzīr Khan, le gouverneur de Sirhind et le meurtrier des enfants de Govind, apprenant le sort des chefs de districts, ses compagnons, fit de grands préparatifs pour résister à l'attaque de Bandā qui avançait dans sa direction. Il réunit des troupes et demanda aux propriétaires et aux principaux officiers du district de venir à son aide. Avec une grande armée, il sortit de Sirhind pour prendre Bandā par surprise pendant que celui-ci, croyait-il, était occupé par le pillage et l'administration des villes conquises. Mais Bandā, averti des mouvements de Vāzīr Khan s'avança à sa rencontre. « Tous ses partisans », dit Khafi Khan, s'écrièrent « Sachā Padchāh » et « Fath Darsha », et la bataille commença et fut bravement menée de part et d'autre, surtout par les Sikhs confédérés (1) ». Les forces impériales, quoique bien équipées et entraînées, supportèrent avec peine l'attaque des Bandaïstes qui combattaient avec enthousiasme. Enfin, après une lutte dure, les Sikhs mirent les Mahométans en déroute... Pour citer à nouveau Khafi Khan « l'argent les tentes et bagages et les éléphants tombèrent aux mains des infidèles. Aucun homme de l'armée de l'Islam ne put s'échapper qu'en sauvant sa vie avec les seuls vêtements qu'il portait (2) ».

Pendant la confusion qui suivit la défaite, Vāzīr Khan, le gouverneur de Sirhind, tomba de cheval et fut pris.

Bandā victorieux entra dans la riche et fameuse ville de Sirhind, et laissa les Sikhs venger leurs griefs. Pendant trois jours le carnage et le pillage continuèrent. Le quatrième, la paix fut rétablie, et Bandā siégea pour punir les vrais coupables et nommer les fonctionnaires de la nouvelle administration.

(1) et (2) *Muntakhib-ul-Lubāb*, pp. 414 et 415 (traduction Elliot).

Vāzīr Khan fut jeté dans un feu et brûlé vif (1). Le tour de son ministre hindou Kuljas, sur l'avis de qui le meurtre des enfants de Govind avait été commis, vint alors. Cet infanticide, pouvait-il, à cette heure, échapper au châtement ? Un fil passé dans le nez, on le promena dans les rues, mendiant de porte en porte, et finalement, on le mit à mort. Toute personne mêlée directement ou indirectement au meurtre des enfants fut recherchée et punie suivant l'aide qu'elle avait apportée, et le rôle qu'elle avait joué. La sévère justice de Bandā fut bonne conseillère auprès des Kazis et Mullahs fanatiques, ils admirèrent leur culpabilité et firent une complète soumission. Bandā créa ensuite une force de police avec des postes et nomma des fonctionnaires préposés aux taxes et d'autres pour administrer la ville après son départ. Ayant pris les dispositions nécessaires à une bonne administration, il nomma finalement Baz Singh gouverneur avec Alā Singh comme ministre. Il nomma également beaucoup d'autres Sikhs comme officiers de district, dont le plus important fut Fateh Singh Faujdār de Samānā, Rām Singh et Binod Singh nommés conjointement Faujdār de Thanéçwar.

Alors Bandā laissa les Sikhs gouverner leurs nouvelles provinces et les quitta pour se consacrer, dans les montagnes de Johārsar, à la méditation divine.

Quand l'empereur, Bahādur Chah, qui faisait alors la guerre aux Mahrattes, apprit les dévastations accomplies par les Sikhs et qu'il avait perdu quelques-unes de ses riches provinces, il envoya immédiatement Yer-beg-Khan et Ināyat Ullāh avec 5.000 cavaliers pour punir les Sikhs et réoccuper les districts conquis par Bandā. Il donna également l'ordre au gouverneur de Lahore d'aller renforcer cette armée. Les Sikhs soutinrent deux combats, à Tirāvari et à Sirhind, et furent défaits dans

(1) On n'est pas sûr de la manière dont mourut Vāzīr Khan. Khafī Khan dit qu'il fut tué dans la bataille, Latif affirme qu'il fut pendu à un arbre et que son corps fut abandonné aux vautours, alors que d'autres disent qu'il fut brûlé vif.

les deux. Bandā fut informé de ces défaites et supplié de revenir les aider. Pendant qu'une troisième bataille était en cours à Burail, Bandā apparut, et prit le commandement. Sa présence découragea les Impériaux, et rendit l'audace aux Sikhs. Après un dur combat, les Impériaux défaits prirent la fuite, poursuivis longuement par les Sikhs.

Bandā continua la préparation à la guerre et rétablit à nouveau les Sikhs. Il punit les Rangars (1) de Morind Bagānwālā. Pendant qu'il était à Bagānwālā, les Hindous de Jalālābād lui envoyèrent un message pour l'implorer de les délivrer du traitement cruel que leur infligeait leur gouverneur ou Hākīm. Bandā partit immédiatement et marcha sur Sahāranpur, le gouverneur de cette place ayant déclaré la guerre sainte contre Bandā. Quand Bandā s'approcha de la ville, ce gouverneur enthousiaste perdit courage et s'enfuit. Le chef parti, les habitants de la ville organisèrent la défense, résistèrent aux Sikhs pendant trois jours et ensuite se rendirent. Après un pillage partiel, Bandā envoya un ultimatum aux gouverneurs de Jalālābād et se hâta vers Bahut pour châtier les Syeds Pīrādās qui étaient renommés pour les mauvais traitements qu'ils faisaient subir aux non-Musulmans et le grand plaisir qu'ils prenaient à abattre les vaches aux portes et sous les yeux des Hindous. La ville fut mise à sac et les Pīrādās massacrés, à l'exception de l'un d'eux, alors à Calcutta.

Dans l'intervalle, le Hākīm de Najiabad envoya sa soumission et son hommage au Bandā, mais le Hākīm de Jalālābād se prépara pour l'attaque. Bandā assiégea Jalālābād sans succès. A la fin, l'approche de la saison pluvieuse fit lever le siège. Les Sikhs marchèrent alors contre Karnāl et Pānīpat qui avaient été repris par les Impériaux et les reconquirent. Bandā se trouvait ainsi dans la province même de Delhi. Beaucoup d'habitants de Delhi, frappés de terreur, s'enfuirent avec leurs familles vers d'autres provinces. « Aucun chef n'osait marcher contre

(1) Rajpats, convertis à l'Islam.

Bandā, son nom seul terrifiait généraux et officiers » (1). Néanmoins, les Sikhs n'attaquèrent pas Delhi qu'ils auraient pu facilement occuper.

Son travail de conquête terminé, Bandā laissa aux Sikhs l'administration du territoire. Lui-même se dirigea vers les montagnes pour punir les Rajas. Il envoya à ces ennemis de Govind un ultimatum pour leur demander de faire une complète soumission ou de se préparer à combattre. La plupart des chefs montagnards connaissant sa force et leur impuissance à résister apportèrent des présents et lui rendirent hommage. Mais le Raja de Bilāspur, le vieil ennemi du dixième Guru, offrit avec quelques-uns de ses confédérés, le combat aux Sikhs, Bandā accourut à sa rencontre. Après une furieuse bataille, les chefs des montagnes furent défaits et se rendirent. Bandā impressionna profondément les Rajas et força leur confiance. Pendant que Bandā était engagé dans cette lutte, les choses changèrent dans les plaines. L'empereur Bahādur Chah, alarmé par les conquêtes et les nouvelles des désastres au Panjab aussi bien que dans sa capitale, se hâta vers le Nord. Il envoya en avant deux généraux, Mahābat Khan et Feroze Khan, qu'il suivit pour surveiller leurs activités. Il n'entra même pas dans la capitale, mais marcha droit sur Sirhind pour encourager ses troupes par sa présence. Mahābat Khan et Feroz Khan conduisaient les armées impériales contre Rām Singh et Binod Singh les lieutenants de Bandā à Thanégvar. Une bataille fut livrée le 19 novembre de l'année 1710 au village de Aminābad. Les Sikhs furent défaits et un grand carnage suivit. Même les blessés et les mourants furent massacrés. Averti de cette défaite, Bandā se retrancha dans la forteresse de Lohgerh ou Mukhlis-pur. Là, il fut assiégé par les Impériaux sous le commandement personnel de l'empereur, qui donna l'ordre de n'attaquer sous aucun prétexte les Sikhs dans leurs fortes positions, mais de faire tous les efforts possibles pour les amener à en sortir. Les

(1) KHAFI KHAN : *Muntakhib-ul-Lubāb* (trad. E.), p. 423.

forces rivales restèrent de longs jours inactives, quand un jour Khāni Khānā, ministre impérial, s'élança avec quelques-unes de ses troupes pour reconnaître les positions ennemies. Quand ils furent à une portée de fusil des Bandaïstes, les Sikhs ouvrirent le feu sur eux. Cet événement obligea l'empereur à donner l'ordre d'avancer l'attaque. Une bataille s'ensuivit, les Impériaux éprouvèrent les plus grandes difficultés à mener le combat contre les Sikhs à ces hauteurs inaccessibles. Après une lutte sanglante et désespérée, les Sikhs débordés par le nombre furent vaincus. Ils furent contraints de reculer et durent s'abriter dans la forteresse intérieure. Bandā avait effectué sa retraite pendant la nuit obscure, et Galāboo, un de ses fidèles partisans qui lui ressemblait, tenta avec une poignée d'hommes de tromper les Impériaux. Au matin, une seconde bataille fut livrée et le fort fut pris par l'empereur après une lutte acharnée. Les Sikhs, maintenant dispersés, se retirèrent sur le sommet des montagnes. Cette victoire incita l'empereur qui aimait le plaisir, à s'en aller chasser dans les montagnes. Pendant qu'il passait ainsi d'heureux jours à Sādhovā, Bandā apparut à Pathānkot. Bazid Khan, gouverneur de Jammou, s'avança avec son neveu pour s'opposer à lui, mais tous deux furent tués dans la bataille et leur armée s'enfuit. L'empereur jugea plus prudent de rester au Panjab. Il retourna donc à Lahore d'où il envoya Rustam Dil Khan pour châtier les Sikhs. Bandā qui s'était retiré dans la haute montagne était au delà de l'atteinte des Impériaux. L'empereur Bahādur Chah resta à Lahore quelques mois, c'est là que sa démence se développa et qu'il mourut dans l'année 1712. Sa mort fut suivie par la lutte habituelle entre ses fils pour le trône. Ces agitations se trouvèrent favorables aux Sikhs qui descendirent dans les plaines de leurs hauteurs montagneuses et se groupèrent autour de leur chef. La campagne de conquête commença. Le gouverneur de Lahore qui s'avança à leur rencontre fut défait dans un combat acharné. Jahander Chah qui devint empereur pour

quelques mois, n'entreprit aucune action contre les Sikhs qui continuèrent librement leur guerilla.

En janvier 1713, Farrukhsiar déposa son oncle et monta sur le trône. Il décida de détruire la puissance croissante des Sikhs et envoya contre eux Samad-Khan ou Diler Jang avec Muhammad Amīn Khan à la tête de grandes armées. Les Sikhs combattirent bravement pendant deux mois, mais ne purent résister et furent défaits. Ils se réfugièrent dans le fort de Lohgarh où ils furent assiégés. La nouvelle de la défaite de ses hommes fit accourir Bandā à leur aide, et son arrivée changea la situation. La garnison fit une sortie pendant que Bandā conduisait une attaque de l'extérieur. Les armées impériales furent mises en déroute et poursuivies sur une longue distance, les Sikhs redevinrent les maîtres du pays compris entre Lahore et la rivière Jamuna. Bandā se tourna alors vers les Pathans de Kasur qui arrivaient pour se battre ; pendant qu'il était ainsi occupé, le gouvernement de Jammou marcha contre les Sikhs à Sirhind et les chassa de cette place. Bandā, qui avait à ce moment défait les Pathans, revint en hâte vers Sirhind. Il rencontra le gouverneur de Jammou et son frère à Rahān et les força à se retirer dans leur gouvernement. Ce fut alors, à nouveau, le tour des Sikhs de tourmenter leurs oppresseurs. Bandā les conduisit de ville en ville pour leur donner l'occasion de se venger sur les armées impériales. Des forces impériales furent mises en déroute, les oppresseurs punis sans merci. Ce passage constant du pays des Impériaux aux Sikhs et vice-versa amenait beaucoup de gaspillage et de dévastation. L'empereur ne pouvait garder la province et ne voulait pas y renoncer ; les Sikhs, de leur côté, déterminés à redresser leurs torts et à établir leur autorité ne pouvaient abandonner l'idée de continuer la guerre. Ferrukhsiar vit par l'expérience que les Sikhs n'étaient pas encore capables de se gouverner eux-mêmes. C'était la personnalité de Bandā qui produisait des miracles. Ayant donc reconnu que l'absence de Bandā se montrait fatale au succès des Sikhs, il décida d'éloigner Bandā de la scène.

C'était là une tâche difficile, car les pieux et fidèles Sikhs ne l'abandonneraient pour rien au monde. Bandā était pour eux l'envoyé du Guru Govind. Il avait toujours été un ami sincère et un fidèle bienfaiteur de leur secte. Mais Ferrukhsiar était un grand diplomate : il eut des entretiens avec des personnages dont la parole avait pour les Sikhs un très grand poids. Il se persuada aussi qu'il parviendrait sûrement à ses fins si les femmes du Guru Govind pouvaient être gagnées à sa cause. Les deux veuves, Sundari et Sahib Divān, vivaient à Delhi dès avant la mort du Guru. L'empereur s'adressa à elles pour amener les Sikhs à abandonner leurs entreprises guerrières, faire leur soumission et accepter un Jagir comme vassaux de l'empire mogol. Les veuves écrivirent à Bandā et lui firent part de l'offre de l'empereur. Il vit tout de suite le motif réel derrière la proposition de paix de l'empereur et leur répondit que l'offre du Jagir et l'invitation de la paix étaient des pièges destinés à amener à la fin la disparition du Khalsa, enfant du Guru Govind. Cette réponse de Bandā transmise à Ferrukhsiar ne le déçut point. Il savait que, parmi les Sikhs se trouvaient des éléments ambitieux du pouvoir et que le Jagir tenterait. Les gagner à sa cause n'était possible que si les deux veuves tombaient sous son influence. Il menaça par conséquent Sundari et Sahib Divān de la prison et de la torture si elles ne cédaient pas à ses volontés et n'agissaient pas selon ses paroles, car Bandā n'était pas Sikh et n'avait aucun droit à la direction des Sikhs. Elles envoyèrent donc à Bandā une lettre lui ordonnant de se soumettre à l'autorité impériale, faute de quoi il serait excommunié. Mais cette menace n'ébranla pas Bandā qui répondit qu'étant un Vairāgī, il était au-dessus de l'excommunication ; et aussi que, n'étant pas Sikh, la menace d'excommunication n'avait aucun sens pour lui. Au surplus, il rappela poliment aux deux femmes qu'il avait été chargé par le Guru, leur mari, de châtier les tyrans et de protéger et d'aimer l'enfant Khalsa, ce qu'il faisait fidèlement. Il les suppliait de supporter toutes les souffrances courageusement, mais de ne jamais créer

de dissensions dans la secte, malgré toutes les manœuvres du gouvernement. Malheureusement, les deux femmes tombèrent dans le piège de la politique impériale. Elles accusèrent faussement Bandā de mépriser les principes et les conseils de Govind. Il s'était marié deux fois et rompit ainsi le vœu de chasteté exigé de lui par Govind. Il avait remplacé les expressions de Wāhi Guru ji di fateh et wāhi guru ji da Khalsa par celles de Fateh Dharma et Fateh Darshan. Il n'était pas Sikh. Les Sikhs étaient appelés Bandaïstes. Il portait le titre de onzième Guru et avait du Charan Pahaul au lieu de Khand Pahaul dans les lustrations rituelles.

En conséquence, elles invitaient tous les Sikhs à abandonner Bandā et à faire la paix avec l'empereur. Quand les Sikhs furent rassemblés à la fête de Dipāvalī, à Amritsar, les prêtres leur firent lecture de la lettre de Sundarī et leur demandèrent d'entendre la voix des compagnes du Guru qui voulaient leur assurer les faveurs impériales. Les Sikhs se divisèrent alors en deux parties : 1^o ceux qui avaient une foi aveugle dans la sainteté de la famille du Guru ; ils appelèrent leur groupe Tat-Khalsa ou « Essence du Khalsa », et se déclarèrent pour la soumission à l'empereur ; 2^o ceux qui comprenaient la signification de la mission du Guru et avaient confiance dans les désirs désintéressés de Bandā et dans ses actes. Prévoyant les conséquences du Jagir et les vaines promesses de l'empereur, ils nommèrent leur groupe Bandāī Khalsa ; à ce moment, Bandā se leva et parla avec calme aux Sikhs en leur disant que la soumission à l'empereur et la division entre eux seraient fatales à leur secte et que Sundari, épouse du Guru, qui, sans nul doute était vénérable, n'étant qu'une femme peu versée dans la politique, ne pouvait de ce fait comprendre les habiletés impériales. Le Khalsa, ayant peu d'expérience, avait peu de diplomatie. Il pria Bandā de quitter le temple. Bandā jugea sévèrement cette attitude mais ne fut pas découragé. Il resta fidèle à la promesse qu'il avait faite à Govind. Il importe de marquer ici que, des vingt-cinq compagnons que lui avait

donnés Govind, la majorité lui resta fidèle (1). Bandā fit appel aux Hindous et aux Sikhs pour lever des recrues ; en réponse, un grand nombre d'hommes se joignirent à lui et il reprit son œuvre de libération. L'autre parti, le Tat Khalsa, était occupé à faire sa paix avec le gouvernement. L'empereur, enchanté par la nouvelle de cette division survenue dans le camp des Sikhs, envoya une longue lettre et de coûteux présents aux femmes de Govind, il leur donna un Jagir de cinquante et un mille roupies par an, et une annuité de huit mille roupies aux chefs et anciens qui avaient plaidé sa cause ; en outre, il ouvrit les rangs de son armée aux Sikhs, et par cette mesure introduisit tous les jeunes membres du Tat Khalsa dans les troupes impériales. Le traité de paix stipulait ces clauses :

Le Khalsa ne devait attaquer aucune partie de l'empire mogol ; il devait se garder d'aider Bandā ; dans le cas d'une invasion étrangère, le Tat Khalsa devait aider le gouvernement impérial ; le tribut mensuel et le Jagir alloués au Khalsa ne devaient pas varier ; les Hindous au Panjab seraient libres dans l'avenir de célébrer leurs fêtes religieuses (2) ; désormais, aucun Hindou du Panjab ne serait obligé d'embrasser l'Islam ; les Hindous n'auraient aucune taxe supplémentaire à payer ; les Sikhs agriculteurs ne payeraient le revenu foncier qu'à un taux réduit de moitié ; les abatages de vaches cesseraient au Panjab ; les femmes hindoues ne seraient ni insultées ni déshonorées.

Quand Bandā apprit que ce traité avait été extorqué à ses anciens fidèles, il essaya d'attirer l'attention des Sikhs du Tat Khalsa sur ce fait que la paix était une simple farce, destinée à leur destruction. Il fit de son mieux pour leur faire comprendre quel avait été l'idéal de rédemption du Guru Govind.

Le Khalsa hostile, fier de ses statuts et de sa paix nouvelle-

(1) *Panth Prakāṣ*.

(2) Il semble que le gouvernement ne faisait sur ce point, aucune différence entre les Hindous et les Sikhs, car ils étaient tous non-musulmans.

ment acquise, fut assez ingrat pour demander à Bandā de venir au temple avec une écharpe autour de son cou, et d'enlever la poussière des souliers de tous les Sikhs présents, et aussi de faire sa paix avec le gouvernement. A cette condition, ils se réconcilieraient avec lui.

Quand Bandā entendit cette réponse, il ne put que soupirer, et dire que « tant que ses chefs seraient Nihangs et Pujāris, il n'y avait aucun espoir pour le Khalsa ou pour son développement. »

Mais, quelque désappointé qu'il fut, il rassembla ses forces et continua la mission de Govind.

L'empereur, ayant réussi à diviser les Sikhs, demanda alors au gouvernement du Panjab d'abattre Bandā et de mettre un terme à son activité.

A ce moment, celui-ci avait conquis Kalanaur, obtenu la soumission de Sialkot, Shahpur, Wazirabad, Gujrānwala et Rawalpindi presque sans coup férir. Il attaqua et même pilla le lointain Attack. Alors il se dirigea vers Lahore et campa au voisinage des jardins de Shalamar. Le ministre Islam Khan prépara la défense. Il fit appel à la population et sollicita spécialement l'aide des Musulmans pour protéger la religion et l'honneur qui étaient en grand danger. On répondit en foule à son appel et une bataille furieuse et désespérée s'engagea. Des milliers d'hommes tombèrent des deux côtés. L'armée de Lahore fut défaite et se retira dans la ville. Le jour suivant, les Impériaux renforcèrent leur armée, et livrèrent une autre bataille, mais avec le même résultat. La ville de Lahore serait tombée dans les mains de Bandā si le Tat Khalsa n'était venu s'opposer à lui. C'était le dernier coup de l'ingratitude ; Bandā le reçut avec le même calme qu'il avait montré beaucoup d'autres fois. Fidèle à la promesse qu'il avait donnée à Govind, il ne pensa pas qu'il fût bon de se battre avec ses propres amis ; il quitta le champ de bataille et marcha vers Batala. Cependant, l'empereur, sûr de l'aide que le Tat Khalsa lui donnerait, envoya une forte armée de Delhi. Il chargea du commandement Samad

Khan, vice-roi du Panjab, et Zaber dast Khan, gouverneur de Cachemire, avec ordre de mettre fin au pouvoir de Bandā et de l'amener prisonnier à Delhi. Les forces impériales réunies rencontrèrent Bandā à Naina Kot. La supériorité du nombre décida la victoire. Les armées de Bandā furent dispersées et il s'enferma avec 7.000 hommes dans le fort de Gurudaspar. Les Impériaux qui le talonnaient assiégèrent le fort et le combat dura pendant des mois. D'après Khafi Khan, les « Infidèles, dans plusieurs occasions, montrèrent beaucoup de courage et d'audace. Ils firent fréquemment des sorties nocturnes (1) ». L'armée royale, à la longue, réussit à couper l'ennemi de son ravitaillement et les magasins du fort se vidèrent. Les provisions épuisées, les braves Sikhs commencèrent à souffrir de la faim. Bandā avait encore un léger espoir que le Tat Khalsa abandonnerait les Impériaux et l'aiderait du dehors, mais il fut déçu une fois de plus. Abdul Samad Khan hissa les bannières pour proclamer un pardon sans condition à ceux qui se rendraient. Quelques Sikhs se rendirent pensant qu'ils auraient les mêmes privilèges que le Tat Khalsa. Après qu'on leur eut arraché les secrets de la garnison, ils furent passés au fil de l'épée. La garnison mourait de faim, Bandā qui aurait pu facilement s'échapper ne le fit pas pour rester avec ses fidèles et livrer avec eux une dernière bataille. La bravoure et la valeur qu'ils montrèrent furent au-dessus de tout éloge. Finalement, ils furent débordés par le nombre et faits prisonniers. Beaucoup d'entre eux moururent de faim, d'autres furent mis à mort, Bandā fut enchaîné et mis dans une cage. Avec sept cents de ses fidèles compagnons et précédé de deux mille amis portant les têtes de ses partisans Sikhs tombés dans la bataille, il fut promené en procession à Delhi sous la conduite de Zakerya Khan, le fils du vice-roi du Panjab. A Delhi, ils furent obligés de s'habiller de peaux de mouton et de porter des képis de bois. Leurs visages furent noircis et ils durent chevaucher des ânes et des chameaux.

(1) KHAFI KHAN : *Muntkhib-ul-Lubāb*, p. 454.

Bandā eut le même sort que ses amis et partisans, son supplice fut même aggravé : il eut à conduire un éléphant et le bourreau, l'épée en mains, se tenait à côté de lui. Chaque jour, une centaine de Sikhs furent décapités sur les places publiques comme un avertissement aux spectateurs, car le gouvernement soupçonnait que dans la caste Khattri il y avait des partisans de Bandā. Quand tous ses compagnons eurent été exécutés, Bandā fut amené hors de sa cage comme une bête sauvage, son fils fut placé sur ses genoux, et il lui fut ordonné d'exécuter son propre enfant. Il refusa calmement. Alors le corps de l'enfant fut coupé, le cœur arraché et enfoncé dans la bouche de Bandā. Les têtes de ses amis décapités portées sur des lances l'entouraient. Au milieu de ce terrible entourage, Bandā resta impassible. Son imposante personnalité, son magnifique sang-froid et sa réserve impressionnèrent le juge qui lui demanda comment lui, Bandā, homme sage et instruit, pouvait être capable d'actes cruels et détestables. Il répondit philosophiquement « qu'il était un instrument de la nature pour punir les tyrans et les malfaiteurs ; il avait joué son rôle et maintenant le pouvoir était entre les mains des Mogols qui le dominaient et le récompensaient pour ses actions » (1). Le jugement fut prononcé, Bandā fut lié à un poteau et sa chair arrachée avec des pinces rougies. Il supporta la torture en silence et avec une indifférence marquée. Enfin, l'héroïque Vairagi expira au milieu de ces tortures démoniaques (2).

Malheureusement, le souvenir de Bandā n'est plus gardé avec estime par les Sikhs. Cette défaveur se fonde sur les accusations forgées contre lui à l'instigation de l'administration impériale. Prenons, une à une, ces cinq accusations, et voyons leur futilité :

(1) KHAFI KHAN : *Munkhib-ul-Lubāb*, p. 460.

(2) Quelques agents de la Compagnie des Indes assistèrent à l'exécution de Bandā. V. D. WHEELER : *Early History of India*, p. 180.

1^o *Il désobéissait aux femmes du Guru*

Nous avons vu plus haut que le gouvernement se servait des deux femmes afin de diviser les Sikhs, Bandā le savait et les avisa par conséquent de ne pas tomber dans le piège en leur demandant de supporter toutes les souffrances. Son refus de leur obéir est complètement justifié pour tout homme politique qui a le sens de sa responsabilité et ne connaît personne ni rien d'autre que son devoir. D'ailleurs, il était responsable devant Govind et non devant ses femmes ou d'autres membres de la famille. Très probablement les femmes de Govind ne comprendraient jamais la profonde signification de la mission de leur époux. Cette accusation contre Bandā ne prouve rien sinon une vénération aveugle pour la famille du Guru (1).

2^o *Il se maria et, par conséquent, brisa le vœu de célibat imposé par le Guru*

Sans doute Bandā se maria deux fois, et il est aussi vrai que Govind lui avait imposé de mener une vie chaste, mais on n'a pas de preuves du fait que le Guru demanda à Bandā de ne pas se marier. En fait, dès le début, les Gurus, de Nānak à Govind, recommandèrent le mariage, louèrent sa beauté et le préférèrent au célibat. Le Guru Govind, en particulier, souligna l'importance du Brahmacharya, mais il ne prohiba jamais le mariage. La chasteté n'est pas le monopole du célibataire, elle est plus souvent mieux observée dans la vie conjugale.

3^o *Il introduisit des innovations dans les doctrines du Guru*

En fait, il substitua Fateh Darsh et Fateh Dharm comme cris de guerre à Wāhi Guru ji di fateh, Wāhi ji da Khalsa et de Sacha padchah. Khafi Khan dit : « Tous ses fidèles criaient

(1) Le sage Govind prévint que le peuple attacherait plus d'importance à la matière qu'à l'esprit, il abolit par conséquent la charge de Guru, mais il n'eut jamais pensé que ses propres femmes tomberaient dans les fautes politiques qu'il redoutait tant.

Sach Padchah et Fateh Dharm ». Il n'y a aucun doute que le Fateh Darsh et le Fateh Dharm aient existé au temps de Bandā. Il est possible que Bandā lui-même les ait introduits. Les deux mots ne sont ni des cris de guerre hindous ni des termes de salutations ; par dessus tout, ils ne sont ni Vaishnavite ni de la secte des Vairāgī. Fateh Darsh et Fateh Dharm veulent dire : « La victoire est la manifestation de Dieu ou de Govind le Guru et elle est la religion ». Peut-être, quant à Sacha Padchah, Bandā ajouta-t-il ces mots pour encourager ses soldats. Cette innovation ne s'opposait nullement à la religion de Govind, au contraire, elle augmentait le courage des soldats et leur inspirait la volonté du triomphe. D'autre part, les armées de Bandā comprenaient, comme nous l'avons vu, des éléments divers, en majorité non Sikhs. A une telle armée, formée d'éléments différents, on pouvait ajouter ces quelques mots à la formule de Govind, Sacha Padchah. Puisque les innovations du Guru n'avaient pas été abandonnées, il n'y avait pas de raison d'accuser Bandā. Toutes les nouveautés qu'il introduisit n'avaient aucun caractère sectaire et ne touchaient en rien à l'esprit originel. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le Khalsa n'était pas une unité religieuse indépendante faisant partie intégrante du Corps hindou (1). D'ailleurs, il n'y a aucune trace que des objections aient été soulevées contre ces paroles, avant que Sundari fit paraître sa lettre circulaire d'accusation et d'excommunication contre Bandā.

4^o Il avait pris le titre de Guru et remplacé par le Caran Pahaul des Hindous, le Khaṇḍa Pahaul de Govind

Cette accusation n'a aucun appui historique, rien ne suggère que Bandā s'intitulât lui-même Guru, au contraire, tous ses efforts de réconciliation avec le Tat Khalsa prouvent qu'il désirait rester fidèle à l'idéal du Guru Govind. Les historiens musulmans et sikhs affirment qu'en dépit de ses victoires et

(1) Dans une famille, un frère pouvait être Sikh, alors que les autres restaient Hindous, et cela n'est pas rare, même de nos jours.

de ses conquêtes, il préféra toujours se livrer à la méditation. Par deux fois, après avoir conquis de grands districts, il se retira dans les montagnes, laissant les Sikhs libres d'agir à leur gré. S'il avait eu le désir de devenir Guru, il aurait pu le faire à de tels moments. Il ne faut pas ignorer non plus qu'avant de venir au Panjab, Bandā était Guru de Vairāgīs, possédant à la fois richesse et réputation. Pourquoi aurait-il renoncé à tout ce qu'il possédait et envié ce qui était incertain et placé entre les mains du gouvernement ? S'il abandonna son pontificat et son mode de vivre princier, ce fut pour délivrer le peuple opprimé d'un gouvernement maladroit qui persécutait ses sujets. Il n'est pas loyal de dire par conséquent, qu'il s'appelait lui-même Guru, et de le blâmer pour ses actes et pour les services qu'il rendit à la secte sikh. Au sujet de son introduction du Caran Pahaul à la place du Khaṇḍa Pahaul, il n'y a pas d'autre témoignage que la donnée de Sundari. Charan Pahaul ou Caran Amṛita est dans les temples hindous l'eau avec laquelle on lave les pieds des idoles. Bandā devait prendre le Caran Amṛita quand il était dans un temple et probablement il encourageait ses compagnons hindous à l'accepter : ceci n'est d'ailleurs qu'une hypothèse, mais une hypothèse vraisemblable, puisqu'il n'était pas converti au Sikhisme et qu'il observait les traditions et les coutumes en accord avec ses croyances et qu'il ne se mêlait jamais des affaires religieuses des Sikhs.

5° *Il prit le pouvoir, s'habilla de façon royale et fut arrogant
avec le Khalsa*

Accusation fantaisiste, sans valeur historique, car Bandā préférait la solitude et était heureux dans l'atmosphère des montagnes. S'il avait assumé le pouvoir, les choses auraient peut-être été mieux conduites que par les Sikhs inexpérimentés. Mais son amour pour la vie solitaire était trop fort, et sa promesse à Govind lui fut plus chère que la possession de quelques

provinces. On a déjà signalé plus haut qu'il divisait même le butin de guerre également entre ses hommes. Comme chef entreprenant, il avait le droit de s'habiller de la façon qui lui convenait ; de plus, par ses mariages, il était apparenté aux familles royales telles que les rajas de Chamba et de Mandī. En leur compagnie, il devait s'habiller mieux qu'un soldat ordinaire. La vie dure et incertaine d'un conquérant ne lui aurait jamais permis la vie extravagante et luxueuse dont on l'a accusé. Il ne fut jamais arrogant pour le Khalsa, mais, tout au contraire, quand il eut défait deux fois les armées impériales à Lahore et que la ville fut sur le point de tomber entre ses mains, c'est le Tat Khalsa qui vint pour le combattre. Il aurait pu le vaincre aisément s'il l'avait voulu, mais il refusa de le faire. Quoique sachant que le refus de combattre le Tat Khalsa amènerait sa mort, il préféra cette conséquence à une lutte contre des Sikhs, la secte de Govind à qui il avait juré fidélité. Un tel homme peut-il être regardé comme coupable d'arrogance envers les Sikhs ? La plupart des vingt-cinq Sikhs que Govind avait attachés à sa personne restèrent avec lui jusqu'au bout. N'est-ce pas là une preuve suffisante du fait qu'il resta humble et fidèle à la parole donnée à Govind ?

Toutes ces accusations sont donc injustes et indignes des Sikhs qui doivent tant au courageux Bandā. Elles sont toutes des créations de ce gouvernement impérial subtil qui avait comme but politique de diviser une secte forte et unie comme celle des Sikhs, et de détruire la puissance d'un chef tel que Bandā. Le Panth Prakāṣ, bien qu'il porte contre Bandā les mêmes accusations, parlant ensuite de l'attitude déplorable des Sikhs après son exécution, déclare :

*Bacan māt sundrī kā mām, Bande kā kīno apamān
Parī Khālse main ā phūl, Tej Pratāp gayo sab chūl (1).*

(1) *Panth Prakāṣ*, p. 464.

« Par l'obéissance à la parole de la Mère Sundari
Bandā fut insulté, et par la suite la désunion
Entra au Khalsa et ainsi toute la gloire
Et toute la puissance disparurent de la secte. »

C'est encore l'auteur du Panth Prakāç (p. 458) qui dit :

*Jor simghan kã Sindh juār sam, Bānde pīche ular gayā Cham
Tat Khālsā thā pun jetā, īl ut bikhar gayā tab letā.*

« La force des Sikhs était comme le flot de l'Indus
Mais Bandā est mort et elle a disparu soudainement
Et tout ce qui existait du Tat Khalsa n'est plus que le peu
qui gît dispersé ça et là. »

Et il conclut justement (p. 469) :

Hindouvain ne çók manāyo, Siāne Simghan nir bahāyo

« Toute la race hindoue se lamente de sa perte
Mais seuls les sages entre les Sikhs versèrent des pleurs. »

CHAPITRE VI

PÉRIODE DE TRANSITION

La mort de Bandā laissait le chemin libre au gouvernement qui tourna alors son attention vers le Tat Khalsa ; ce dernier était trop naïf pour supposer que le gouvernement pût jamais agir contrairement aux termes du traité de paix. Le martyr de Bandā n'avait pas ouvert ses yeux ; il continuait de placer toute sa confiance dans ce chiffon de papier que la diplomatie impériale avait fabriqué pour ses propres fins, mais hélas ! il fut bientôt désillusionné. Bandā disparu, le gouvernement de Farrukhsiar se décida à le détruire. Il commença son action contre ce corps en maltraitant ceux de ses membres — les jeunes — qui étaient employés dans le gouvernement : leurs salaires furent réduits de moitié. Puis l'indemnité accordée aux anciens de la communauté résidant à Amritsar fut supprimée. Quand ces derniers protestèrent et rappelèrent à l'attention du gouvernement les termes du traité, on leur offrit d'entrer au service de l'État. En protestation contre cette violation des conventions, le vieux Khalsa refusa cette offre pendant que le jeune donnait sa démission. Le ressentiment du Tat Khalsa fut considéré comme un acte de rébellion envers l'État

et servit de prétexte pour lui confisquer les domaines qui lui avaient été assignés. Cette attitude éclaira enfin le Khalsa sur les intentions des autorités. Il s'agita vainement, fit des remontrances au gouvernement en lui rappelant le contenu du traité. Le gouvernement suggéra alors que si le Tat Khalsa se consacrait à l'agriculture, il abaisserait de moitié le prix des fermages. Les plus actifs parmi les jeunes membres du Tat Khalsa abandonnèrent alors toute espérance dans les promesses de l'État et quittèrent le Panjab pour chercher fortune dans les principautés Rajputes et ailleurs ; les autres, incapables de faire autre chose, se consacrèrent à l'agriculture. Quant au vieux Tat Khalsa, qui était responsable de la trahison de Bandā, il était paresseux et ambitieux et se réfugia dans les temples où il vécut de charité (1). Le gouvernement se réjouissait de ce succès mais n'osait encore adopter des mesures violentes pour déraciner tout à fait le Tat Khalsa, il craignait le Bandāi Khalsa qui, quoique retiré de la vie active, ne pouvait pas être ignoré dans les questions religieuses. Il craignait aussi la réunion du Tat Khalsa et du Bandāi Khalsa : il laissa donc les anciens du Tat Khalsa libres dans le domaine religieux, mais continua ses persécutions politiques. Divisés et éparpillés en groupes distincts, les Sikhs perdirent leur puissance. C'est alors qu'en 1723, le vice-roi Abdul Samad Khan lança une proclamation faisant savoir que quiconque avait subi des pertes de vie ou de propriété aux jours de Bandā, par les mains des Sikhs, serait indemnisé s'il en faisait plainte au gouvernement. Des milliers de plaintes furent adressées, et Abdul Samad nomma des Kazis ou magistrats spéciaux pour examiner ces cas. Tout Sikh fut regardé comme un coupable et il fut accusé, ses propriétés meubles et immeubles vendues aux enchères pour payer l'indemnité au plaignant. Si l'accusé était pauvre

(1) Notez ici combien faible était leur compréhension de l'idéal de Govind. Govind condamnait toute vie reposant sur la charité. Ces gens-là accusaient Bandā de ne pas être un Sikh.

et n'avait pas de propriété, on le jetait en prison. Si l'accusation portée contre lui était relative à une perte de vie, le Sikh était jugé pour meurtre et condamné à mort. Ces jugements dérisoires produisirent une telle panique que la plupart des Sikhs quittèrent la province pour échapper au désastre. C'était là encore une illusion, car on les jugea en leur absence. Un décret royal ordonna ou la confiscation ou la mise en vente de leurs biens. Si les habitants de la maison protestaient contre la décision, on les maltraitait sans aucune considération de sexe ou d'âge. Quand les Sikhs, dans les lointains états Rajputes, apprirent la perte de leurs propriétés et les mauvais traitements subis par leurs parents, ils ne purent plus longtemps demeurer dans leurs retraites. Ils se groupèrent en bandes et marchèrent vers leurs foyers. Le vieux Khalsa les aidait secrètement tout en gardant l'apparence de l'amitié à l'égard du gouvernement. Un ardent désir de se venger s'empara de leurs esprits ; ils tombèrent sur leurs ennemis comme des lions, tous ceux qui avaient déposé des plaintes contre eux furent passés au fil de l'épée, seuls, ceux qui jouissaient de la protection effective de l'État ou ceux qui s'enfuirent échappèrent à la mort. Des centaines vinrent de leur propre mouvement rendre aux Sikhs les richesses que les jugements trop favorables des cours spéciales leur avait procurées. Les portes des prisons furent abattues, tous les prisonniers innocents mis en liberté. Les Sikhs chevauchèrent dans tout le Panjab et punirent sévèrement les oppresseurs et les traîtres qui avaient maltraité leurs parents sans protection. Le gouvernement de la province, frappé de terreur, s'inclina. Abdul Samad Khan fit de son mieux pour abattre les Sikhs, mais sans succès. Quand les nouvelles de ces récents désordres parvinrent à l'empereur Muhammad Chah, sa colère fut grande contre le vice-roi. Ce dernier fut, en conséquence, transféré à Multan et son propre fils, plus connu sous le nom de Khan Bahādur que sous son nom véritable de Zaker-ya Khan, fut envoyé pour le remplacer en 1726. Quand il prit le gouvernement, les Sikhs de toutes sectes et opinions s'assem-

blaient à Amritsar pour les fêtes de Dipāvalī. Il ne jugea pas raisonnable de les attaquer à ce moment, toute tentative de les châtier risquant de les unir. Il considérait le grand nombre de ceux qui avaient adhéré au Bandāī Khalsa, et savait que, bien que les Bandaïstes se fussent retirés de la vie active, on ne pouvait les négliger en raison de leur influence sur les masses et de leur autorité spirituelle. Ils avaient autant souffert de la persécution que le Tat Khalsa. Ils avaient également été victimes des jugements dérisoires. Zakerya Khan imagina donc un plan pour maintenir séparés les deux groupements. Il adopta une attitude amicale envers les Nihangs du Tat Khalsa et les appuya secrètement. Quand la question du partage de l'argent des offrandes se posa, les Bandaïstes aussi affirmèrent leurs droits comme appartenant à l'unité Sikh, mais le Tat Khalsa refusa de partager avec eux. Des paroles vives s'ensuivirent et il sembla qu'une bataille en résulterait. Bhai Mani Singh, délégué de Sundarī, qui avait déjà vu le résultat de la division, intervint pour éviter l'effusion de sang. On tira au sort, et le résultat fut favorable au Tat Khalsa. Ce procédé puéril, bien qu'il eût évité une guerre intestine, affaiblit le Khalsa, car, dès lors, en dépit des persécutions qu'ils eurent à subir comme Sikhs, les Bandaïstes rompirent entièrement toutes relations avec le Tat Khalsa. Quand les fêtes furent passées, et les Sikhs dispersés, Khan Bahādur se prépara à porter la hache aux racines du Sikhisme. Il établit une colonne mobile pour les empêcher de s'assembler en grand nombre et pour les châtier. Cette troupe volante poursuivit énergiquement les Sikhs de place en place. Néanmoins, les Sikhs se renforçaient et entraient fréquemment en lutte avec l'armée mobile de l'empereur. Sardār Tārā Singh de Dallevāl défit le commandant impérial à Patti. Le marchand Murtaza Khan qui fournissait des chevaux aux étables impériales fut pillé près de Jandiala et ne sauva sa vie qu'en se cachant dans le foin. Plus le gouvernement désirait supprimer les Sikhs, plus ils apparaissaient en grand nombre, et plus ils croissaient en puissance. Naturellement, ils ne pou-

vaient pas engager de lutte ouverte contre les forces impériales, bien équipées et mieux entraînées. Abrités pendant le jour dans d'épaisses forêts, ils se divisaient la nuit en de nombreux groupes, et sortaient pour leurs vengeances. Sur le simple soupçon que des Sikhs se cachaient dans les forêts, beaucoup de celles-ci furent brûlées. Au début de 1729, un grand nombre de Sikhs étaient réunis dans le petit village de Chuvinda, pour assister au mariage d'un de leurs chefs ; la colonne volante informée par un de ses partisans les surprit. Les Sikhs tinrent ferme, et combattant habilement se frayèrent un chemin et s'enfuirent dans les jungles. Les Impériaux tombèrent alors sur les femmes sans défense assemblées pour le mariage, mais ces faibles femmes reprirent courage, et s'armant de tout ce qui leur tombait sous la main battirent les troupes impériales et les chassèrent du village. Des attaques aussi indignes n'étaient pas rares.

Les autorités maladroites imaginèrent de nouveaux plans pour arriver à leurs fins. En 1729, le vice-roi du Panjab lança une proclamation offrant des récompenses à quiconque l'aiderait à combattre les Sikhs. La capture d'un Sikh était payée cinq roupies, on donnait dix roupies si cette capture était faite sans l'aide du gouvernement ; ceux qui apportaient une tête de Sikh recevaient vingt roupies. Un service plus important était récompensée par des titres, des domaines et des robes d'honneur. Cette proclamation royale fut suivie du massacre des Sikhs de tous les partis. Les bandits et les criminels profitèrent de l'occasion, une tête de Sikh fut remplacée parfois par une tête de femme hindoue ou, même, par une tête de femme musulmane, présentée aux autorités comme une tête de jeune Sikh. Le gouvernement déclinant luttait durement pour son existence en persécutant la puissance croissante des Sikhs. Forcés par les circonstances, ceux-ci s'enfuirent dans les montagnes et dans les déserts du Malva et du Rajputana. C'est de là que, de temps à autre, ils renouvelèrent leurs guérillas. En 1730, informés du départ de Lahore pour Delhi du trésor

impérial, ils sortirent de leurs retraites, tombèrent sur les gardes et enlevèrent jusqu'au dernier sou. Khan Bahādur, le vice-roi, écrivit à l'empereur qu'en dépit de tous ses efforts, les Sikhs s'accroissaient rapidement. Une armée de 20.000 hommes fut envoyée de Delhi pour les exterminer : ils s'enfuirent aux montagnes et aux déserts. Les Impériaux les y suivirent, mais les fatigues et les misères de ces contrées n'étaient pas supportables pour les soldats du Mogol qui aimaient leurs aises ; c'est pourquoi les Impériaux préférèrent persécuter ceux qu'ils trouvaient encore dans les villes et dans les bourgs, et les forcèrent ainsi à s'enfuir tous dans les montagnes et les déserts, berceaux naturels des révolutions. Là, les Sikhs cimentèrent l'alliance suscitée par le péril commun entre des hommes d'opinions différentes. En 1731, ils redescendirent dans les plaines et recommencèrent leurs pillages aux portes de Lahore. La guerre sainte fut déclarée par les Mahométans de la ville qui se joignirent au gouvernement pour les abattre. Au début, ils furent heureux et remportèrent deux victoires sur les Sikhs, mais ils furent ensuite défaits aux portes mêmes de la ville. Après cette défaite et jusqu'en 1733, les Sikhs et le gouvernement continuèrent la lutte ; tantôt les circonstances étaient favorables aux Sikhs, et tantôt aux Impériaux. Désespérant de les vaincre, Khan Bahādur recommanda en 1733 aux autorités centrales d'abattre les Sikhs par la corruption et les concessions. Cette suggestion fut approuvée, et la même année, l'offre d'un jagir rapportant annuellement cent mille roupies et le titre de Nabab avec une robe d'honneur pour leurs chefs fut envoyée aux Sikhs à Amritsar. La seule condition, qui leur était imposée était d'abandonner le pillage et de s'établir paisiblement

Subag Singh fut chargé de porter l'offre impériale aux Sikhs en avril quand ils s'assemblaient pour la fête de Vaighākhī. Les offres furent d'abord repoussées avec mépris par tous, spécialement par le jeune Khalsa, mais plus tard, sur l'appel que Subag Singh fit en faveur des autorités, le Jagir fut accepté.

Aucun des chefs néanmoins ne se présenta comme candidat au titre de Nabab et à la robe d'honneur, qu'avec dédain, ils se rejetèrent l'un à l'autre.

A la fin, les sages conseils de l'envoyé prévalurent et le titre de Nabab et la robe d'honneur furent attribués à Kapur Singh, un Jat au service du temple (1). Les Sikhs s'établirent donc et commencèrent à vivre sur les revenus du nouveau Jagir. En 1734, à la mort de Darbārā Singh qui avait maintenu jusque là la paix entre les partis, les signes de discorde et de division apparurent. Pour éviter le pire, les Sikhs furent répartis en deux groupes d'après leur âge et leur opinion. Les plus âgés étaient satisfaits d'une vie paisible et inactive, ils furent nommés Buddā Dal ou groupe ancien ; les plus jeunes, habitués à la vie dure et active, qui détestaient l'idée de vivre sur les revenus du domaine et des temples, se nommèrent Taruṇa Dal ou groupe jeune.

Ce groupe jeune était déterminé à affirmer une complète indépendance à l'égard du gouvernement. Pour des raisons d'opportunité, il se divisa par la suite en cinq sous-groupes :

- 1^o Le Çahīdī Jathā ou groupe des Martyrs, avec Dīp Singh ;
- 2^o Amritsaria Jathā, commandé par Prem Singh ;
- 3^o Dālevalā Jathā ou le groupe Dallevāl, sous Daswandā Singh ;
- 4^o Sahebzadia Jathā ou groupe des Princes, sous Bābā Khan Singh ;
- 5^o Ramdasia Jathā ou groupe des Mazabi Sikhs (2), sous Bīr Singh.

Chacun de ces cinq chefs fut aidé par un groupe de comman-

(1) Kapur Singh était un pauvre Jat de Faizullahpur. Il agitant l'éventail (le pankhè) dans l'assemblée ; il consentit à être décoré du titre et à porter la robe d'honneur. Dans la suite, ce Nabab purement nominal, devint l'un des chefs les plus puissants et fonda le Faizullahpur Misal.

(2) Les Sikhs Mazabi sont de basse caste : balayeurs et équarrisseurs pour la plupart.

Singh d'expliquer cette action contraire au traité de 1733. Kapur Singh, qui appartenait au Buddā Dal, ne put donner d'explication valable du mouvement du Taruna Dal. En l'année 1735, le Jagir fut confisqué, et immédiatement après une campagne de déprédations et de rapines conduite par le Taruna Dal s'ensuivit. Khan Bahādur envoya son ministre Lakhpat Rāī avec Muklis Khan pour punir les Taruna Dal révoltés. Lakhpat Rāī les chassa bientôt au delà de la Satlej.

Pendant que le jeune Khalsa était ainsi expulsé, le vieux Khalsa célébrait les fêtes de Divālī à Amritsar. Sur le soupçon que le groupe ancien appuyait en secret le plus jeune, un détachement de 7.000 hommes fut envoyé contre lui. Dans un combat au village de Barakra, en 1736 A. D., près d'Amritsar, le vieux Khalsa fut défait. Quand la nouvelle de cette défaite parvint au groupe jeune, il revint précipitamment en arrière et les deux troupes ensemble purent soutenir le choc des Impériaux qui furent mis en déroute.

Cette guerre intermittente de pillage et de rapine dura deux ans. On adopta à nouveau des mesures de répression et une législation coercitive. Cette fois, quelques-uns des membres les plus importants du Tat Khalsa furent mis à mort. Le plus éminent d'entre eux fut Mani Singh, un vieux Sikh qui avait été le compagnon du Guru Govind. Mani Singh était profondément attaché au Guru et à sa famille. En l'année 1726, ce fut lui qui évita la rupture entre le Tat Khalsa et le Bandāī Khalsa en proposant de décider entre les deux partis par un tirage au sort. Il vivait dans le temple d'Amritsar qu'il surveillait. En 1738, il demanda au Hākim, officier de district de la ville, l'autorisation nécessaire pour la fête de Divālī. La question étant plutôt délicate fut portée devant le vice-roi Bahādur Khan, qui accorda la permission sous la condition que Mani Singh payât au trésor de l'État la somme de cinq mille roupies, prises dants en second. Ce mouvement du Taruna Khalsa terrifia le gouvernement qui demanda immédiatement au Nabab Kapur sur les offrandes. Mani Singh accepta et envoya des invitations

aux Sikhs qui commencèrent à s'assembler en grand nombre autour du temple. Le gouvernement, sous le prétexte de veiller à la paix et à l'ordre envoya un détachement de troupes. Les Sikhs pieux suspectant tout autre chose qu'une fête s'en allèrent. En conséquence, la fête n'eut pas lieu et les cinq mille roupies promises par Mani Singh sur les offrandes ne furent pas payées. Mani Singh fut arrêté et amené devant le vice-roi à Lahore. Il protesta de l'illégalité de cet acte puisque c'était la mesure maladroite du gouvernement qui avait empêché de donner la fête. Il appela l'attention de Zakerya Khan sur le fait que la somme de cinq mille roupies était promise sur les offrandes ; puisqu'il n'y avait pas eu d'offrandes, il n'était pas tenu de payer. On lui demanda alors ou de payer ou d'embrasser l'Islam. Ces dernières propositions furent rejetées avec mépris. Ses admirateurs réunirent la somme, mais il était trop tard, la sentence était déjà partie et Mani Singh mis à mort, son corps ayant été lentement coupé en morceaux à chaque articulation.

Invasion de Nadir

En 1739, les circonstances changèrent tout à fait. Nadir Kuli Khan, mieux connu sous le nom de Nadir Chah, renversa la dynastie Safvi de Perse et se proclama roi de ce pays. Quand il fut bien établi sur son trône, il pensa à envahir et à piller le riche empire indien. L'empire mogol, sous Muhammad Chah, devenait chaque jour plus faible et dégénéré. L'empereur, entouré de courtisans intéressés et imbéciles, était plongé dans une vie de luxure parmi les danseuses. Nizam-ul-Mulk Asif Jah, son ministre de 1720 à 1724, fut, il est vrai, un homme capable et conduisit les affaires de l'État avec habileté. Mais il dut employer des moyens misérables pour les fins légitimes et s'abaisser à flatter les faiblesses du prince. Il n'en fut pas moins en butte à la haine des courtisans qui le ridiculisèrent en le

faisant danser devant l'empereur comme s'il était un singe. C'était la limite, et le ministre furieux promit qu'il serait satisfait quand il verrait un singe danser à chaque tourelle et minaret de Delhi. Pour prouver la vérité de ses menaces, dit-on, Asif Jah Khan invita, dit-on, Nadir Chah à envahir l'empire (1). Nadir trouva dans cette invitation une bonne occasion de satisfaire son cupide désir. En 1739, par Ghazni et Kabul, il traversa l'Indus et entra au Panjab. Zakerya Khan, le vice-roi, s'avança à sa rencontre avec 20.000 hommes, mais lui et son armée furent pris de panique en apprenant la consternation, la destruction et le carnage portés sur les frontières par le chef persan. Il retourna alors à la capitale. Les Persans avançaient, pillant villes et villages, et massacrant tous ceux qui essayaient de protéger leurs familles et leurs propriétés. Enfin, Nadir atteignit la rivière Rāvī qu'il passa à gué. Le gouverneur sortit au devant de lui et une bataille s'ensuivit, dans laquelle Khan Bahādur fut complètement mis en déroute. Il se retira dans la cité et prépara une défense, mais conscient de son impuissance et de la faiblesse du gouvernement central, il jugea prudent de faire la paix avec le vainqueur et d'offrir sa soumission. Il implora donc la clémence de Nadir qui le reçut avec courtoisie et lui conféra une robe d'honneur. Il fut ensuite confirmé à nouveau comme vice-roi de la province. Khan Bahādur eut à payer deux millions de roupies pour sauver sa capitale des horreurs du pillage et du massacre. A son retour de Delhi, Nadir exigea dix millions de roupies du vice-roi du Panjab. Ces temps de détresse et de confusion étaient très favorables aux Sikhs, qui, cachés dans leurs montagnes et leurs déserts, menant une vie dure, toujours affamés, se réunirent en petites troupes et dépouillèrent les habitants riches qui s'étaient enfuis au désert à la première apparition du sanglant conquérant. Ils n'hésitèrent pas à piller l'arrière-garde de l'armée persane sur le chemin du retour. « Et d'où viennent ces barbares à longs cheveux qui osent s'attaquer à moi ? », demanda l'impérieux Nadir.

« Qu'on les détruise, eux et leurs foyers ». « Leurs foyers sont la selle de leurs chevaux », fut la réplique de Khan Bahādur (1).

Aussitôt que Nadir eut disparu complètement, des bandes de Sikhs commencèrent à parcourir librement tout le pays, coupant les routes et communications. En 1742, deux Sikhs, arrivés secrètement à Amritsar, tuèrent l'officier du district alors qu'il se trouvait en compagnie de ses danseuses. Cet officier, Massā Ranger, avait transformé leur temple sacré en salon et l'avait souillé en fumant, buvant, tuant des vaches et y donnant des danses. Au début, les petites bandes de Sikhs se contentèrent de déprédations vulgaires, mais bientôt, encouragés par l'impunité, ils commencèrent à visiter ouvertement Amritsar au lieu de s'y introduire en secret sous un déguisement. Leur nombre s'accroissait tous les jours. Khan Bahādur, qui les avait torturés et tyrannisés avant l'invasion de Nadir et aussi après son départ, chercha en vain à arrêter cette rapide croissance, puis il les laissa libres. Ils s'organisèrent et bâtirent un fort à Dallevāl, près de Dērāh Bābā Nānak, sur la Rāwī. De cette base d'opérations ils lancèrent un grand nombre de bandes au pillage. Ils emportaient tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main. Leurs associations travaillaient d'accord ; ils ne bornaient plus leurs rapines à la campagne, mais ils les étendaient jusqu'aux murs de Lahore.

Zakerya Khan (Khan Bahādur) mourut en 1743 à Lahore. Son fils aîné, Yahya Khan, fut nommé gouverneur de la province. Les maraudeurs Sikhs étaient devenus si hardis qu'ils commençaient à lever des contributions au voisinage de Lahore et à organiser des raids sur toute la province. Le premier acte du nouveau vice-roi fut de les disperser et de les abattre. Il envoya un détachement de troupes sous le commandement de Jaspat Rāī pour les châtier. Les troupes du gouvernement furent vaincues et leur chef tué. Ce désastreux résultat exaspéra le gouverneur qui envoya d'autres forces commandées par

(1) GORDON : *The Sikhs*, p. 58, et LATIF, *History of the Panjab*, p. 213.

Lakhpāt Rāī, son ministre, frère de Jaspat Rāī. Lakhpāt Rāī, furieux, vengea de façon monstrueuse la mort de son frère. Un millier de prisonniers enchaînés furent conduits à Lahore. L'un après l'autre, ils furent exécutés devant la porte de Delhi. Le lieu fut appelé Shahid-ganj ou place du martyr, en souvenir de cet événement. Yahya Khan lança une proclamation invitant au massacre général des Sikhs partout où il les pourrait trouver. Leurs têtes furent à nouveau mises à prix. Quiconque prononçait le nom de Govind devait être aussitôt mis à mort. Cette terrible persécution sembla pour un temps avoir arrêté le succès des Sikhs, mais ne parvint pas à les détruire. Un seul remède aurait permis à l'autorité déclinante de durer encore, c'était de faire la paix avec les Sikhs et de leur offrir une part dans le gouvernement, d'utiliser enfin leurs forces au bénéfice de l'État. Mais, bien au contraire, une législation sévère ayant été établie et des milliers de Sikhs étant mis à mort chaque jour, les souffrances silencieuses de ces martyrs amenèrent bientôt leur récompense. Yahya Khan refusa de partager avec son jeune frère Hayāt Khan, plus connu sous le nom de Shah Nivaz, les grands biens laissés par leur père Zakerya Khan. Shah Nivaz, qui gouvernait Multān marcha sur Lahore. Yahya Khan s'enfuit à Delhi. Là, il porta ses griefs contre son frère devant le faible Muhammad Chah. Craignant les conséquences de la présence de son frère à Delhi, Shah Nivaz ouvrit des négociations secrètes avec Ahmad Chah Abdali, qui était devenu maître de l'Afghanistan après la mort de Nadir Chah. Le Durani Ahmad Chah, qui envisageait lui aussi la conquête de l'Inde pour laquelle il attendait une occasion favorable, prit prétexte de l'appel de Shah Nivaz. Après avoir subjugué les chefs des tribus de la frontière, il marcha sur le Panjab. Shah Nivaz sentit la folie de son action et se décida à combattre Abdali. Mais cette détermination lui fut fatale. Ahmad Chah entra dans l'Inde et envoya ses plénipotentiaires pour régler un accord avec le vice-roi du Panjab : Shah Nivaz les reçut avec indifférence. Mais Ahmad Chah avait déjà traversé la

Rāvi. Shah Nivaz envoya contre lui une armée sous un chef Pathan, mais le traître passa à l'ennemi. Le Chah s'avança et attaqua le gouverneur sous les murs de Lahore, il ne rencontra qu'une faible défense ; la confusion se mit bientôt parmi les Indiens. Le Panjab, avec toutes ses richesses, était resté à la disposition du Durrani qui fit son entrée triomphale à Lahore. Les quartiers riches furent mis au pillage et les fonctionnaires officiels dépouillés. Une lourde contribution fut levée sur la ville. Quand l'infortuné Sultan apprit l'avance du Chah, il envoya une grande armée avec son fils, Mirza Ahmad, commandée par Kamrud din, premier ministre, et par son fils Mir Mannu. La bataille se livra près de Sirhind.. Ahmad Chah, vaincu, dut abandonner pour le moment tous ses désirs de conquête et prendre le chemin du retour.

Les Sikhs

Pendant qu'Abdali s'en retournait, les Sikhs sortirent de leur retraite et se jetèrent sur les Afghans. Ils emportèrent tout ce qui tombait entre leurs mains. Le vieil empereur récompensa Mir Mannu, le vainqueur de Sirhind, en le nommant vice-roi du Panjab et gouverneur de Multan, sous le nom de Moin-ul-Mulk. L'empereur mourut peu après et il fut remplacé par le prince Ahmad.

Le nouveau vice-roi Mir Mannu tourna son attention vers les Sikhs qui, profitant de la consternation amenée par l'invasion d'Abdali, avaient surgi de leurs repaires montagneux et recommencé à lutter pour leur vie et leur liberté. Ils venaient, à cette époque, d'élever un fort en terre dans le voisinage d'Amritsar et l'avaient nommé Ram Rauni. Ils élurent Jassā Singh Kalāl pour chef et proclamèrent le « Dal » (armée du Khalsa), état théocratique des Sikhs. Bien établi dans son autorité, Mir Mannu résolut de restaurer l'ordre en supprimant les Sikhs. Il marcha contre eux, détruisit le fort de Ram Rauni et envoya des troupes pour les chasser. Il donna l'ordre aux chefs mon-

tagnards de les saisir et de les envoyer à la capitale. Ces sévères mesures furent rigoureusement suivies et des milliers de Sikhs furent égorgés sans merci hors la ville, à la porte de Delhi, à l'endroit même où leurs frères avaient été exécutés au temps de Yahya.

Abdali Ahmad Chah n'avait pas renoncé à ses plans de conquête sur les riches plaines de l'Inde. En 1748, il traversa de nouveau l'Indus avec sa puissante armée. Mir Mannu demanda des renforts à Delhi, mais l'empereur et ses courtisans étaient absorbés dans les bas plaisirs de la boisson et de la danse, ils n'avaient pas de temps à perdre pour les affaires importantes. Désespéré de ne pas obtenir l'aide impériale, Mir Mannu réunit ses propres forces et marcha sur le Chenab pour rencontrer l'envahisseur qui campait sur l'autre rive. Quelques escarmouches eurent lieu, mais n'ayant pas confiance en ses forces, Mir Mannu offrit de se rendre. Ahmad Chah, qui avait quelques affaires compliquées dans son pays, accepta volontiers l'offre du jeune chef qui, autrefois, lui avait infligé une sévère défaite à Sirhind. Quand les termes du traité lui assignant les revenus des quatre districts de Pasrur, Gujrat, Sialkot et Aurangabad furent signés, il se retira. L'éloignement du vice-roi était une heureuse circonstance pour les Sikhs qui, une fois de plus, essayèrent leurs chances.

Les massacres en masse et les persécutions inhumaines ne les avaient pas découragés. Au contraire, ils devinrent plus audacieux et leur haine pour le gouvernement s'accrut avec une fanatique rapidité. Leur nombre grandissait journellement. Ils chantaient gaiement les terribles tortures exercées contre eux par Mannu :

Mir Mannu asādī dālarī
Asī Mannu de soe
Jyon jyon Mannu wada dā
Gharim gharim as hoe.

« Mir Mannu est la faucille,
Et nous la moisson.
Plus il coupe et plus nous poussons,
Un par un dans chaque maison (1). »

Pendant que Mannu était occupé à arranger les termes du traité avec le Durrani, les Sikhs profitant de son absence, tombèrent sur la capitale, pillant et brûlant la nouvelle ville. Mir Mannu, à son retour, fut violemment irrité de trouver la ville en ruines. Il recommença à persécuter les Sikhs avec une nouvelle vigueur. Il ordonna bientôt de prendre et de mettre à mort tous les Sikhs de Govind que l'on viendrait à rencontrer. Son ministre Koura Mal, qui était lui-même un Sikh de Nānak, plaida pour eux, mais sans résultat. Cette dure répression eut pour effet de conduire, une fois de plus, les Sikhs dans leurs cachettes. Le succès avec lequel Mannu avait repoussé la nouvelle invasion de Ahmad Chah, son habileté à restaurer l'ordre dans ses États suscita la jalousie de la cour impériale. Tous les courtisans et spécialement le Vazir craignaient Mannu. Le Vazir Safidar Zang avait l'intention de se déclarer indépendant dans la province d'Oudh. Craignant un rival en Mannu, il tenta d'amener sur lui la disgrâce de l'imbécile empereur. Il induisit le roi pantin à nommer Shah Nivaz gouverneur de Multan, poste qu'il avait tenu avant de supplanter son frère aîné Yahya Khan à Lahore en 1746. Shah Nivaz fut donc envoyé à Multān pour y assumer l'autorité. Mir Mannu se sentit vivement blessé par cette diminution de sa puissance, et se décidant à résister, il envoya son Divan Koura Mal pour combattre le nouveau gouverneur. Koura Mal, qui avait toujours plaidé la cause des Sikhs, trouva là une occasion pour les remettre en faveur auprès de son maître. Il engagea comme force additionnelle à ses mercenaires quelques milliers de Sikhs. Dans le choc qui s'ensuivit entre l'armée impériale, Shah Nivaz à

(1) ALI-UD-DIN : *Ibrat-Nāmā*.

sa tête, et les forces de Mir Mannu, Koura Mal avec ses Sikhs infligea une cruelle défaite à ses ennemis. Shah Nivaz fut tué sur le champ de bataille. Infatué par ce succès, Mir Mannu conféra le titre de Maharaja avec le gouvernement de Multan à Koura Mal. Il devint alors pratiquement indépendant de Delhi. Il avait défié le prestige et l'autorité du gouvernement central, tenu Ahmad Chah en échec par sa diplomatie et débarrassé les plaines du Panjab des Sikhs rebelles. Il voulut aussi se rendre indépendant du roi afghan et garda les revenus des quatre provinces qu'il avait promis de payer. Abdali, dont la cupidité n'était pas encore satisfaite, trouva là un prétexte pour traverser l'Indus une fois de plus (troisième invasion, 1751-1752). Ayant atteint la rive Nord de la Chenab, il envoya son messenger Divan Sukh Jiwan Mal pour demander les arrérages des revenus qui lui étaient dus. Mir Mannu se déclara incapable de s'acquitter, ajoutant qu'il avait promis de payer contraint et forcé ; mais il dit que, puisque le Shah avait pris la peine de venir jusqu'au Panjab, il ferait son possible pour lui payer les intérêts qu'il pourrait trouver dans les conditions stipulées par le traité, pourvu que le Chah retournât à Kabul, car les propriétaires ayant tous fui, consternés par l'approche du roi des Afghans, il était impossible de récolter les revenus aussi longtemps qu'il resterait dans le pays. La réponse revint évasive et peu satisfaisante. En attendant, Mir Mannu avait préparé une courageuse défense, appelé tous ses gouverneurs, y compris Koura Mal et Adina Beg, à se joindre à lui. Il envoya sa famille à Jammou et lui-même établit son camp retranché derrière les murs de Lahore. Pendant des mois, des escarmouches sans résultat appréciables eurent lieu. A la fin, une impétueuse attaque fut faite par les Afghans, dans laquelle Koura Mal fut tué, ce qui jeta la consternation dans les troupes de Mannu. Le Chah en profita pour réattaquer. Adina Beg soutint mal le choc et Mannu vaincu s'enferma dans le fort, mais la résistance devenant impossible, il résolut de se soumettre. Les négociations furent entamées, et Abdali reçut Mir Mannu avec

tous les honneurs dus à son rang. Mir Mannu paya pour sa part un gros tribut d'or et d'argent. Il fut réinstallé par Abdali comme vice-roi du Panjab.

Pendant que Mir Mannu était occupé à organiser la défense et à faire le traité, les Sikhs réapparurent. Des nids de leurs montagnes ou du désert, ils recommencèrent à faire leurs incursions. Naturellement, ils prirent possession de toute la contrée comprise entre les montagnes et Amritsar et levèrent de lourdes contributions sur les terres. Rétabli dans son gouvernement, Mir Mannu envoya Adina Beg qu'il soupçonnait avec raison d'inaction dans la défense de Lahore, pour punir sévèrement les Sikhs.

Adina Beg accepta avec plaisir cette tâche pour prouver sa loyauté. Il tomba sur les Sikhs pendant une fête à Makhoval et leur infligea une totale défaite, mais se garda bien de les anéantir afin de maintenir son prestige comme organisateur du turbulent district (Jallander). Très habilement et pour les détourner de leurs habitudes de pillage il leur confia la ferme des impôts, leur réclamant un pourcentage fixe élevé, à la condition que leurs levées fussent elles-mêmes régulières et modérées. Il prit aussi un certain nombre d'entre eux à son service, y compris l'un de leurs chefs Jassā Singh Ramgarhiā, qui, autrefois, avait été au service de l'État (1).

Le subtil Adina Beg pensait qu'il avait ainsi mis en échec l'ambitieuse nature des Sikhs ; mais, en réalité, il ne fit qu'ajouter à la force de l'indomptable Khalsa le prestige d'être reconnu par l'État qui lui déléguait une partie de son pouvoir. A travers les troubles, les persécutions et les difficultés que les Sikhs avaient eues à traverser, la semence de leur pouvoir politique avait germé, grandissait et devait s'épanouir en une plante magnifique.

(1) Jassā Singh avait été excommunié par le Khalsa pour infanticide. Il reprit du service pour l'État, mais son repentir et son attitude amicale vis-à-vis de ses coreligionnaires lui amenèrent la grâce du Khalsa.

Mir Mannu mourut en l'année 1752, à la suite d'une chute de cheval pendant une partie de chasse. Sa veuve, Murād Begum, proclama vice-roi son jeune fils de trois ans, Amin-ud-Din, et garda pour elle-même la régence avec l'aveu des deux cours de Delhi et de Kabul. Elle honorait les ministres de son mari qu'elle s'attacha par des promesses, mais son fils mourut de la petite vérole avant que dix mois se fussent écoulés. L'ambitieuse Begum prit l'administration en mains et manœuvra assez habilement pour obtenir de Delhi et de Kabul la reconnaissance de son autorité comme vice-roi du Panjab. Une fois installée, elle se querella avec Bikhani Khan, son favori et chef de la noblesse du temps de la régence. Il fut invité à l'intérieur des appartements de la reine et battu à mort par ses femmes de chambre (1). Cet acte de la reine souleva l'opposition de ses courtisans qui, craignant le même sort que leur camarade, envoyèrent des pétitions à Delhi pour se plaindre de ses agissements. Ghazi-ud-Din, le Vazir à qui Mir Mannu avait promis la main de sa fille, envoya son émissaire Syed Jamil pour aider sa future belle-mère dans son administration. Pour un temps, les choses allèrent mieux, mais la reine fut vite fatiguée de Syed et de son influence. Elle écrivit au Vazir de rappeler son agent. Mais le Vazir maintint sa décision, ce qui rendit la reine furieuse, jalouse qu'elle était d'exercer son pouvoir sans partage. Elle sentait si lourdement le poids de cette immixtion qu'à la fin elle envoya des émissaires à la cour de Kabul pour se plaindre des agissements de la cour de Delhi et du manque de courtoisie qu'elle avait rencontré parmi les officiers impériaux. Cette fois, sa duplicité fut découverte, et Ghazi-ud-Din, partit de Delhi à la tête d'une forte armée accompagné par le prince héritier Mirzā-Ali Ghor. Par stratagème, il réussit à capturer la reine, elle fut déposée de son rang et de sa fonction

(1) La plupart des historiens attribuent sa mort au fait qu'il n'avait pas répondu à l'amour de la reine, tandis que l'auteur d'*Ibrat Nāmā* le met sur le compte de son insolence et de son insubordination vis-à-vis de la Begum.

et emmenée comme prisonnière d'État à Delhi où le jeune Vazir épousa la fille et garda la mère en étroite captivité. La vice-royauté fut conférée à Adina Beg avec paiement d'un tribut annuel de trois millions de roupies.

Les Sikhs. — Cette période de confusion et de querelles à la cour avait fourni une nouvelle chance aux Sikhs. Ils renouvelèrent leurs incursions pour augmenter leur autorité. Ils traversèrent différentes parties de la province, commettant des exactions et détruisant toute autorité du gouvernement civil et militaire. L'intervention du gouvernement de Delhi dans les affaires du Panjab et le bannissement de Murad Begum, qu'il considérait comme son satrape, fit surgir une fois de plus Ahmad Chah dans les plaines hindoues à l'automne de 1755. Adina Beg, craignant sa fureur, s'enfuit dans les montagnes et demanda la protection des Rajas. Gagnant Lahore, le Chah garnit le fort de ses soldats, et laissant un de ses généraux dans la place, marcha droit sur Delhi en passant par Sirhind. Il ne rencontra aucune opposition. Pour sauver la ville du pillage, l'empereur qui ne l'était que de nom, s'avança avec son Vazir et d'autres nobles pour souhaiter la bienvenue à l'envahisseur. Ahmad Chah entra dans la ville comme un ami. Il leva de lourdes contributions sur les nobles de la cour, et prit par force les richesses accumulées. Puis, il livra la capitale au pillage et presque toutes les horreurs de l'invasion de Nadir furent répétées. Il forma ensuite une alliance matrimoniale par le mariage de son fils Tymur Chah avec la fille de feu l'empereur Ahmad Chah. Après deux mois de halte à Delhi, il continua sa marche en avant. Il surprit la ville de Mathura pendant une fête. Il massacra impitoyablement ceux des habitants qui essayèrent de défendre leur foi et de protéger leur honneur. Il rasa jusqu'à terre les riches et magnifiques temples et emmena des centaines d'esclaves. Ensuite, il fit le siège d'Agra. Là, le gouverneur Fazil Khan, désespérant de recevoir une aide de Delhi, organisa lui-même une courageuse défense. Abdali fut repoussé. Las et

exaspéré de cette défaite, il retourna à Delhi où il épousa la plus jeune fille de l'empereur Muhammed Chah. Il leva une lourde contribution sur l'empereur et lui imposa un conseil et des ministres de son choix. Il le força à céder le Panjab et le Sindh à Tymur son fils. Il marcha alors vers Lahore. Sur la route, les Sikhs pillèrent ses provisions, libérèrent les prisonniers et coupèrent complètement les arrières de son armée. En arrivant à Lahore, le Durrani furieux installa son fils Tymur sous la tutelle de Jahan Khan comme vice-roi et lui ordonna de punir les outrages des Sikhs. Lui-même retourna en hâte vers le Turkestan pour réprimer une rébellion. Adina Beg devint le premier objet de l'attention de Tymur. Ce chef quitta les montagnes où il avait fui à l'approche de Ahmad Chah en 1755 et apparut dans les plaines. Il s'établit à Jallander Doab et commença à prendre les Sikhs à son service. Tymur le fit mander à sa cour, mais Adina Beg esquiva l'invitation en disant que son absence donnerait aux Sikhs l'occasion de ravager son territoire. Mécontent de cette excuse et désireux de le punir, Tymur envoya un fort détachement. Adina Beg, avec l'aide des troupes sikhs défit les Afghans qui s'enfuirent à Lāhore. Cet événement incita Jahan Khan, tuteur du prince à marcher en personne contre lui. Mais le chef rusé chercha un refuge dans les hautes montagnes. Ayant perdu sa proie, Jahan Khan se tourna vers les Sikhs. Il attaqua leur fort de Ram Raunī que Jassā Singh le charpentier avait restauré et le rasa jusqu'au sol. Le Har Mandir fut démoli en 1787 et les bassins remplis par les décombres ; les Sikhs s'enfuirent vers les montagnes jurant de venger bientôt l'insulte faite à leur foi.

Dans leur exil, ils rencontrèrent le chef vaincu Adina Beg, et s'entendirent avec lui pour une action commune contre les Afghans. Adina avait peu de ressources militaires et dépendait des Sikhs. Les Sikhs se divisèrent eux-mêmes en deux groupes, l'un sous Jassā Singh Kalāl et l'autre sous le double commandement de Adina Beg et de Jassā Singh le charpentier. Le

premier groupe marcha contre la capitale et couvrit de ses cavaliers toute la contrée environnante.

La guerre sainte. — Ce fut une guerre sainte faite pour venger l'insulte à leur foi. Jahan Khan vint en avant-garde pour les rencontrer. Mais bientôt les Sikhs s'assemblèrent en grand nombre, ils entourèrent la ville, occupèrent toutes les routes, les communications et commencèrent à lever des taxes au nom du Khalsa. Les escarmouches furent suivies d'une rencontre plus sérieuse, dans laquelle les Afghans furent complètement mis en déroute. Ce fut la victoire décisive des Sikhs sur les Afghans qui abandonnèrent armes et bagages.

L'autre groupe rencontra un succès semblable dans le district de Jallandar et mit également l'ennemi en fuite. Les Afghans, réduits à battre en retraite, s'enfuirent à Chenāb pour rejoindre le prince et son tuteur. Le Khalsa triomphant sous son chef Jassā Singh Kalāl assuma la souveraineté du pays. Il fit frapper à l'Hôtel des monnaies du Mogol des pièces d'une roupie portant l'inscription persane :

Sikka Zadder jahān bafazali Akāl

Mulki-i-Ahmad girift jassā Kalāl.

« Frappée par la grâce de l'Immortel dans le pays de Ahmad capturé par Jassā Kalāl. »

Pour la première fois, les Sikhs occupèrent toute la province, mais les temps n'étaient pas encore mûrs pour la prépondérance de leur pouvoir.

Trahison d'Adinā. — Adina Beg, qui s'était proposé d'utiliser les Sikhs pour son avantage personnel et qui, grâce à eux, était redevenu gouverneur du Jallandar Doāb, était inquiet du pouvoir grandissant de Jassā Singh Kalāl. Il envoya son agent Khavājā Mirzā à Lahore pour faire valoir ses droits près de l'autorité supérieure. Les Sikhs, outragés par cette audace, renvoyèrent son agent mais le laissèrent libre dans ses posses-

sions avec ses troupes Sikhs à son service. Toute leur attention était alors dirigée vers Amritsar, ils nettoyèrent les bassins sacrés et commencèrent à rebâtir le Harmandir en 1758 ; ils punirent sévèrement les Mahométans qui avaient participé à sa destruction. Pendant ce temps, Adina Beg, déçu de ce que les Sikhs ne lui avaient pas donné l'autorité suprême sur le Panjab, se lia avec Ragobhā, chef des Mahrattes et lui persuada d'étendre son pouvoir jusqu'à l'Indus. Il mit ses troupes Sikhs à la disposition de Ragobhā et quitta Delhi avec son allié. A Sirhind, une bataille fut engagée avec le gouverneur Durrani Samad Khān qui fut battu ; dès que les soldats sikhs entrèrent dans la ville, ils commencèrent le pillage qui était, pour eux, un acte méritoire (1). Ragobhā qui considérait le pillage de la ville comme droit exclusif des Mahrattes les repoussa loin des forces alliées. Les Sikhs, de Jassā Singh Kalāl, désireux de concentrer toute leur attention sur la reconstruction de leur temple et ne considérant pas les Mahrattes comme des étrangers, évacuèrent Lahore, leur laissant le soin de battre le prince Tymur qui s'avancait vers la ville.

A Lahore, Ragobhā s'installa sur la magnifique plateforme des jardins de Chālāmār, qu'Adina Beg avait élevée à grands frais pendant que le prince Timour (Durrani), avec ses généraux vaincus, plantait ses tentes près de Kahi Sarām et installait un camp retranché. Dans la bataille qui suivit, les Afghans furent vaincus et s'enfuirent en traversant l'Indus. Ragobhā entra dans Lahore avec pompe, il installa une cour et organisa les affaires du pays. Il nomma Rāmji Chāmji gouverneur de Multan, Sahibā Patel gouverneur d'Attack, éleva Adina Beg à la vice-royauté du Panjab, et pour le protéger, lui donna des troupes Mahrattes sous la direction de Janko Rao. Sagement, Ragobhā évita d'inquiéter les Sikhs, les laissant occupés dans leur ville sainte, et tout étant réglé, il quitta Lahore pour Delhi.

(1) C'est à Sirhind que les deux fils de Govind avaient été mis à mort.

Règne d'Adina. — Adina, fier des succès remportés avec l'aide des Maharattes, se tourna vers les Sikhs qui, de nouveau, commençaient leurs entreprises de conquête sous différents chefs. Mir Aziz Bakhshī, général d'Adina, les rencontra en plusieurs endroits, mais le succès resta indécis. Quelques Sikhs tombèrent entre les mains de Bakhshī et furent massacrés sans merci par les ordres d'Adina, ce qui lui valut la haine des Sikhs. Mais la mort le prit à la fin de l'année 1758. Les Sikhs, toujours vigilants, redevinrent actifs et pratiquement gouvernèrent toute la province. Il doit être mentionné ici que Sikhs et Maharattes se tenaient à distance les uns des autres.

Nouvelle invasion d'Ahmad, 1759. — Ahmad le Durrani ayant appris l'expulsion de son fils par les Sikhs et de l'occupation du Panjab par les Maharattes arriva pendant l'hiver de 1758. Les gouverneurs Maharattes de Multan et d'Altaç s'enfuirent à Lahore et s'abritèrent sous la bannière de leur chef Janko Rao. Se trouvant mal préparés et trop faibles pour faire face au chef Durrani, ils évacuèrent le Panjab sans résistance (1). Ahmad Chah nomma Karīm Dad Khan comme gouverneur temporaire de Lahore et se hâta vers Delhi pour réduire les Maharattes. Les deux armées campées dans Panipat restèrent inactives jusqu'en janvier de l'année 1761, quand une bataille décisive eut lieu où l'armée Maharatte fut complètement mise en déroute. Là, les aspirations des Maharattes à la suprématie reçurent un coup mortel.

Les Sikhs. — Pendant l'absence du Durrani à Panipat, les Sikhs n'étaient pas restés inactifs. Leurs meilleurs chefs tels que Jassā Singh Kalāl, Jassā Singh le Charpentier, Jai Singh Kahnyā, Hari Singh, Lahnā Singh et Gujar Singh Bhaṅgis, avec beaucoup d'autres, s'assemblèrent à Amritsar, en 1760, pour établir les plans de leur action future. Ils réunirent leurs

(1) LATIF mentionne une petite bataille, livrée à Lahore, dans laquelle les Maharattes furent défaits avec de grandes pertes (*History of the Panjab*, p. 233).

forces et attaquèrent Lahore. La ville extérieure, principalement habitée par les nobles riches, fut pillée et les fortifications réduites en cendres. Une députation, principalement composée des plus riches Mahométans, attendait le Khalsa. Un tribut de trente mille roupies fut demandé et rapidement payé par souscription publique. Les Sikhs, craignant le retour du Durrani, évacuèrent la ville et tournèrent leur activité vers d'autres districts.

Abdali revenait de Delhi ; bien que victorieux, il était épuisé et ses forces militaires trop faibles pour réduire les Sikhs. Il nomma Zen Khan et Sarbuland Khan respectivement gouverneurs de Sirhind et de Multan. Il éleva Kawaja Obed Khan à la vice-royauté de Lahore et partit pour Kabul en mai 1761. Dès qu'il fut parti, les Sikhs continuèrent leur travail de reconstruction du Khalsa. Ils annexèrent plusieurs petits districts, levèrent des contributions sur les gouverneurs, et renversèrent beaucoup de forteresses autour du Panjab. Leurs principaux chefs conquièrent des terres qu'ils s'approprièrent et appelèrent les régions ainsi tombées sous leur juridiction d'après les noms de leurs villages natals ou de leurs habitudes personnelles. Ils fortifièrent ces places qui servirent de base pour leurs opérations militaires, c'est là l'origine des principaux États ou Misals Sikhs. La force croissante des Sikhs effraya Kawaja Obed Khan qui voulut les réduire. Une rencontre eut lieu dans laquelle Obed fut repoussé ; abandonnant au pillage tous ses approvisionnements, il s'enferma dans Lahore. Les Sikhs le laissèrent seul et attaquèrent le gouverneur de Sirhind. La lutte fut longue et épuisante. Zen Khan ne put être vaincu à cause de l'aide qu'il reçut de Hingham Khan Pathan de Maler-Kotla. Les Sikhs s'assemblèrent alors à Amritsar pour tenir une réunion générale ayant pour objet de prendre des mesures propres à obtenir la soumission de Sirhind. On blâma solennellement la conduite du Musulman indien Hingham et du chef Sikh de Jandiala qui s'étaient joints à l'étranger Afghan, et l'on décida de piller les territoires d'Hingham et d'investir les possessions

du chef de Jandiala. Celui-ci, au lieu d'implorer la clémence de ses coreligionnaires, écrivit à Ahmad Chah pour lui demander de le sauver. Le Durrani qui n'avait pas encore puni les Sikhs se précipita sur l'Inde à la fin de l'année 1762. Les Sikhs levèrent le siège de Jandiala à son approche, se retirèrent au Sud de la Satlej, et joignirent leurs frères occupés à soumettre Zen Khan, le gouverneur afghan de Sirhind. De Lahore, le Chah envoya au chef musulman de la province l'ordre de prêter assistance au gouverneur de Sirhind. Lui-même se préparait à surprendre les Sikhs. En trois jours, il couvrit une distance de cent cinquante milles : il rencontra les Sikhs à Kot Rahira, près de Ludiana. La lutte fut conduite avec beaucoup de bravoure, mais les Sikhs étaient épuisés, une confusion s'ensuivit et ils subirent une terrible défaite. Environ 12.000 hommes périrent du côté des Sikhs et des milliers furent blessés. Le désastre subi par le Khalsa était immense, et il fut communément appelé Ghullu Gara (le grand désastre). Parmi les prisonniers qui furent emmenés enchaînés à Lahore était Alā Singh du Phulkian Misal. Son allure guerrière plut au Chah qui consentit à le relâcher contre une rançon de quatre cent mille roupies que sa femme Rani Fatto paya volontiers. Le titre de Raja et une robe d'honneur lui furent conférés avec un décret ordonnant au gouverneur de Sirhind de rendre immédiatement à Alā Singh ses États conquis.

Le Durrani n'était pas encore satisfait malgré sa victoire contre les Sikhs. Après avoir réglé les affaires à Lahore, il visita Amritsar où quelques Sikhs s'étaient rassemblés pour célébrer la fête de Divālī. A l'approche du Chah, ils commencèrent à se disperser. Le Chah contenta son brutal ressentiment en commettant de sauvages destructions. Il fit sauter avec des charges de poudre à canon le nouvel Harmandir. Les étangs sacrés furent pollués avec le sang des vaches massacrées. Les Sikhs trouvés dans la ville furent cruellement égorgés, et les murs de la mosquée furent peints avec leur sang. Des troubles ayant

éclaté à Kandahar, Ahmad Chah nomma vice-roi Kabuli Mal, un Hindou de Lahore, et se retira une fois de plus.

La défaite de Kot Rahira fut un grand coup pour le Khalsa, mais l'humiliation qu'ils reçurent à Amritsar fut plus grande encore et elle souleva en eux un désir désespéré de vengeance. Abdali avait éteint les grandes flammes du Khalsa, mais il en restait des étincelles. Déterminés à établir une autorité indienne, les Sikhs se rassemblèrent en grand nombre au Kasur, district pathan, où les non-Musulmans étaient maltraités et le mirent à sac. Ils se tournèrent ensuite contre Hingham Khan de Malerkotla qui avait constamment aidé les envahisseurs étrangers. Ils envahirent son territoire et dans une rencontre qui suivit tuèrent le chef. Alors, ils tombèrent sur Sirhind. L'Afghan Zen Khan demanda, mais en vain, l'aide de la cour de Delhi ; puis, désespérant de recevoir aucune aide, il s'avança vers les Sikhs avec ses seules forces et les rencontra au village du Pir Zen Munerā. Une bataille désespérée s'engagea, et les Afghans subirent une défaite complète. Zen Khan ainsi que ses principaux officiers furent tués sur le champ de bataille. Le pays s'étendant entra la rivière Jamuna et la Satlej tomba entre les mains des Sikhs et fut partagé entre leurs chefs. La ville de Sirhind fut mise à sac et devint la propriété du Khalsa qui, d'un commun accord, la vendit au Raja Alā Singh pour la somme de vingt-cinq mille roupies. Alors les Sikhs traversèrent la Jamuna et conquièrent le pays autour de Saharanpur. Najib-ud-Daula qui combattait les Jats de Bhartpur se hâta vers ses territoires ; il sauva la situation en s'entendant avec les Sikhs qui se retirèrent. Najib-ud-Daula hâta ses opérations dans le pays des Jats, il les vainquit et leur chef Suraj Mal fut tué. Le fils du défunt résolut de venger les Jats et la mort de son père. Il attaqua Delhi en 1763. Il n'hésita pas à faire alliance avec les Sikhs et les Maharattes avec l'aide desquels il réussit à contraindre Najib-ud-Daula à la retraite. Alors les Sikhs tournèrent leur attention vers l'Ouest. Kabuli Mal, le vice-roi d'Abdali, n'avait pas de pouvoir sur le pays au delà de Lahore.

Ils lui demandèrent de leur livrer tous les bouchers de bœufs. Kabuli Mal craignait le ressentiment des Sikhs et il avait de la sympathie pour eux, mais sa fonction d'agent du Chah l'empêchait d'accéder à leur demande, car livrer les bouchers aux Sikhs était contraire aux devoirs de sa charge. Il crut donc sage d'employer une tactique de ménagement. Il fit couper le nez et les oreilles à quelques-uns des bouchers de la ville et il expulsa les autres.

La perte de Sirhind et la faiblesse de ses agents devant les Sikhs ramena Abdali pour la septième fois en 1764. Les Sikhs qui n'avaient encore établi aucune autorité véritable au Nord de la Satlej se retirèrent sagement à son approche. Le Chah examina soigneusement la situation : il vit clairement que la seule province de l'Inde qui lui eût été cédée glissait de ses mains ; il n'était pas avantageux de la ressaisir, car les Sikhs ne la lui laisseraient pas pour longtemps. Il maintint Alā Singh dans son gouvernement de Sirhind en lui donnant le titre de Maharaja et envoya des troupes pour punir les autres chefs ; mais comme ils étaient hors de son atteinte, il ne permit pas qu'on les poursuivît. Il rasa leurs maisons inhabitées et détruisit quelques-uns de leurs gurudvaras (temples) autour de Lahore. Comme des troubles éclataient en Afghanistan, il se retira. Près d'Amritsar, il fut harcelé par les Sikhs, mais pressé par les affaires de son royaume, il ordonna à son général Jahan Khan de les punir et quitta précipitamment le pays. A peine Abdali eut-il tourné le dos que les Sikhs se précipitèrent dans les plaines ; leurs bandes parcoururent tout le pays. Trois de leurs chefs, Sobha Singh, Gujar Singh et Lehnā Singh mirent le siège devant Lahore. Kabuli Mal qui, dans le passé, avait toléré leur intervention dans l'administration ne pouvait pas lutter davantage ; il se trouvait dans une fausse position et, pour éviter un conflit avec ses coreligionnaires, il préféra s'en aller. Prévoyant le résultat, il alla visiter à Jammou le Raja Ranjit Dev. Les chefs Sikhs avaient la sympathie des masses, et beaucoup de Mahométans parmi les défenseurs du fort s'offrirent à les seconder ;

avec la coopération d'un Hindou du fort, une brèche fut faite de nuit ; par là entrèrent Gujar Singh avec vingt de ses soldats. L'incendie du pavillon où Ahmad Chah avait l'habitude de s'établir donna le signal du succès à Lehnā Singh et à Sobhā Singh qui attendaient à l'extérieur. Toute l'armée Sikh se rua dans le fort dont elle prit possession. Kabuli Mal étant absent, son neveu et son gendre qui étaient en train de se divertir à une fête de danses furent arrêtés immédiatement et chargés de chaînes. La ville fut livrée un moment au pillage, mais l'intervention d'éminents citoyens hindous et mahométans la sauva. Lahore et le pays environnant furent divisés en trois parties égales : le Sud de Lahore jusqu'au village Niaz-Beg fut assigné à Sobhā Singh, l'Est devint la part de Gujar Singh ; le reste, avec le fort et la mosquée Bad-Shahi, fut donné à Lehnā Singh. La famille de Kabuli Mal fut relâchée sur paiement d'un tribut et renvoyée à Jammou. Pendant ce temps, les autres bandes de Sikhs n'étaient pas restées inactives ; sous leurs chefs respectifs, elles avaient conquis le pays et établi leur autorité. Les Sikhs portèrent leurs drapeaux jusqu'à Gujarat et obligèrent Jahan Khan, le général d'Abdali, à leur livrer le pays de Rohtas jusqu'à Sialkot. Les Sikhs étaient maintenant maîtres de toute la région entre la Jamuna et la Jhelam. Pendant qu'ils étaient engagés dans ces luttes, la reconstruction du Harmandir et des étangs sacrés fut entreprise par un Hindou nommé Des Raj. Les bâtiments étant prêts, tous les confédérés s'assemblèrent pour y tenir un Gurumatā.

Le Gurumatā de 1765. — Par décret, la suprématie du Khalsa fut proclamée. L'affirmation du pouvoir souverain des Sikhs confédérés fut manifestée par la frappe d'une monnaie portant l'inscription suivante :

*Degh o Tegh Fateh husrat bedevang yaft az Nānak guru
Govind Singh.*

« Le Guru Govind Singh a reçu par la grâce de Nānak la puissance et la victoire. »

Pendant deux ans, les Sikhs gouvernèrent sans être troublés. Le grand nombre de leurs chefs et l'indépendance du caractère Sikh ne gênèrent en rien leurs desseins ; tous les chefs et leurs fidèles considérèrent comme leur devoir d'unir leurs efforts pour protéger la religion et défendre le pays contre l'étranger. Les nombreux chefs étaient tout à fait indépendants les uns des autres dans l'administration intérieure de leurs possessions et dans leur travail de conquête. Mais tout ce qui concernait la religion et les affaires communes devait être fait d'accord avec la décision du Gurumatā ou assemblée générale.

Pendant que les Sikhs étaient ainsi occupés, Ahmad Chah traversait l'Indus une fois encore pour exercer sa vengeance sur les Sikhs infidèles et tenter un dernier effort pour rétablir son autorité dans le Panjab. Les Sikhs n'avaient pas encore été en mesure de régler complètement les affaires si longtemps confuses de l'État et de préparer le pays à résister à l'invasion étrangère ; ils évacuèrent Lahore. Le Chah, d'autre part, ayant constaté les progrès faits pendant deux années de gouvernement sikh, comprit qu'il lui serait impossible de maintenir sa domination dans la province par la force des armes ; il adopta une politique de conciliation. A Kara Bawānā, sur les rives de la Satlej, il reçut Amar Singh, le petit-fils et successeur du Raja Alā Singh de Patiala. Il le confirma dans la souveraineté de Patiala et de Sirhind et lui conféra le titre de Maharaja avec les insignes de la royauté ; il lui permit d'avoir des étendards et des tambours personnels. Le Raja lui donna en échange la somme de cent mille roupies. Pour célébrer cet événement, le Chah, sur l'intervention du Maharaja, libéra tous les Hindous faits prisonniers par ses troupes. Il retourna alors à Lahore où une députation des principaux habitants de la ville l'attendaient pour lui dire que Lahnā Singh était un gouverneur équitable et ne faisait aucune distinction entre les membres des différentes communautés religieuses. Ils appréciaient les égards qu'il montrait et la tolérance qu'il pratiquait envers les Maho-

métans. Ahmad Chah invita Lahnā Singh (1) à une entrevue ; son invitation était accompagnée d'un présent de fruits. Lahnā Singh déclina le présent, déclarant que les fruits étaient un luxe digne des rois et que pour un paysan tel que lui le blé était la meilleure nourriture. Là-dessus, le Chah nomma Maulvi Obedullah vice-roi à Lahore, avec Daud Khan pour second, Sarfiaz Khan pour lieutenant à Rothas, et Shuja comme gouverneur de Multan. Il ne put réaliser la suite de ses projets, car une partie de ses troupes Durrani l'abandonna et retourna à Kabul. Le Chah poursuivit les déserteurs, il fut harcelé dans sa retraite par les Sikhs qui pillèrent les arrière-gardes et enlevèrent ses bagages.

Établissement de la Confédération sikh en 1768. — A peine le Chah avait-il traversé l'Indus que les Sikhs réapparurent. Lahore fut assiégée à nouveaux par les trois chefs. Maulvi Obedullah s'enferma dans les murs de la ville, mais après deux mois d'escarmouches, incapable de résister davantage, il ouvrit les portes et se rendit. On lui accorda le pardon. Lahore fut à nouveau administrée par les chefs Bhangī. Charat Singh, le chef Suker Cakyā, chassa Sarfiaz Khan de Rohtas et l'occupa. Ainsi, en l'année 1768, le Khalsa, enfant de Govind, avait enfin atteint sa majorité ; il étendait sa domination de Sharanpur aux rives de l'Indus, et ceci « sans nulle opposition de la part des Ghakhars, la race guerrière qui avait résisté désespérément aux armes des envahisseurs mogols autrefois si puissants (2) ».

Quand les nouvelles de la victoire sikh au Panjab atteignirent Ahmad Chah, il envoya son fils, le prince Tymur, en 1769, à la tête d'une puissante armée pour châtier les Sikhs. Les Sikhs n'étaient pas préparés à l'arrivée du prince. De petits détachements combattirent séparément et furent défaits avec de lourdes pertes. Pendant que ces bandes isolées combattaient les Afghans,

(1) L'*Ibrat-Nāmā* affirme que le Chah lui offrit le gouvernement avec des honneurs, ce qu'il refusa par peur de déchoir aux yeux du Khalsa.

(2) LATIF : *History of the Panjab*, p. 288.

les chefs abandonnèrent l'administration de leurs provinces qui les avait occupés jusque là, tinrent d'urgence un Gurumatā, et fixèrent leur plan d'action contre l'ennemi commun. Une bataille fut livrée où les Afghans furent défaits avec de grandes pertes et forcés de se retirer. Le prince Tymur trouva sa position difficile et jugea prudent de retraverser l'Indus. Dans sa hâte d'échapper à la colère des Sikhs, il abandonna deux canons et un butin considérable. Les possessions du Khalsa s'étendirent alors de Saharanpur à l'Est, à Attack à l'ouest et de Multan dans le Sud, à Jammou et Bimbur au Nord. Le Khalsa était la puissance dominante dans ces vastes régions, mais n'était pas encore une puissance établie. La province était partagée en deux États indépendants, tous appelés du même nom de Misal (similitude) (1), ce qui impliquait que le chef d'un Misal était totalement indépendant des autres. Le seul lieu d'union entre les différents Misals était la communauté de foi et de patrie. Au début, les chefs des Misals étaient en relations amicales, mais après ils furent souvent en guerre. Ces Misals mirent fin dans une grande mesure à l'état troublé des affaires et préparèrent la province pour l'établissement d'un gouvernement stable.

(1) Ces misals étaient eux-mêmes de petites confédérations à l'intérieur de la grande communauté Sikh. De là, l'usage anglais de traduire misal par confédération.

CHAPITRE VII

LES MISALS

I. Historique des Misals

Les Misals, nous l'avons dit, étaient au nombre de douze ; chacun d'eux était désigné par un nom dérivé du nom du village de son fondateur ou du chef le plus distingué, ou quelque coutume particulière.

Le Misal Bhaṅgi. — Le fondateur du Misal Bhaṅgi fut Chajjā Singh, un Jat de Panjvār, près d'Amritsar. Il fut initié au Khalsa, dit-on, par Bandā Bahādur. Chajjā Singh était très zélé et il fit de nombreuses conversions. Avec ces nouveaux convertis, il organisa des incursions de pillage pour briser l'autorité du Mogol.

Après lui, le gouvernement du Misal fut remis à Bhīma Singh qui lui donna une organisation. Bhīma Singh était adonné au Bhang, préparation enivrante de chanvre, d'où le nom de Bhaṅgi donné à son Misal. Il fut remplacé par son fils adoptif et neveu Hari Singh, qui installa son quartier général dans le district d'Amritsar et parcourut tous les districts du Majha et du Malva. Il mit Jammou à sac et fit du Raja Ranjit Dev

son tributaire. Il pénétra dans le Cachemire, mais fut repoussé. En accord avec les Misals de Kahnyā et de Ramgarhiā, il assujettit le Kasur, une puissante communauté pathan. L'aîné de ses cinq fils, Jhandā Singh lui succéda.

Sous Jhandā Singh, la force du Misal et ses acquisitions territoriales s'accrurent. Il prit Multan qu'il garda de longues années. En 1767, il bâtit un fort à Amritsar qui fut appelé Qilā-i-Bhaṅgiām. Jhandā Singh attaqua Ramnagar, prit le fameux canon Zamzamā et le nomma Top Bhaṅgiān (le canon des Bhaṅgis). En 1774, une querelle s'éleva entre le Raja Ranjit Dev et son fils Brij Dev. Ce dernier avait l'appui de beaucoup de chefs Sikhs importants, tandis que Ranjit Dev était soutenu par Jhandā Singh. Mais il fut bientôt assassiné par une Sikh Mazabi, achetée par Jai Singh Kahnyā et Charat Singh Sukercakyā, partisans du fils rebelle.

Après la mort de Jhandā Singh, ce Misal commença à décliner, en dépit des efforts faits par plusieurs chefs durant leur courte vie, pour recouvrer la puissance perdue. Le dernier de ces chefs fut Gulab Singh qui était un débauché. Il entra dans un complot dont faisaient partie Sahib Singh Bhaṅgī (de la seconde branche Bhaṅgi), Jassā Singh Ramgarhiā et Nizamud-Din Khan de Kasur pour assassiner Ranjit Singh en 1799. Ils invitèrent Ranjit Singh à Bhasin sous le prétexte de le consulter sur une affaire importante. Le Maharaja vint avec une forte armée. Aussi le complot fut-il abandonné, les festins commencèrent et Gulab Singh, grand buveur, but jusqu'à la mort. Son plus jeune fils, Gurdit Singh, lui succéda sous la régence de sa mère Sukhām. Ranjit Singh demanda le « Top Bhaṅgiām » que la régente refusa de livrer. Ce fut une raison suffisante pour que le Maharaja déclarât la guerre. Il prit le fort Bhaṅgi à Amritsar. La mère et son fils s'enfuirent et se réfugièrent chez le Sardar Jodh Singh. Plus tard, Gurdit Singh retourna à Panjvār, son village natal. Ses descendants y existent encore : ce sont de simples paysans qui cultivent la terre.

La seconde branche Bhaṅgī. — La seconde branche des Bhaṅgi fut aussi puissante que la première. Lahnā Singh et Gujar Singh Bhaṅgi, deux des trois gouverneurs de Lahore en 1765, appartenaient à cette branche.

Lahnā Singh était le fils d'un pauvre Jat du nom de Dargāhā. Encore enfant ou presque, Lahnā s'enfuit de la maison et entra au service du Sardār Gurbakhaç Singh qui était un des chefs de Harī Singh Bhaṅgi. Le Sardār qui n'avait pas de fils l'adopta. Gujar Singh, l'autre chef de cette branche, était fils de la fille de Gurbakhaç Singh. Avec Sobhā Singh, les deux Sardārs, Lahnā Singh et Gujar Singh, prirent possession de Lahore en 1765 et gouvernèrent la ville, avec de courtes interruptions, jusqu'à leur mort. En 1799, leurs fils furent chassés par Ranjit Singh. Attar Singh, petit-fils de Lahnā Singh, devint le vassal de Ranjit Singh et lui survécut. Avec lui, la lignée de Lahnā Singh s'éteignit.

Gujar Singh, en plus d'une partie de Lahore, possédait d'autres districts. A sa mort, en 1788, des querelles pour le pouvoir éclatèrent dans la famille et l'affaiblirent.

Un de ses fils, Sahib Singh, avec d'autres chefs, défit Chā-nāchi, le commandant du Chah Zaman. Ce même Sahib Singh se joignit plus tard à la cabale contre Ranjit Singh, mais il rentra plus tard en grâce auprès de lui. En 1806, il devint un de ses vassaux et reçut une pension annuelle (jagir) de cent mille roupies. Les autres représentants de cette branche devinrent très pauvres et bientôt se confondirent avec la masse du peuple.

Le Misal Ahluwālīā. — Le fondateur de ce Misal fut le Sardār Jassā Singh, qui était né en 1718 au village d'Ahlu. Il entra au service du Nabab Kapur Singh comme simple soldat, mais s'éleva bientôt à un grade supérieur. C'était un homme très habile et un chef militaire heureux. Il fit plus que tout autre chef pour consolider le Khalsa dispersé. Il était patriote et risqua sa vie pour le salut de son pays et de sa religion. Ses

présents généreux, sa conduite chevaleresque et sa fidélité lui procurèrent l'amitié et l'aide de ses compatriotes et coreligionnaires. Ses possessions principales étaient quelques territoires s'étendant entre les rivières Satlej et Biās. Il mourut en 1783 et Bhāg Singh, son cousin, lui succéda ; il fut constamment occupé à combattre Jassā Singh Ramgarhiā. Le fils de Bhāg Singh, Fateh Singh, qui était un jeune homme remarquablement habile et qui aurait obtenu un pouvoir plus grand et la gloire pour sa maison, si ses progrès n'avaient été contenus par Ranjit Singh, lui succéda. Le Maharaja, conscient de son habileté, fit une alliance de perpétuelle amitié en échangeant avec lui turbans et serments sur le Granth. Il fut d'une forte assistance pour le Maharaja et conquit pour lui de grands territoires. Dans la dernière partie de sa vie, il se retira des champs de bataille et régna paisiblement à Kapurthala, son quartier général. Il mourut en 1837, allié des Anglais. Ses descendants, les Maharajas de Kapurthala, gouvernent depuis comme alliés du pouvoir dominant.

Le Misal de Phulkiām. — Ce Misal fut fondé par Phul, un Jat Sindhu, en 1618. Il passe pour être un descendant de Jesal, le fondateur de Jesalmer. Phul fonda un village, auquel il donna son nom ; par un édit royal du Grand Mogol, il fut nommé chef de ce village. Il est consigné dans les récits sikhs que le Guru Har Govind prédit un grand et brillant avenir à Phul et à sa descendance. Il devint un chef puissant, ses fils furent les ancêtres des maisons régnantes de Jind, Patiala, Nabha, des Sardārs de Badrukhān, Laudgariā, Malandh, Jindan et Badaur.

La Maison de Patiala. — Rāmā, un des fils de Phul, lui succéda à Sardāri. Il acquit des territoires importants et eut une cour florissante. Il fut tué en 1714 par ses propres neveux dont il avait fait assassiner le père. Son troisième fils Alā Singh, plus capable que ses six autres frères, devint le chef du Misal. Alā Singh entreprit beaucoup de guerres et livra de nombreuses

batailles. La défaite qu'il infligea aux Rajputs Bhattis et aux forces impériales leurs alliées, accrut sa renommée, et le porta à la tête des Sikhs, qui, en grand nombre, se rangèrent sous sa bannière. Sa situation et sa force effrayèrent tellement l'empereur Muhammed Chah que, redoutant en lui un puissant ennemi, il décida de le gagner à son parti. Par un édit royal, on lui confia la charge d'aider à l'organisation de Sirhind et le titre de Raja lui fut promis si sa conduite plaisait à la cour. Alā Singh prit part à la bataille de Kot Rahirā où Gullu Gharā, livrée entre les Sikhs et les troupes d'Ahmad Chah Durrani en 1762.

Alā Singh fut fait prisonnier, mais le Durrani, satisfait de son attitude martiale, le relâcha moyennant le paiement d'une amende. Son autorité fut reconnue et une robe d'honneur lui fut accordée par le roi Afghan.

Alā Singh mourut en 1756 et son petit-fils, Amar Singh, lui succéda. En 1768, Ahmad Chah l'honora du titre de Rāja-i-Rājān Bahādur et lui permit de battre monnaie. Amar Singh fut un chef capable. Il s'empara des forts de Saifabad, Sirsa, Mani Maīna, Kot Kapur et Raviā. Il prit aussi possession de beaucoup d'autres villes bien connues, parmi lesquelles Baṭhinda. Il mourut d'hydropisie en 1781. Son fils et successeur Sahib Singh, était un enfant de six ans. Bientôt après son arrivée au pouvoir, la rébellion éclata de tous les côtés. L'aventurier anglais, George Thomas, fit des incursions dans son territoire, mais il fut repoussé.

Pendant de longues années, la maison de Patiala dépendit de la sagesse et de la prévoyance de femmes courageuses et actives. La vaillante sœur du Raja Sahib Singh, Rani Sahib Kaur, conduisit en personne l'armée contre les Maharattes quand ils envahirent Patiala avec Abtā Rao et Lakshman Rao. Elle accomplit d'extraordinaires exploits de bravoure et, à la fin, réussit à les repousser. En 1809, un traité assura la protection britannique contre tous les dangers extérieurs. Depuis

lors, la branche Patiala du Phulkiām Misal a gouverné pacifiquement ses possessions.

Familles Jind et Nabha. — L'ancêtre de ces deux familles fut Trilokā, le fils aîné de Chaudhri Phul. Trilokā avait deux fils, Gurdit Singh et Sukchain Singh. Ces deux frères fondèrent respectivement les branches Nabha et Jind du Misal Phulkiām. L'une et l'autre possédèrent des chefs capables et braves qui aidèrent au développement du Khalsa. La branche Jind fit alliance avec les Anglais en 1803, tandis que la branche Nabha rechercha, avec d'autres États, la protection du pouvoir souverain en 1809.

Le Misal Phulkiām joua un rôle important au début de l'histoire des Sikhs ; cependant, constamment engagé dans des querelles de famille, il perdit beaucoup d'occasions favorables d'accroître sa puissance.

Le Misal Ramgarhiā. — Jassā Singh Ramgarhiā — charpentier de caste — fut le fondateur de ce Misal. Son père Bhagvān Singh n'était qu'un pauvre charpentier, mais versé dans les doctrines de la religion Sikh. Bhagvān Singh avait cinq fils, tous au service d'Adina Beg. En 1740, au péril de sa vie, Jassā Singh sauva Zakarya Khan, Khan Bahādur, vice-roi du Panjab, En récompense, il lui fut donné cinq villages et le titre de Sardār. Bien qu'il eût été excommunié par le Khalsa pour infanticide, il garda une attitude amicale à son égard. Beaucoup de ses aventures ont été déjà rapportées. Rappelons seulement qu'il obtint le pardon du Khalsa qui lui donna le fort de Ramgarh. C'est pour cette raison que son Misal et son peuple reçurent le nom de Ramgarhiā. Le chef Jassā Singh joua un rôle éminent dans la lutte Sikh pour le pouvoir.

Tout le pays accidenté vers les montagnes entre les rivières Satlej et Biās lui appartenait. A la fin de sa vie, il établit son quartier général à Gṛī Hargovindpur. Jassā Singh et ses frères n'étaient pas en bons termes avec Jassā Singh Kalāl dont ils regardaient avec envie le pouvoir et la popularité. Ils atta-

quèrent un jour le chef Ahluvālīā pendant qu'il se rendait à Achal, lieu de pèlerinage. Ses soldats furent pris, lui-même fait prisonnier, mais les circonstances ne leur étant pas favorables, ses ennemis durent le relâcher avec de riches présents. L'insulte n'atteignit pas seulement le chef Ahluvālīā, mais le Khalsa tout entier, dont il était l'idole. Une coalition se forma entre les différents Sardārs qui, en 1778, attaquèrent le chef Ramgarhiā et le forcèrent à fuir au delà de la Satlej. Il se fixa alors à Sirsa, d'où il fit des incursions de pillage sur Agra, Mathura et d'autres lieux environnants.

Beaucoup de rajas et de chefs lui payèrent tribut pour sauver leurs territoires de leurs ravages. Un de ces raids le conduisit jusqu'au cœur de Delhi où il pilla les quartiers mogols. Il resta en exil jusqu'en 1783, quand, une fois encore, il fut reçu par le Khalsa au sein duquel des dissensions s'étaient élevées. Il fit cause commune avec Maham Singh Sukercakyā, qui le réinstalla dans ses possessions. Jassā Singh mourut en 1803. Son fils Jodh Singh prit sa place à la tête du Misal. Le Maharaja Ranjit Singh rechercha son amitié comme celle d'un des plus puissants chefs Sikhs. Plus tard, en 1808, il se soumit à Ranjit Singh et devint son vassal. A la mort de Jodh Singh, des querelles de famille éclatèrent, et le Maharaja trouvant l'occasion favorable, annexa tout le territoire Ramgarhiā, laissant aux héritiers un domaine avec une pension annuelle. A l'annexion de la province, les Ramgarhiās se rangèrent aux côtés des Anglais et en furent récompensés. La famille jouit encore d'un grand respect dans la société Sikh.

Le Misal Kahnyā. — Ce Misal tire son nom du village de Kahn à quinze milles de Lahore, lieu de naissance de son fondateur. Celui-ci, un Jat hindou, se nommait Jai Singh ; il était avec son frère, Jandā Singh, au service du Nabab Kapur Singh. A la mort du Nabab, les deux frères vinrent à Sohiāṃ, village situé près d'Amritsar, où Jai s'était marié. Là, il réunirent quatre

cents cavaliers ; avec leur aide, ils commencèrent à conquérir le pays environnant.

Jai Singh devint bientôt un chef puissant. Il participa à toutes les activités du Khalsa, auquel il rendit d'éminents services. Sa force et son pouvoir furent très augmentés par son fils Gurbakhaç Singh : ses États comprenaient Hajipur, Daterpur, Pathankot et Gudasapur. Gurbakhaç fut avec son père parmi les conspirateurs qui firent assassiner Jhandā Singh Bhaṅgi. Jai Singh se joignit à la puissance du Khalsa pour punir Jassā Songh Ramgarhiā de l'insulte faite à Jassā Singh Kalāl. Quand le chef charpentier fut chassé au désert, Jai Singh occupa presque tout le territoire Ramgarhiā. Bientôt après, il trompa son allié le raja Sansar Chand Katoch et prit possession du fort de Kangra, ce qui lui valut l'accès des montagnes où il devint bientôt le seigneur principal. Jai Singh s'associa avec Maham Singh, le jeune chef Sukercakyā. Celui-ci, sans la permission de son protecteur, ravagea Jammou et amassa une quantité de butin. Le chef Kahnyā fut outré de cette indépendance ; il exigea une complète obéissance. Maham Singh, effrayé, se hâta vers Amritsar pour obtenir le pardon de son vieil ami et allié. Jai Singh refusa de le voir et le maltraita ; Maham Singh comprit alors que la situation avait complètement changé et qu'il se trouvait en danger à Amritsar. Il s'enfuit, et bientôt après se prépara à venger l'insulte qu'il avait reçue du chef Kahnyā. Une bataille s'engagea à Batala en 1784, dans laquelle Gurbakhaç Singh, le fils favori de Jai Singh, fut défait et tué. Humilié par ce double malheur, il perdit courage, rendit les possessions du chef Ramgarhiā, abandonna Kot Kangra au Raja Sansar Chand et pour s'assurer les bonnes grâces et l'amitié de Maham Singh, il fiança sa petite-fille, Mahatāb Kaur à Ranjit Singh, le jeune fils de Maham Singh.

Jai Singh déshérita ses deux fils et laissa le pouvoir à sa belle-fille Sadā Kaur, veuve de Gurbakhaç Singh. C'était une femme très capable, habile et intrépide. Elle gouverna très bien, et livra plusieurs batailles. Elle aida beaucoup Ranjit Singh, son

gendre, à devenir souverain du Panjab. En 1820, le Maharaja, Ranjit Singh, fatigué de son immixtion dans les affaires de l'État et de ses actions indépendantes confisqua ses possessions. Elle fut arrêtée et mourut prisonnière d'État en 1823.

Les deux autres fils de Jai Singh servirent Ranjit Singh qui les traita bien. Ils moururent sans enfants. Les descendants de Jhandā Singh, frère de Jai Singh, existent encore au Panjab.

Le Misal Nakaī. — Hirā Singh, fils de Chaudhri Hem Raj, Jat Sindhu de Mauzā Bharvāl dans le canton de Cuniām, district de Lahore, fut le fondateur de ce Misal. Son village était situé dans le pays appelé Nikkā, au sud-ouest de Lahore, à la limite du Multan, de là le nom de Nakaī donné à ce Misal. Hirā Singh commença sa carrière comme les autres chefs sikhs en pillant et en défiant l'autorité mogole. Son Misal possédait Cuniām, Shakārpur, Bhārwāl, Guguerīa et fut un moment maîtresse de Kot Kamālīā. Il reçut les doléances des Hindous de Pakpatan contre Cheikh Shujā, le gardien en chef du tombeau du saint soufi Bābā Farīd, qui, pour les offenser, égorgeait des vaches. Hirā Singh réunit une armée de 2.000 hommes et attaqua Pakpatan, mais au commencement de la bataille, il reçut dans la tête une balle et mourut. Son armée fut dispersée par le Cheikh qui poursuivit les Sikhs avec 4.000 cavaliers, et en tua un grand nombre.

Dal Singh, fils de Hirā Singh, étant mineur fut, laissé de côté et son neveu Nathā Singh lui succéda. Il fut tué peu après en 1768, dans un combat à Kot Kamālīā et son frère, Ram Singh, lui succéda. Ram Singh devint un chef puissant. Il accrut la force du Misal et ajouta de nouveaux districts à son territoire. Ainsi que beaucoup de ses successeurs, il passa son temps à combattre les chefs musulmans de Sayidawala. En 1770, Gyān Singh, devenu chef des Nakaīs, maria sa sœur Raj Kaur à Ranjit Singh Sukercakyā. Elle fut la mère du prince Kharag Singh. Avec la mort de Gyān Singh finit aussi l'indépendance du Misal ; en 1807, Ranjit Singh annexa toutes les possessions Nakaī en

donnant un revenu annuel de quinze mille roupies à Kahn Singh, fils de Gyān Singh. La famille Nakaī est encore représentée par les Sardārs de Bharvāl qui jouissent d'un beau revenu.

Le Misal Dallevālīā. — Ce Misal fut ainsi nommé à cause du village de Dallevāl, sur la Rāvī, près de Derā Bābā Nānak, où le fondateur Golābā Khattri habitait. Il se fit initier au Khalsa et devint Golāb Singh. De même que les autres chefs Sikhs confédérés, il commença sa carrière comme chef pillard. En peu de temps, il eut conquis un grand territoire et amassé d'immenses richesses. Il était si vaillant et si brave qu'il fut surnommé Rathaur (1).

Il fut le plus remarquable parmi les chefs qui battirent et pillèrent les arrière-gardes d'Ahmed Chah. Il mourut en 1759 et fut remplacé par son associé et second en commandement, Tārā Singh. Celui-ci, surnommé Gaība, se joignit au Bhaṅgi et autres Misals pour réduire Kasur où il prit des ornements valant plusieurs centaines de milliers de roupies. Il entra en possession de plusieurs territoires importants, et établit son quartier général à Rahon. Gaība convertit quelques personnes influentes et fortifia ainsi son misal. Quand Ranjit Singh commença sa tâche de consolidation du Khalsa, il essaya trois fois, sans y réussir complètement, de réduire Tārā Singh. A la mort de ce chef, le Maharaja, prétextant de venir consoler la veuve dans son affliction, l'assiégea dans son propre fort. Elle se défendit vaillamment et aurait repoussé l'assaillant si celui-ci n'avait corrompu ses hommes, qui lui ouvrirent les portes. La veuve Rattan Kaur s'enfuit vers les territoires Bānger. Le Maharaja annexa tous ses domaines, laissant seulement les revenus de neuf villages pour la subsistance de la veuve et de ses fils. A la mort de Rattan Kaur, ces villages furent aussi annexés. Jhandā Singh, le fils aîné de Tārā Singh s'arrangea pour avoir un petit revenu, dont ses descendants jouissent encore. Ainsi finit ce Misal.

(1) Nom d'une famille Rajput de valeur légendaire.

Le Misal Singhpuriā ou Faizullahpuriā. — Le fondateur de ce misal fut le fameux Nabab Kapur Singh. Il a été déjà mentionné comment Kapur Singh, qui agitait le punkha (éventail) au Harmandir fut décoré de la robe d'honneur et pourvu du titre de Nabab en 1733, alors que le reste du Khalsa refusait dédaigneusement d'accepter ces offres du gouvernement impérial. La fortune lui accorda ainsi une dignité dérisoire. Il réunit un certain nombre d'hommes de guerre et arracha son village natal, Faizullahpur, des mains de son fondateur et possesseur Faizullah et le nomma Singhpur ; il s'installa à Singhpur comme chef du Misal Singhpuriā. Il était le plus influent des chefs sikhs avant la prédominance de Jassā Singh Kalāl et de Alā Singh. Il resta toujours à la tête de l'armée du Khalsa et portait sur son corps quarante blessures.

Il tua, dit-on, cinq cents soldats mahométans des armées impériales et d'autres de différentes confessions. Tout le long de sa carrière de soldat, il propagea sa religion et convertit bien des villages à la doctrine du Khalsa. Kapur Singh donna l'exemple et inspira aux Sikhs l'idée de constituer pour eux-mêmes des principautés. Il était courageux, honnête, sérieux et religieux, mais radicalement fanatique. Il porta ses armes d'Amritsar jusqu'aux murs de Delhi. Il se montra généreux à l'égard de son second, Jassā Singh Kalāl, et laissa le siège du Misal à son neveu, Khuchāl Singh. Comme son oncle illustre, Khuchāl gouverna le Misal avec intrépidité et sagesse. Il développa l'œuvre de son oncle dans tous les champs d'action.

Avant sa mort, en 1796, Khuchāl Singh avait étendu ses possessions des deux côtés de la Satlej. Son fils aîné, Buddha Singh devint le chef du Misal après lui. Il aida Ranjit Singh dans plusieurs campagnes et était tenu en grande estime à la cour de Lahore. Il encourut le mécontentement du Maharaja en s'abstenant de prendre part lui-même à l'expédition du Cachemire et d'y envoyer un contingent. Il refusa aussi de colorer sa barbe, usage contraire aux principes sikhs. Il ne revint jamais à Lahore, bien que souvent invité. Quand il

rechercha la protection des Anglais en 1809, le Maharaja confisqua la totalité de son riche territoire sur la rive gauche de la Satlej. Cette confiscation l'affecta tellement qu'il mourut en 1816. Ses sept fils partagèrent ses terres de la rive droite ; leurs descendants jouissent encore de leurs possessions.

Le Misal Nishānvālā. — Ce Misal fut établi par les Sardārs Saṅgat Singh et Dasaunda Singh, Jats de Man-Sur dans le district de Ferozepur. Ces deux chefs, avec trois de leurs parents, étaient les cinq porte-étendards des armées du Khalsa quand elles s'assemblaient pour une action commune. Ils devinrent maîtres de vastes territoires et engageant une armée établirent leur propre Misal sous le nom de Nishānvālā. Dasaunda Singh fut élu chef et en 1763, prit possession autour de Ambala et se fixa dans cette ville. Ses déprédations furent strictement limitées aux Provinces Unies (Agra et Oudh). Il mourut en 1765, en combattant le Nabab de Mehrat et fut remplacé par son frère Saṅgat Singh. A la mort de Saṅgat Singh, le Misal fut pratiquement sans chef, bien que son jeune fils, Mohār Singh, eût été élu pour lui succéder. Ranjit Singh profitant de l'occasion envoya son divan Mokahm Chand avec une forte armée contre les Nishānvālā. Le divan eut une victoire facile, et ainsi toutes les possessions du Misal étant annexées, il s'éteignit de lui-même .

Le Misal Ḡahīd. — Ce Misal est le plus important du jeune groupe du Khalsa (Taruṅdal) (1) : il fut nommé Ḡahidī Jathā, et formé en 1754. Le Ḡahidī Jathā fut fondé par Dīp Singh, qui eut beaucoup d'associés pour l'assister dans son œuvre.

En 1761, quand les Afghans reprirent Amritsar et remplirent les étangs sacrés avec les débris du temple, Ḡahīb Dīp Singh, à la tête d'une petite troupe, les attaqua et les obligea à se retirer. Mais il mourut lui-même dans cette action et fut remplacé par ses disciples qui continuèrent son œuvre. L'import-

(1) Voir Chapitre précédent.

tance de ce Misal tint surtout au fait qu'il était composé de ces Nihangs fanatiques qui étaient considérés comme descendants des martyrs sikhs et se réclamaient du titre de conservateurs de la primitive pureté du Sikhisme, rétablie par le dixième Guru. C'est une question de savoir si leur compréhension des doctrines prêchées par Çrī Govind était vraiment profonde, mais ce que l'on peut affirmer, c'est qu'ils ne se contentèrent pas de proclamer leur devoir de protéger le Khalsa, mais contribuèrent beaucoup à saper l'autorité du Mogol. Mais, après la mort de Ranjit Singh, ils empêchèrent la continuation du gouvernement Sikh au Panjab.

Les chefs importants de ce Misal furent Karam Singh et Gurbakhaç Singh, ainsi que Phulā Singh. En 1804, la famille de Karam Singh rechercha la protection britannique pendant que Phulā Singh devenait un des principaux généraux de Ranjit Singh. Après la mort de Phulā Singh, aucun chef de grande importance n'est à mentionner et ainsi s'éteignit ce Misal.

Le Misal Karorā Singhiā. — L'origine de ce Misal est due à un certain Chām Singh, Jat de Narolī, qui fut remplacé à sa mort par le sardār Karam Singh, un Khattri de Panjgarh ; Karorā Singh lui succéda à la tête du Misal auquel il donna son nom. Il contribua grandement, avec son associé Bāghal Singh, à la puissance de sa confédération ; à sa mort Bāghal Singh devint chef à sa place ; il fut traître à la cause du Khalsa, car il aida souvent les ennemis de ses coreligionnaires. Il mourut sans enfant, ses possessions furent en partie occupées par le Maharaja Ranjit Singh, en partie par sa veuve, à la mort de laquelle elles furent prises par le gouvernement britannique.

L'autre branche de ce Misal, *la Maison Kalsiā*, fut fondée par Gurbakhaç Singh, un associé du Sardār Karam Singh. Il établit la maison de Kalsiā et amassa de grandes richesses pour sa famille.

A la mort de Bāghal Singh, son fils, Jodh Singh, fut déclaré chef de tout le Misal de Karorā Singhiā. Jodh Singh devint

vassal de Ranjit Singh ; il augmenta grandement la puissance de son roi, ce dont il fut récompensé avec prodigalité. Son fils, Sobhā Singh, signa un traité avec les Anglais et se mit sous leur protection en 1809. Furieux de cette conduite, Ranjit Singh confisqua ses États de la rive droite de la Satlej. La famille de Sobhā Singh dirige encore l'État Kalsiā.

Le Misal Sukercakyā. — L'homme qui établit ce Misal était le Sardār Buddh Singh. C'était un Jat Sansi. Son père était Chaudhri, c'est-à-dire, chef du village de Sukercak. Buddh Singh adopta les principes Sikhs et prit le Pahaul. Il s'associa avec les Sikhs qui combattaient l'autorité mogole pour assurer leur propre existence. C'était un homme courageux et entreprenant qui, bientôt, gagna la réputation d'être le chef sikh le plus téméraire et le plus résolu. La jument qu'il chevauchait était aussi célèbre que son cavalier. On l'appelait Desi et c'est pour cette raison que Buddh Singh fut surnommé Desu. Il mourut possesseur de grandes richesses ; il laissa deux fils, Nodh Singh et Candā Singh. Ce dernier fut le fondateur de la famille Sindhiānvālā. Nodh Singh devint aussi fameux que son père et amassa une grosse fortune. Il se joignit au Misal Faizullahpuria du Nabab Kapur Singh, et fut un des plus intrépides parmi ceux qui pillèrent les bagages et les arrières-gardes des armées afghanes,

Il fut reconnu comme chef de son village Sukercakyā. Il mourut en 1752, laissant quatre fils. L'un devint un prêtre Sikh, les deux autres, avec leur frère Charat Singh, quittèrent la fédération Singhpurīā et posèrent les fondations de la fédération Sukercakyā. Il transféra son quartier général de Sukercak à Rājā-Sani, près d'Amritsar. Beaucoup de chefs du voisinage, impressionnés par sa hardiesse et ses promesses, se joignirent à lui. Sa réputation était grande. Il harcela les troupes de Ahmad Chah et, avec ses alliés, les dépouilla des grandes richesses qu'elles avaient amassées pour les emporter. Il se joignit au Kahnyā et autres Misals pour aider Brij Dev, l'héri-

tier de la province de Jammou, que son père Ranjit Dev avait l'intention de priver de son droit de succession. Pendant une bataille, Charat Singh fut accidentellement tué par l'éclatement d'un pistolet dans les mains d'un de ses hommes. Son fils, Maham Singh, qui était mineur, lui succéda.

Sa mère, Desān, assumait la direction du Misal, assistée par Jai Singh Kahnyā. Maham Singh, en atteignant sa majorité, commença des expéditions de pillage. Il conquiert de grands territoires pour sa maison et devint l'un des plus fameux chefs du Khalsa Dal. Il épousa la fille du Raja Gajpat Singh de Jind. Cette dame, nommée Mai Malvaim, donna le jour à un fils du nom de Ranjit Singh qui, plus tard, devint le fameux Maharaja Ranjit Singh.

À la mort de Maham Singh, Ranjit était dans sa douzième année. Sa mère fut nommée régente et gouverna avec l'assistance du ministre de son mari défunt, Lakhpat Rāi et de Sadā Kaur, chef du Misal Kahnyā et belle-mère du jeune Ranjit.

Plus tard, Ranjit Singh absorba tous les Misals et devint le chef du Panjab

II. — Organisation des Misals

Organisation politique des Misals. — Les Misals ressemblent, à première vue, à de petites monarchies, et on les a souvent donnés pour telles ; cependant, si nous les étudions de près, nous trouvons que ce jugement n'est pas exact. Ils constituaient plutôt des démocraties à demi-constitutionnelles, chacune formant une partie intégrale du Khalsa ou théocratie Sikh. Tel Misal qui, sous un chef, dont la puissance et l'ascendant équivalaient souvent à une autorité quasi absolue, semblait bien être une monarchie, savait pourtant maintenir toujours l'esprit républicain et démocratique dont Govind, le dixième Guru, avait imprégné le Khalsa. Cette fidélité aux préceptes du grand réformateur se manifestait en beaucoup de choses telles que

l'administration de la justice, confiée aux Panchayats, institutions municipales toutes proches du peuple, qui jouissaient aussi d'une large liberté dans les affaires civiles.

Dans le Khalsa proprement dit, ce même esprit démocratique trouvait à s'exprimer en deux ordres de relations. Premièrement, dans celles qui régnaient entre les chefs et le Khalsa, ce dernier étant représenté par une ligue nationale ou pour mieux dire religieuse ; secondement, dans les relations entre les chefs et leurs partisans.

La ligue nationale était établie à Amritsar ; malheureusement, elle était administrée par les Akālīs ou Nihangs, fanatiques sincères, mais peu éclairés. Elle s'occupait des intérêts communs du Khalsa tout entier.

Tous les chefs avaient à gagner sa faveur pour maintenir leur pouvoir. Bien qu'en apparence complètement indépendants, ils étaient indirectement responsables devant la ligue qui était un corps représentatif approuvé par le Khalsa. Quand la communauté et la religion étaient menacées, le devoir de ce corps était de convoquer un Guru-matā, où grands et petits, riches et pauvres, chefs et partisans, se rencontraient pour trouver les moyens de parer au danger commun.

Tous avaient à prêter serment sur le saint Granth, d'obéir au Khalsa, et aux décisions du Guru-matā. En cas d'offensive, le Guru-matā décidait les plans de l'expédition et élisait le chef qui devait conduire l'armée contre l'ennemi.

Chaque chef avait à payer une partie de son revenu au Khalsa pour le maintien des temples et des pratiques religieuses. Tout chef qui omettait de payer la redevance du Panth perdait l'estime des Akālīs, et bientôt son pouvoir et son prestige. Ainsi les chefs n'étaient donc pas des monarques absolus.

Les chefs avaient une autre responsabilité. Nous savons que Govind avait infusé dans le Khalsa un esprit d'individualisme. Chaque membre de la communauté se considérait comme l'égal d'un autre. Persécution, exil, atrocités variées accrurent ce sentiment d'individualisme et de confiance en soi. L'indépen-

dance de caractère fut de loin, le trait moral prédominant dans le Khalsa. Un Sikh n'en aurait pas servi un autre s'il n'avait été traité honorablement.

Dans le Khalsa, il avait avec le chef un droit égal, aussi le chef ne devait-il rien lui demander qui fut ou même parût une humiliation ou un abaissement. S'il venait à le faire, il préparait lui-même sa propre ruine. Son devoir, comme son intérêt étaient donc d'être poli et respectueux avec ses partisans et de rester toujours soucieux de leur bien autant que du sien propre. S'il leur montrait une réelle bienveillance, il était le plus puissant de tous les chefs. Un soldat Sikh d'un certain Misal avait la parfaite liberté de le quitter et de se joindre à un autre. Le chef n'avait aucun droit de le garder sous ses ordres. Cette coutume, si peu favorable au maintien de la discipline militaire, montre combien profond était l'esprit démocratique du Khalsa. Pour les partisans, il n'y avait qu'un seul chef, le Khalsa, et c'est librement qu'ils se mettaient au service de celui qui leur semblait le meilleur.

Cette souplesse de structure des Misals est en opposition complète avec l'idée qu'ils aient pu être en aucune manière des monarchies.

Ces Misals constituaient donc les unités politiques élémentaires de la confédération du Khalsa. Chacun d'entre eux était responsable vis-à-vis de tous ses membres : *partisans* (Sikhs et mercenaires), et *non-partisans* ; et répondaient également d'eux dans les relations fédérales et devant le Khalsa. Le Khalsa, à son tour, était la propriété indivise du peuple Sikh, et responsable devant ce peuple.

Formation d'un Misal. — Un homme hardi qui avait accompli d'éminents exploits de bravoure et rendu des services au Panth était bientôt entouré par une troupe d'hommes d'un courage égal et animés d'un même idéal. Il était considéré comme chef et entreprenait des expéditions de conquête aussi bien que des guerres religieuses. De tout le butin qui tombait

entre ses mains, il devait réserver une part et la diviser également entre ses hommes. Sa gloire et sa richesse attiraient, avec leurs partisans, beaucoup d'autres chefs moins importants qui, bientôt lui apportaient leurs alliances militaires. Quand la fusion était assez intime, le chef déclarait son indépendance, et il établissait les fonctions d'un Misal. Ses coreligionnaires reconnaissaient son indépendance et prêtaient serment d'obéissance à lui et à sa famille, pourvu que lui et les siens fussent très soucieux de leurs désirs et de leurs besoins. La moindre apparence d'indifférence à leurs intérêts ou tout acte d'injustice envers eux amenait invariablement une séparation. A côté des Sikhs, les chefs avaient d'autres partisans qui n'appartenaient pas au Khalsa. Pour de tels hommes, combattre était une profession et ils étaient payés. Mais la force réelle de tout Misal dépendait du nombre de Sikhs qu'il comprenait : car ceux-ci combattaient par zèle religieux et étaient prêts en toute circonstance. Le chef, conscient que toute négligence à l'égard de ces braves amènerait sa ruine, était toujours soucieux de leur bien-être. A la mort du chef, son fils, ou à défaut de fils, un de ses parents, était mis à sa place.

Mais s'il ne laissait personne qui fût capable de le remplacer, alors, parmi les chefs qui s'étaient liés déjà à lui par une alliance perpétuelle de paix et de guerre, celui que désignait la faveur des partisans était élu comme successeur.

Ainsi se formait un Misal.

Organisation militaire des Misals. — L'armée Sikh était appelée le Dal Khalsa, ou l'armée du Khalsa. Elle était constituée, en grande partie, par des cavaliers appelés Kāthivands ou Savars. Les Kāthivands fournissaient leurs propres chevaux et recevaient pour cette raison double solde. Les soldats qui étaient fournis d'armes et de chevaux par les chefs étaient appelés Bargirs, ou mercenaires. La selle du Sikh était son foyer pendant de longues années. Il considérait l'infanterie comme une chose inférieure et la méprisait. Le tribut qu'un chef Sikh

exigeait des territoires conquis devait être payé en chevaux. Ainsi, d'un jour à l'autre, immédiatement les soldats d'infanterie pouvaient être transformés en cavaliers. Seule, l'infanterie Akālī jouissait du respect dû à la fois à ses statuts religieux et à sa valeur militaire. La cavalerie était constamment en campagne, pendant que l'infanterie était utilisée pour la garnison des forts. D'après Forsters, la force armée sikh aurait été de 200.000 hommes, quoique estimée à 300.000 hommes. Mais sa force réelle, d'après Brown, ne dépassait pas 73.000 cavaliers et 25.000 fantassins. George Thomas, l'aventurier anglais qui fit plusieurs incursions de pillage dans le territoire du Raja Sahib Singh de Patiala, l'estimait à 60.000 chevaux et 5.000 fantassins.

Les armes. — Les armes de guerre des Sikhs sont l'épée, la lance et le mousquet, au maniement duquel la cavalerie est très habile. Arcs et flèches étaient aussi employés, mais surtout par l'infanterie. L'usage des pistolets n'était pas inconnu des Sikhs. Quand la poudre n'était pas rare, ils s'en servaient avec succès. Le canon fut d'abord pratiquement inconnu, à cause de l'instabilité de leur situation et de leur manque de ressources ; mais l'emploi en fut introduit dès que leur puissance civile et militaire devint sûre et leurs ressources suffisantes. D'après George Thomas, ils arrivèrent à posséder quarante pièces. Les Sikhs, avant Ranjit Singh, n'avaient pas d'uniforme : ils portaient un turban, une chemise, une paire de pantalons courts et de sandales bien serrées, mais sans que, généralement, cette tenue si simple fut obligatoire. Les chefs avaient quelquefois des armes en mailles de métal : masques, cuirasses, boucliers et gantelets. C'étaient là, souvent, des objets acquis pendant les conquêtes.

Avant que le Ranjit Singh ne leur eût imposé une discipline, les Sikhs étaient tout à fait ignorants de l'exercice. Pour s'entraîner, ils avaient la ferveur religieuse et l'enthousiasme fanatique contre ceux qui les foulaient aux pieds, tuaient leurs

Gurus, dégradèrent leurs temples ou déshonoraient et maltraitèrent ceux qu'ils aimaient. Un Sikh, quand il allait à la guerre, avait une foi entière en son Dieu et en son Guru. Il savait que s'il était victorieux, il vivrait honorablement et aurait des joies matérielles ; mais il croyait aussi que s'il mourait, il irait droit à la demeure céleste de son Guru.

La seule discipline dont une armée sikh pût se vanter était que chaque expédition nationale était conduite par un chef élu par le Guru-matā. Les autres chefs prenaient ses instructions et commandaient leurs contingents en s'y conformant. Les officiers inférieurs, à leur tour, recevaient des instructions de leurs chefs, mais beaucoup étaient laissés à leur propre initiative.

Le cri de guerre sikh était « Satgri Akāl » et « Wāhi Guru ji di Fateh, Çrī wāhi guru ji da Khalsa ». L'étendard sikh était de couleur safran (1), mais pour autant que les recherches faites à ce sujet soient probantes, il semble n'avoir eu ni dessins, ni signes héraldiques.

Les Sikhs étaient hardis, braves et constants. Ils étaient très habiles dans l'art des escarmouches pour attirer l'ennemi et s'en faire une proie facile. Ils n'étaient jamais séduits par le confort et le détestaient. Ils n'avaient pas de tentes et, pour dormir, s'étendaient sur le sol en plein champ. Le repas d'un Sikh était simple, consistant essentiellement en pain de farine. Il pouvait manger de la viande, à l'exception de la vache, défendue par la vieille tradition, et considérée avec respect par les Gurus. Mais l'animal destiné à sa nourriture devait être égorgé d'un seul coup, avec le moins de cruauté possible. Le soldat sikh avait deux couvertures qu'il plaçait sous sa selle avec un sac de maïs et des sangles. Une couverture était destinée à son usage personnel, l'autre pour son cheval. Le Sikh était vif dans ses mouvements et habile soldat. Ces traits du

(1) Le safran était la couleur de l'ancien étendard hindou. Beaucoup de princes hindous avaient cette couleur, naturellement avec dessins et emblèmes.

caractère sikh assurèrent le succès du Khalsa dans beaucoup de toutes ses entreprises guerrières.

Administration civile des Misals. Justice civile. — Les Sikhs n'avaient aucune loi écrite pour les guider dans la justice civile. Ce pouvoir était donc donné aux Panchayat ou Cour des Cinq. C'était une ancienne institution hindoue, mourante au Panjab, quand le Guru Govind la ranima. Les cinq hommes choisis étaient toujours des hommes de réputation jouissant de l'estime du peuple et dont les deux parties en présence pussent être satisfaites. La décision du Panchayat liait les deux parties.

Les procès civils pouvaient aussi être introduits devant les chefs si les parties le voulaient ainsi.

Justice criminelle. — La justice criminelle était administrée ou par le chef ou par les officiers qu'il nommait à cette fin. Selon l'usage commun au moyen âge indien, les crimes et les délits étaient rachetés par de l'argent. Les amendes n'étaient limitées par aucune règle et étaient imposées arbitrairement. Les moyens et les ressources de l'offenseur étaient toujours pris en considération. Les procédés employés pour obtenir aveux et argent étaient généralement ceux des tribunaux mogols et, sans nul doute, cruels. Celui qui gagnait sa cause donnait au chef un Sukrānā ou présent de gratitude, et celui qui la perdait payait une amende ou Zurmānā. Tous les fonctionnaires employés dans le district et les différents services recevaient aussi des Sukrānā et des Zurmānā, mais s'ils étaient reconnus coupables d'excès, ils étaient sévèrement punis, enfermés dans un donjon et obligés de rendre l'argent. La peine de mort semble avoir été inconnue ou rarement infligée. Les plus terribles crimes étaient punis par la perte des mains ou l'ablation du nez et des oreilles. Ces mutilations pouvaient être aisément évitées par le paiement immédiat d'une somme fixée ou par l'assurance du paiement dans un temps donné.

Vol de bétail. — Dans ce temps, le bétail était la richesse la plus tentante. Le chef à la juridiction duquel le coupable appar-

tenait était appelé pour restitution. Quand le bétail volé était retrouvé sur ses terres, il était obligé ou de le ramener à son propriétaire ou de lui en payer la valeur. S'il refusait de le faire, il n'était pas rare que des batailles s'ensuivissent entre chefs et que le sang coulât. En tout cas, c'est à lui qu'incombait la charge de punir le vrai coupable.

Vol de grands chemins. — Une procédure analogue à celle du cas précédent était adoptée pour recouvrer la propriété perdue.

Maraudage. — Dans le cas de maraudage, celui qui en souffrait devait d'abord payer au chef, ou magistrat, pour les frais, une somme égale au quart de la propriété volée. Faisaient preuve, soit la dénonciation d'un tiers (le Mahār Khāī), soit la confrontation de l'objet suspect avec un échantillon (le Namounā) reconnu pour authentique.

Revenus des terres. — Les revenus d'un chef de Misal étaient de deux sortes : ceux qui lui fournissaient son propre territoire et ceux qui lui payaient les chefs placés sous sa protection. Les revenus de protectorat étaient appelés Rākhī et variaient du cinquième à la moitié du revenu du chef protégé. Les Sikhs levaient la taxe foncière en nature pour les grains ; la moitié était la part du chef, l'autre appartenait au propriétaire du champ. Mais il était bien entendu que les chefs, toujours en guerre, ne levaient jamais toute leur part ; et ainsi le cultivateur était favorisé. Tous les autres produits, tels que le coton, la canne à sucre, les pavots, etc., étaient assujettis à des taxes fixes payées en argent.

Taxes de commerce. — Dans la première période, les taxes de commerce étaient lourdes. Chaque chef à travers le territoire duquel la marchandise passait levait d'énormes taxes. Il en résulta que le commerce fut découragé et les intérêts des chefs lésés ; aussi, les taxes furent-elles réduites à peu de chose.

Par un accord de tous les chefs, la totalité des sommes pré-

levées sur une même marchandise n'excéda plus le taux d'une redevance équitable pour la protection et la sûreté qu'elle trouvait sur le territoire sikh. Cette mesure ramena la confiance des marchands qui, de nouveau, transportèrent leurs marchandises.

Morale sociale. — Les Sikhs n'avaient pas de code de morale qui leur fut propre ; en général, ils suivaient la loi hindoue. Ceux qui venaient des hautes castes adhéraient strictement aux coutumes sociales des Hindous relatives au mariage, à l'héritage, etc., Mais ceux des Jats qui étaient Sikhs, — et beaucoup de chefs Sikhs étaient Jats, — avaient pour les guider des lois de leur propre race. Leur exemple était souvent suivi par leurs partisans, à l'exception de ceux qui appartenaient aux deux castes supérieures.

En l'absence d'héritiers mâles, la veuve héritait des biens. Mais, dans ces temps, si la veuve était dépourvue de sagesse et d'habileté, ses possessions étaient exploitées par ses favoris ou saisies de force par ses parents. Cependant, pour la protéger contre ces abus, le remariage de la veuve avec un frère du mari défunt était autorisé parmi les Jats. La coutume laissait généralement la veuve choisir parmi les frères, mais l'aîné avait le droit de la réclamer s'il le désirait. Cette forme de mariage est connue sous le nom de Chadardālnā ou Karevā. Le Karevā s'étendait d'ailleurs à d'autres unions que celles avec les frères de la veuve. Une fille de basse classe ou la veuve d'un ami ou même d'un ennemi était très souvent épousée de cette manière. Mais, dans tels cas, la femme Chadardālnā et ses enfants occupaient une place inférieure à celle de la femme mariée en premières noces et de ses enfants.

Le mariage Karevā avec les beaux-frères de la veuve était tenu en plus grand estime ; elle et ses enfants possédaient les mêmes droits qu'une femme mariée de premier rang et ses enfants. Dans le cas où la veuve n'était pas réclamée par un des frères du mari mort, son droit de se remarier à son choix

était admis. Une veuve avait aussi le droit de se ramarier une troisième fois. Son troisième mariage était appelé Trevā, mais de tels mariages étaient rares.

Succession. — Les mâles seuls devaient hériter, les filles et leurs enfants étaient exclus. Mais un Sikh, comme un Hindou, pouvait adopter un fils de sa fille, en l'absence d'héritier mâle. Il y avait parmi les Jats deux coutumes regardant l'héritage. L'une Chaderband ou Chaoudaband, en usage chez les Sikhs de Majha (1) et l'autre Bhāiband en usage chez les Sikhs Malva (2).

La première divisait la propriété entre les mères en parts égales et la seconde en parts égales entre les fils. Supposons un homme ayant laissé deux veuves : l'une avec un fils, l'autre avec deux ; par le Chaderband, la propriété serait divisée en deux parts égales. Une part serait donnée au fils unique de la première veuve, l'autre part aux deux fils de la seconde veuve. Mais, par le Bhāiband, chacun des trois fils aurait reçu un tiers. En cas d'absence d'héritier mâle, on suivait la coutume hindoue de l'adoption ; mais la veuve n'avait pas le droit d'adopter. La propriété passait, à sa mort, aux frères, aux neveux du mari défunt, mais jamais aux filles.

En dehors des Jats et des Mazabis, les hautes classes sikhs suivirent quelquefois ces coutumes, mais en règle générale, ils préféraient les lois hindoues sur le mariage et l'héritage. Les mariages entre Hindous de haute classe et les Sikhs n'étaient pas rares et les enfants de ces mariages jouissaient des mêmes droits que les enfants des mariages ordinaires. Les Sikhs musulmans avaient le droit de suivre la loi coranique.

En général, les Sikhs des Misals, excepté les Jats et les Nihangs, suivaient plus ou moins l'usage hindou pour les coutumes et les mœurs.

(1) Les districts situés à la rive droite de Satlej.

(2) Les districts situés à la rive gauche de Satlej.

CONCLUSION

Telle s'est donc déroulée jusqu'à la veille du xix^e siècle l'histoire, à coup sûr bien locale, mais tout de même singulièrement dense et attachante des fils de Nānak et de Govind. Étrange destinée que celle de ce « peuple » rassemblé pour le service de l'esprit et dont il a su, tout compte fait, tant bien que mal, et malgré toutes les reprises du monde, garder la flamme, tantôt ardente, tantôt couvant sous la cendre, durant trois cent trente et un ans et plus.

A l'Inde septentrionale du xv^e siècle toute gémissante des efforts antagonistes de l'Islam et de l'Hindouisme, Nānak apporte non pas une doctrine nouvelle, mais une exhortation pressante à rechercher au cœur même de ces diversités l'unité profonde l'inspiration qui les anime, à faire se répandre sur la face de son pauvre sol desséché cette source cachée de douceur et de paix. Il redoute à ce point la tension des forces religieuses ascétiques et prosélytiques, que sa prédication est tout entière orientée vers une saturation progressive par les plus hautes valeurs spirituelles et par le sens de l'Absolu, de l'humble vie dans le monde, de la vie de famille et de la vie sociale commune avec leurs relativités et leurs tempéraments.

Nānak meurt, l'esprit de secte et l'esprit de famille qu'il avait cru séduire et transfigurer reprennent leur ancien visage... Est-ce pour jamais l'ankylose des énergies originales suscitées par le fondateur ? Deux siècles ont passé, la loi de fer pèse

toujours plus lourdement sur le Panjab... L'Inde est meurtrie non plus seulement en son âme, mais dans la chair de sa chair. Govind surgit : la doctrine de pieuse tendresse devient une doctrine de fierté nationale plus encore que religieuse, la doctrine d'Ahiṃsā, une doctrine de la force et de la valeur guerrière au service du droit. Plus tard, après le règne brillant du Maharaja Ranjit Singh viendront d'autres étrangers. Le Sikh, transformé en soldat par le dixième Guru pour défendre la liberté du Panjab, se fera le *loyal* et féal serviteur de la couronne britannique ; son sens de l'honneur deviendra celui d'un honneur purement militaire.

Il semble que dans l'atmosphère orageuse et douloureuse des jours présents, le Sikhisme sente frémir en lui-même le double écho des enseignements de Nānak et de Govind. Il lui appartiendrait d'y trouver les éléments d'une riche et nouvelle synthèse. Mais ici, nous sommes au seuil de l'avenir, et l'historien doit se taire.

APPENDICES

APPENDICE I

Comme il a été dit plus haut, l'Ādi Granth des Sikhs, dans sa forme présente, fut réuni et compilé par le cinquième Guru, Arjun. Quelques poèmes, de Guru Teg Bahādur furent ajoutés dans la suite. Guru Govind, le dernier maître, y joignit un de ses propres *dohra* (1), puis scella le Livre Saint pour le préserver d'additions ultérieures.

Nous avons déjà donné les raisons qui obligèrent Arjun à rassembler les paroles détachées de ses prédécesseurs et à les présenter comme formant un tout. Il y inséra aussi un grand nombre de vers des saints fameux de l'Inde, hindous et musulmans ; en agissant ainsi, le but principal d'Arjun était de faire comprendre à son peuple que, bien que les disciples de Nānak se fussent groupés en secte, l'esprit du premier Maître n'avait rien d'étroit et n'était pas dominé par des idées sectaires. La Vérité devait toujours être adorée où qu'elle se trouvât. L'esprit du Guru, large et sans préjugés, s'était d'ailleurs montré plein de tact dans le choix de ces paroles de saints. Aucun des textes insérés de la sorte dans la trame du Granth n'induisait à l'idolâtrie ou au fanatisme, bien qu'il faille admettre que beaucoup de leurs auteurs étaient idolâtres, ou avaient des vues sectaires

(1) Une partie du *Vacitra Nālak* est écrite en *dohra*. Voir appendice II, vers 30.

II

et rigides. Les passages introduits dans le Granth sont tous monothéistes parce qu'ils furent composés à un stade avancé de sainteté. Ils s'accordent ainsi spontanément avec les doctrines de Nānak.

On trouve encore dans l'Ādi Granth quelques panégyriques composés par les bardes attachés aux divers Gurus. Ces panégyriques n'ont pas autant de valeur que les autres parties du livre ; ils ne sont pourtant pas « d'abjectes flatteries sans aucune valeur intrinsèque », comme le prétend M. Trumpp. « Apparemment, ils furent tous ajoutés par Guru Arjun lui-même ». M. Trump oubliait quand il écrivit ces lignes que si Arjun avait voulu ajouter des « flatteries abjectes » au Granth, il n'aurait eu que l'embarras du choix. Son parent Bhāī Guru Dās, grand poète, désirait vivement que ses propres vers en l'honneur des Gurus fussent insérés dans le livre, mais sa demande fut sévèrement rejetée. Arjun lui dit que son but, en recherchant les paroles des Gurus, était de retrouver les doctrines authentiques et originales et de les rendre accessibles à ses disciples et à ceux qu'elles intéressaient, et non pas d'ajouter à la louange des Gurus. Les quelques panégyriques qu'il permit d'insérer dans le Granth avaient été composés par les bardes qui avaient passé leur vie dans la maison des Gurus.

Ces poèmes de louange sont écrits dans une langue riche et sonore. Ils comparent leurs héros aux Rishes et aux Rājarshis des anciens temps. Ils veulent convaincre l'auditeur que, seuls, les Gurus ont exposé la philosophie du Rājayoga ou Karmayoga dans notre Kaliyuga, notre âge de fer et que le grand secret de la divine Connaissance a été révélé à Nānak et transmis par lui à ses successeurs.

Ces panégyriques ont une grande importance historique et montrent l'influence des Gurus sur les masses. « Les flatteries abjectes » y sont peu nombreuses : nous en avons révélé vingt-deux au total, ce n'est pas assez pour changer l'esprit du Granth.

L'Ādi Granth n'est donc pas l'œuvre d'un seul auteur, mais de plusieurs, qui peuvent se répartir en trois catégories :

1^o La première comprend les Gurus Nānak, le fondateur, Aṅgad, Amardās, Rām Dās, et Arjun, le compilateur, Teg Bahādur, et Govind, le dernier maître qui scella le Granth ;

2^o La seconde catégorie est celle des Bhaktas ou des saints : Jai Dev, Nāmdev, Rāmā Nandā, Kabīr, Ravidās, Farīd, Pipā, Bīkhan, Benī, Dhannā, Sāadhanā, Sainā, Trilochan et Sūrdās ;

3^o A la troisième catégorie appartiennent les Bardes : Kalsu, Kalasahar, Jalap, Bhalhan, Bhika, Dasa, Gangā, Harivans, Jhalana, Jalāp, Kintu, Mathura, Nal, Rarb et Salh.

Le Granth est disposé d'après un plan très net que paraît inspirer un principe directeur. Il est divisé en trois parties :

I. Les grands thèmes religieux de la foi sikh.

II. L'ensemble des hymnes confirmant et développant la plupart des idées de la première partie.

III. Divers éléments tels que les panégyriques, le Bhag ou conclusion et quelques hymnes épars composés par les Gurus.

La liturgie comprend le Japji ou le livre de la confession de foi. Dans ce livre est contenu le credo de l'Église sikh telle que l'a fondée Nānak. La doctrine en est complétée par le So-Dar et le So-Purakh, ou les adorations du soir au Très-Haut, avec le Sohila, la prière avant de se retirer pour la nuit.

L'ensemble des hymnes est divisé en plusieurs groupes, selon qu'ils doivent être chantés sur tel ou tel Rāga ou « air ».

La troisième partie est formée de matériaux moins homogènes comprenant des poèmes longs et brefs de différents auteurs Bhaktas et bardes, quelques glokas composés par les Gurus eux-mêmes et une Rāgmālā ou esquisse du système musical utilisé dans la liturgie sikh.

« Cet arrangement », dit M. Frédéric Pincott, « ressemble à celui du Rigvéda ». Il n'est pas impossible, en effet, que le Rigvéda ait servi de modèle pour l'ordonnance de l'Ādi Granth.

L'ensemble de l'Ādi Granth, comme presque toute la littérature religieuse hindoue, est en vers et doit être récité ou chanté.

IV

L'arrangement musical des hymnes est conforme au système en usage au Panjab, lequel est apparenté à l'ancien système de l'Inde. Les mètres qui sont employés dans le Granth sont presque tous prakrit ; quelques-uns appartiennent à la versification hindi et le reste propre au Panjab.

Les vers du Granth se répartissent selon différents Rāgas et Rāginīs, grandes catégories de la musique hindoue. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner ici une rapide esquisse de cette musique : elle est fondée sur les émotions et les sentiments humains. Chaque son musical correspond à quelque mouvement de l'âme particulier et déterminé. Si un tel son ou note prédomine dans un ton, ce ton constitue un Rāga. Cette note particulière et dominante s'appelle aṃṇa. De l'aṃṇa sont tirées deux notes mineures : la note initiale ou gram et la note finale ou nyāsa. C'est l'aṃṇa qui a l'influence prépondérante sur la mélodie dans laquelle le gram et le nyāsa ne jouent qu'un rôle secondaire. Ainsi divers tons gouvernés par la même note dominante appartiennent au même Rāga.

Dans l'ancien système musical hindou il y avait six tons principaux. Chaque ton complet comprenant six demi-tons et chaque demi-ton huit sous-demi-tons.

L'arrangement du Granth, bien que basé sur l'ancien système de musique en diffère cependant un peu ; il est codifié dans la Rāgmālā attachée au Livre. L'auteur de cette Rāgmālā affecte à chaque Rāga ou ton, cinq Rāginīs ou demi-tons et huit sous-demi-tons, ce qui donne en tout six tons prédominants, trente demi-tons et quarante-huit sous-demi-tons. A noter cependant que dans le Granth, le Dīpak Rāga, l'un des tons principaux manque, alors que ses demi-tons y sont employés. La chose est d'ailleurs explicable. Le Dīpak Rāga, ou sixième ton principal, s'est perdu dans le Nord de l'Inde. La tradition rapporte que ce Rāga fut chanté pour la dernière fois par Tansen sur l'ordre de l'empereur Akbar. L'effet en ayant été jugé nuisible, l'empereur défendit, dans l'intérêt général, que Tansen ou tout autre musicien fit désormais connaître le Dīpak à âme

qui vive. A partir de ce jour, les demi-tons du Dīpak furent encore chantés mais le ton lui-même fut perdu. Nous pouvons donc conclure de ce qui précède que cinq Rāgas et trente Rāginīs, dont celles du Dīpak perdu, constituent la catégorie selon lesquelles sont distribués les hymnes sacrés (1), en conformité avec le système musical qui prévalait et prévaut encore au Panjab.

Il faut remarquer ici que quelques noms usuels des demi-tons du saint Livre diffèrent de ceux que la Rāgmālā indique. C'est que ces appellations varient de district à district ; seules les règles fondamentales demeurent les mêmes. Ainsi doit s'expliquer l'existence de la jaijavatī Rāginī, la trente et unième, dans le Granth.

Ce trente et unième demi-ton fut introduit par le Guru Teg Bahādur, bien des années après que le saint Livre eût été compilé par Arjun. Sa place dans les divers manuscrits n'est pas la même, tantôt il apparaît au milieu et tantôt à la fin. Comme le Guru Teg Bahādur passa une bonne partie de sa vie dans les autres provinces de l'Inde et qu'il demeura dans les montagnes quand il résida au Panjab, c'est peut-être bien lui qui choisit ce vocable pour désigner le mètre d'un hymne de sa composition ; ce nom de jaija-vatī paraît en effet étranger au Panjab propre, bien que le ton soit connu dans toute la province, portant des appellations diverses selon les districts.

Chaque ton du système musical hindou a sa saison particulière ainsi que son temps et son heure. La journée est divisée en plusieurs parties dont chacune est affectée à un rāga et une rāginī. Certains tons ne peuvent être chantés que le matin et d'autres seraient sans valeur s'ils n'étaient pas chantés à minuit. Le jour, au Panjab, est divisé en huit pahāras, chaque pahāra comprend huit gharīs, ce qui fait au total soixante-quatre paharas pour toute la journée. On groupe les gharīs par

(1) Six Rāginīs, sur trente-six ne peuvent pas être adaptés à la musique sacrée ce qui explique l'absence de six demi-tons dans la Rāgmālā du Granth.

VI

deux, afin d'avoir pour le jour entier trente-deux divisions égales. Il faudrait alors trente-deux tons pour correspondre à chaque groupe de deux gharīs. Mais, généralement, les quatre derniers gharīs (les deux derniers groupes de deux gharīs) sont réservés au repos qui prend place entre la journée qui finit et celle qui commence, de sorte que trente groupes de deux gharīs sont affectés chacun à une rāginī, et les deux groupes restant au repos. Pourtant, si l'on compte la jaijavati, il y a trente et un rāginīs dans le Granth.

En ce cas, il faut considérer que si l'on convient de représenter chaque groupe de deux gharīs par un point, ces points laisseront entre eux trente et un intervalles, ce qui peut justifier l'existence de trente et un demi-tons. Mais, il faut, alors bien entendu, supprimer le temps de repos.

Il est possible que ce soit par préférence pour ce système non purement musical que Teg Bahādur ait introduit la jaijavatī. Car, il pouvait avoir de sérieuses raisons de vouloir élever de trente à trente et un le nombre des rāginīs. Dans toute l'Inde, mais particulièrement au Panjāb, les nombres impairs sont considérés comme de bon augure. Jamais une offrande n'est faite en nombre pair. Teg Bahādur, en ajoutant une rāginī de plus, créa un nombre impair et ainsi rendit auspiciouse l'offrande d'hymnes religieux au Créateur.

Le Ḥrī Rāga occupe la première place dans le Granth. Le livre même a marqué l'importance de ce ton : *Rāgām main ḥrī Rāg hai*, c'est-à-dire parmi les rāgas ḥrī, Rāga est le meilleur. Dans toute l'Inde d'ailleurs, les hymnes sacrés sont exécutés dans ce rāga. L'arrangement des hymnes étant essentiellement musical, en plus du ton et du mètre, des indications complémentaires sont données pour les clés sur lesquelles les poèmes doivent être chantés.

Tous les hymnes, qui doivent être chantés sur un ton ou demi-ton déterminé, sont groupés ensemble et à l'intérieur de chacun de ces groupes répartis selon leur qualité prosodique,

selon leur mètre, ces mètres sont au nombre de quinze : Cāupadās, Paurī, Savaiyyā, Cambolā, Vān, Gāthā, Dohrā, Dupāda, Astapadā, Baj-raṃgā, Dakhanā, Chantā (ou Chandā), Tripadā Ćloka et Pamjpadā.

D'autre part, ces poèmes sont classés d'après leurs auteurs, ceux des Gurus sont placés les premiers, dans l'ordre chronologique : par exemple, pour indiquer qu'un certain poème en Ćrī Rāga est de Nānak, il est désigné comme Mahala première « premier chemin » ou « premier palais ». Pour le Guru Arjun, c'est la Mahala cinquième, etc. Ensuite viennent les compositions des saints.

Les hymnes sont encore distribués par clé musicale ou gharu. Ainsi, un musicien qualifié ou un barde saura à première vue quelles doivent être l'élévation et la tombée de la voix, et la place de l'accent.

Soit par exemple à retrouver dans le Granth, l'hymne « āpai-
guṇ āpe kathā », en Ćrī Rāga : nous irons à la catégorie de Ćrī Rāga, et le retrouvons au mètre Asatapadā, gharu I et Mahala première. Ainsi la tâche de rechercher un hymne devient très facile.

Nous devons noter ici que toute la troisième partie de l'Ādi Granth n'est pas d'une authenticité aussi sûre que les deux premières. Certains Ćlokas, par exemple le Ratan Mālā avec l'histoire du Roi Mukham, quoique canoniques, sont assez douteux, car tous les manuscrits du Granth ne les reproduisent pas.

L'Ādi Granth n'est pas un livre considérable par le seul volume. Celui qui l'a étudié avec patience et d'un esprit impartial ne peut mettre en doute son importance religieuse et son esprit pieux. Et si l'on considère les doctrines qu'il renferme, peut-être est-il le seul livre sacré qui, à côté de ses propres enseignements, fasse une place aux pensées des sectes contemporaines de quelque importance. Si jamais livre religieux a été compilé dans un esprit de tolérance, c'est bien le Granth.

L'Ādi Granth a aussi une certaine importance historique, puisqu'il renferme des documents originaux sur les conditions

VIII

religieuses et sociales du Panjab durant à peu près deux siècles, le ^{xv}^e et le ^{xvi}^e.

Au point de vue linguistique, c'est un grand trésor pouvant fournir des matériaux à de multiples recherches.

Il est écrit en plusieurs dialectes panjabi des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, et renseigne aussi sur les rapports avec d'autres langues d'origine sanscrite et prakrite ; telles que Rājasthānī, Lahandā, Hindi, Marāṭhi. Les *glokas* de Jaideva montrent de manière particulièrement frappante, comment le sanscrit classique s'est transformé en langues courantes.

Il est difficile de dire quelque chose de très précis sur les idiomes employés par les Gurus, à moins d'être un linguiste exercé. Qu'il nous suffise donc de dire que la langue généralement employée par Nānak se rapprochait beaucoup de celle de Chanda Vardāī, le premier poète Panjabi. Les Gurus suivants se servaient d'un Panjabi courant qu'ils normalisaient plus ou moins, sans jamais pourtant qu'il cessât d'être intelligible aux gens de toutes les classes. Le panjabi moderne, tel qu'il est parlé dans les villages écartés ressemble beaucoup au Panjabi du Granth. Celui qui se borne à l'étude de ce Panjabi rural peut facilement, moyennant un léger effort, comprendre la langue des Gurus.

APPENDICE II

DAÇAM GRANTH

Le Daçam Granth, d'après toutes les autorités, fut compilé sur l'ordre de Govind par Bhāī Manī Singh, entre 1703 et 1707 à Damdamā. Tout ce que le Guru lui-même, ainsi que les érudits et les poètes vivant autour de lui, avaient traduit des littératures sanscrite et persane, fut réuni sous le titre de Daçam Granth. Les ouvrages originaux de Govind, le Vacitra Nāṭak (1) et le Zafar Nāmā, furent aussi insérés dans le recueil dont ils forment une partie importante et de grande valeur historique. Le contenu du Vacitra Nāṭak montre qu'il fut écrit peu de temps avant cette année 1696 où devait naître le Khalsa. Les idées de Govind sur sa mission y apparaissent comme déjà tout à fait mûries. Bien que le Khalsa n'y soit pas nommé, le Guru semble dès ce moment avoir convaincu ses fidèles et son peuple de la nécessité de cette institution nouvelle, non moins que de l'importance de sa propre mission. Le choix de vers donné ci-après fera voir comment le Guru s'exprimait sur ces deux points :

(1) En sanscrit, *Vicitra Nāṭaka*: drame merveilleux.

Vacitra Nāṭak, chapitre VI :

1. *Ab main apanī katha bakhāno,*
tap sādhat jeh bidī muhi āno
hem kunt parbat hai jahām,
sapta ṣṛiṃg sobhita hai taḥaṃ.

« Maintenant, je raconte mon histoire, la manière dont j'ai été appelé,

Là où est la montagne Hem kunt, les sept monts rayonnent de beauté.

2. *Sapta ṣṛiṃg tih nām kahāvā,*
pāṃd rāj jahi jogu kamāvā
Tah ham adhik tapasiā sādhi,
mahām kāl kālakā arādhī.

« (Ce lieu donc) se nomme les Sept Monts ;

Là Pāṃd Rāj pratiqua le yoga ;

Là je me livrai à de grandes austérités,

Et adorai le Grand Temps qui a fait le temps. »

3. *Ih bidī karat tapasia bhayo,*
dvai te aik roop huai gayo
tāt māl mur alakh aradha,
bahu bidī jog sādhanā sādha.

« Me livrant ainsi aux austérités,

Les deux formes devinrent une seule,

Père et mère (1) ici-bas adoraient l'Invisible,

Et de mainte manière accomplissaient les accomplissements du yoga. »

4. *Tin jo karī alakh kī sevā,*
late bhaye prasamṇī gur devā
tin prabh jab āīs muhi dīyā,
tab ham janam kalu mahi līyā.

(1) Teg Bahādur et sa femme Gujarī.

« Par l'hommage pieux qu'ils rendirent à l'Invisible,
Par ce (culte) le Dieu Vénérable (leur) fut propice.
Ce Maître m'en donna l'ordre,
Alors je pris naissance au Kali-yuga. »

5. *Cit na bhayo hamaro āvan kahi,
cubhī rahī surūṭ prabhu caranan mahi
jieu tieu prabh hamko samjhāyo,
imi kahi kai īh lok pathāyo.*

« Ce n'est pas mon esprit qui désirait venir,
Sa vive pointe se fixait aux pieds du Maître.
De façon et d'autre le Maître m'a fait comprendre,
Et disant ainsi m'envoya en ce monde. »

Parole de l'Immortel adressée à sa créature.

6. *Jab pahile ham srisati banāī,
daīat race dusat dukhadāī
Te bhuj bal bavare hvi gaye,
pūjat param purakh rahī gaye.*

« Au commencement, quand Je créai l'Univers,
Je produisis les Daityas punisseurs des méchants.
Par la puissance de leur bras ils allèrent à la folie,
Et cessèrent d'honorer la Personne Suprême. »

7. *Te ham tamaki tanak mo khāpe,
tin ki thauur devatā thāpe.
te bhī bali pūja urajhaai,
āpan hī parmesar kahāai.*

« Courroucé, Je les détruisis en un instant
Et à leur place façonnai les Devās.
Ceux-là aussi s'embarrassèrent dans les offrandes et les cultes
Et se déclarèrent Dieu. »

8. *Mahā dev acut kahavāyo,
bisan āp āp hī thaharāyo*

XII

*brahman āp pār brahm bakhānā,
prabh koprabhu nakinhuṃ jānā.*

« Mahādeva se nomma impérissable,
Viṣṇu s'affirma lui-même comme le Tout ;
Brahma se donna pour le Brahman Suprême,
Aucun d'eux ne reconnut le Maître comme Maître. »

9. *Tab sākhi prabh aṇaṭ banāi,
sākh namit deve thaharāi
īa kahai karo hamārī pūjā,
ham bin avaru na thākuru dūjā.*

« Alors le Maître créa les huit témoins (1),
Il les établit devas en témoignage (auprès des devas)
Ceux-ci dirent : rendez-nous un culte ;
Sauf nous il n'y a pas d'autre Dieu. »

10. *Param taṃt ko jin na pachānā
līn kari īsar līn kahu mānā
kele sūr caṃd kahu mānai
agani hoīra kaī pavan pramānai.*

« Ceux qui ne reconnurent pas l'Essence Suprême,
Les acceptèrent comme Seigneur.
Beaucoup acceptèrent le Soleil et la Lune,
Plusieurs firent agréer le sacrifice du Feu. »

11. *Kinahūm prabhu pāhan pahicānā
nāli kile jal karaṭ bidhānā
ketak karam karaṭ darpānā
dharmrāj ko dharm pachānā.*

Il y en eut qui reconnurent pour Maître des pierres
Combien furent-ils à entrer dans la parenté de l'Eau et en
suivre la discipline !

(1) Les huit Vasus : Yama, Kuvera, Varuna, Sūrya, Candra, Agni, Vāyu et
Indra.

Combien eurent peur de l'agir et de l'acte,
Virent d'autre loi que la loi régale (de transmigration) ! »

12. Le 2^e ḡloka répète ce qui vient d'être dit.

13. *Jab prabh ko na tinai pahicānā
tab hari in manuchan thaharānā
Te bhī basi maṃaṭa hui gāai
paramesar pāhan thaharāai,*

« Lorsque (les Témoins) eurent méconnu le Maître,
Alors Hari établit ces êtres humains (qui sont investis de
l'autorité).

Mais ceux-ci aussi furent influencés par l'amour-propre,
Ils établirent des pierres pour Seigneur Suprême. »

14. *Tab hari siṃdh sādḥ ṭharāai
tin bhī dharm purakh nahim pāai
Jo koī hot bhayo jag siānā
tin tin apāno paṃlhu calānā.*

« Ensuite Hari établit les thaumaturges et les parfaits.
Eux non plus ne comprirent pas la Personne Véritable ;
Quiconque qui devint un sage pour le monde
Fonda sa voie propre. »

Les ḡlokas 15^e et 16^e reprennent les mêmes pensées.

17. *Param tat kinhūṃ na pahicānā,
āp āp bhīlari urajhānā
je je hari rikḥ rāj banāai,
tin āpan puni siṃṃṛili calāai.*

« Aucun ne reconnut le principe Suprême,
Ils s'embarrassèrent les uns dans les autres
Ce fut alors aux Rājarsṣiḥ que Hari créa
De mettre en mouvement à leur tour leurs traditions (parti-
culières). »

XIV

18. *Je simṣṛitan ke bhaye anurāgī,
tin tin kriā brahm kī tiāgī
jin manu hari caranan ṭhaharāyo,
so simṣṛitan ke rah na āyo.*

« Ceux qui se prirent de passion pour (ces) traditions
Tous ceux-là renoncèrent à l'effort pour (atteindre) Brahman
Mais ceux dont l'esprit se fixa aux pieds de Hari
Ceux-ci ne vinrent aux voies des traditions. »

19. *Brahmā cārhi ved banāai,
sarab lok lih karam calāai
Jin kī liv hari caranan lāgī,
te bedan te bhaye tiāgī.*

« Brahma créa les Quatre-Védas
C'est lui qui introduisit le devoir propre pour le monde (tout
entier)

Ceux dont la pensée s'attacha aux pieds de Hari
Ceux-là renoncèrent aux Védas. »

20. *Jin mat ved kalaban tiāgī,
pār brahm ke bhaye anurāgī
Tin ke gūr mat je calāhī,
bhāmt̃ anek dukhan so dalahī.*

« Ceux qui renoncèrent aux Védas (1) et aux Livres (2)
Devinrent les amants du Brahman Suprême,
Si leurs pensées abyssales se répandaient
Elles broieraient maintes douleurs. »

Les glokas 21 et 22 sont des explications du 20^e.

23. *Tab hari bahuri dat upajāiu,
tin bhī apanā paṁṭhū calāaiu
kar meim nakh sir jalam savarī,
prabh kī kriā kachu na bicārī.*

(1) Allusion probable au Bhāgavatisme et au Bouddhisme.

(2) Il s'agit des livres de la Smṛiti.

« Alors une fois encore Hari produisit Dattatreya
 Et lui aussi ouvrit son propre chemin ;
 Les ongles aux mains (1) et les cheveux en nattes sur la tête,
 Il ne considéra aucunement la manière dont agit le Maître. »

24. *Puni hari gorakh kou uparājā,*
sikh kare tin hūṃ baa rājā
Sraavan phāri mudrā duai dārī
hari kī prīti rīti na bicārī.

« De nouveau Hari donna l'être à Gorakh,
 Qui fit ses disciples des grands rois
 Pergant (leurs) oreilles il y mit deux boucles,
 Et ne réfléchit point à la manière d'aimer Dieu. »

25. *Puni hari Rāmā Nand ko karā*
bhes bairāgaī ko jin dharā
Kaṃthi kaṃthi kālth kī dārī
Prabh kī kriā na kāchu bicārī.

« De nouveau Hari fit Rāma Nanda
 Celui qui porta les insignes d'un Vairāgī.
 Il se mit au col un collier de bois
 Et ne considéra aucunement la manière dont agit le Maître. »

26. *Jo prabhu param purakh upajāye,*
tin tin apane rāh calāye
Mahādīn tab prabh uparājā,
arab des ko kiji rājā.

« Les hommes supérieurs que le Maître produisit,
 Tous ouvrirent leurs propres chemins,
 Alors le Maître donna l'être à Mahomet
 Et le fit roi du pays arabe. »

27. *Tin bhī aiku paṃthu uparājā,*
liṅg binā kije sabh rājā

(1) Les adorateurs de Dattātreyā laissent pousser leurs ongles.

XVI

*Sabh te apanā nām japāyo,
sati nāmu kahuṃ na drirāyo.*

« Celui-ci aussi créa une voie
Et priva du liṅga tous les royaumes
Il fit répéter son propre nom partout
Et ne fortifia en nul (cœur) le nom Véritable. »

28. *Sabh apanī apani urajhānā,
pār brahm Kāhu na pachānā
Tap sādhaḥ hari mohi bulāyo,
im kahi kai īh lok pathāyo.*

« Chacun s'embarrassa en lui-même,
Aucun ne reconnut le Brahman Suprême,
Alors Hari m'appela au milieu des austérités que j'accom-
plissais,
Et disant ce qui suit m'envoya en ce monde. »

La parole de Dieu, l'Invisible.

29. *Main apanā sul lohī nivāzā,
panthu pracūṇ karbe kahu sājā
jāhi tahaṇ tai dharm calāi,
kabuddhi karan te lok hatāi.*

« Je t'ai élu comme mon propre fils,
Pour propager la Voie Je te fais naître,
Pour que tu ailles là-bas mettre en marche la Loi,
Et détourner le monde de la malice. »

Govind répond :

30. *Thād bhayo main jor kar,
bacan kahā sir niāi
paṃth calai tab jagat main,
jab tum karahu sahāi.*

« Mains jointes, je me suis levé,
Et la tête inclinée, je prononçai cette parole :

Alors la Voie marchera sur la terre,
Lorsque Vous m'aiderez. »

31. *Ih kārān prabh mohi pathāyo,
tab main jagat janamu dhari āyo
jim tim kahi tinai tim karihau,
aur kisū te bair na gahi hau.*

« Pour cette raison le Maître m'envoya ;
Alors je pris naissance en ce monde ;
Comme il m'a ordonné, ainsi ferai-je
Avec personne je n'entrerai en inimitié. »

32. *Jo ham ko pamesar ucar hai,
te sabhi narak kuṁḍ mahi par hai
Mo kau dāsū tavan kā jāno,
yamai bhedu na raṁc pachāno.*

« Ceux qui m'appellent Dieu
Risquent de tomber dans la fosse de l'enfer.
Connaissez en moi son serviteur
Et n'ayez aucun doute sur ce que je vous déclare. »

33. *Mai ho param purakh ko dāsā,
dekhan āyo jagat tamāsā
jo prabh jagat kahā so kari hai,
mrīta lok te moni na rahi ai.*

« Je suis le serviteur de l'Être Suprême
Venu pour contempler le spectacle du monde
Ce que le Maître m'ordonne de faire au monde, je le ferai,
Et ne resterai pas muet ici-bas. »

34. *Kahiyo prabhu su bhakhi hau,
kisu na kan rakhi hau
kisu na bhekh bhij hau,
alekh bij bij hau. »*

XVIII

« J'annoncerai ce que le Maître m'a dit,
Je ne garderai rancune à personne,
Je ne m'occuperai des insignes sectaires de personne,
Je sèmerai la semence Invisible. »

35. *Pakhān pūj hau nahi,*
na bhekh bhij hau Kahi
Anant nāmu gāhi hau,
param purakh pāi hau.

« Je ne rendrai pas de culte à des pierres,
Je n'aurai ni couleur ni insignes sectaires,
Je chanterai le Nom Infini,
Que j'ai reçu de la Personne Suprême. »

36. *Jata na sis dhāriho,*
na mudrakā sudhāriho
na kān kahu ki dharo,
kahiyo prabhu so main karo.

« Je ne porterai pas de nattes sur la tête,
Je ne m'ornerai pas de boucles d'oreilles,
Je n'écouterai personne,
Et je ferai ce que le Maître m'a ordonné. »

Les *glokas* 37, 38, 39, 40, 41 sont des répétitions des *glokas* 34, 35 et 36.

42. *Ham ih kāj jagat mo āai,*
dharm hel gurdev pathāai
jahām lahām lum dharm bihāro,
dusat dokhiyan pakarī pachāro.

« Je suis venu dans le monde pour cette œuvre
C'est pour la Loi que le Dieu Vénérable m'a envoyé :
Partout, ici et là, répandez la Loi,
Et saisissant les mauvais et les coupables abattez-les. »

43. *Yāhi kāj dharā ham janamṃ,
 samajhi lehu sādhu sabh manamṃ
 Dharm calāvan saṃt ubāran,
 dusaṭ sabhan ko mūl upāran.*

« Voici pourquoi je suis venu au monde,
 Comprenez bien, ô sages !
 L'établissement du dharma, la libération des bons
 Et pour arracher la racine de ceux qui font le mal. »

APPENDICE III

La religion sikh fut, au commencement, un mouvement de protestation, de réforme et de réconciliation, mais devint une secte puissante de l'Hindouisme sous Govind. Bien qu'elle laisse ses portes grandement ouvertes aux fidèles de toutes les religions, elle est restée, jusqu'à ce jour, essentiellement hindoue. Les doctrines simples, mais élevées, du Sikhisme primitif étaient acceptées par tous ses sectateurs, qu'ils vinssent à lui de l'Islam ou de l'Hindouisme.

Cette simplicité doctrinale empêcha à peu près tout schisme ou même toute segmentation de la communauté sur des bases dogmatiques. Tous les groupes qui se sont formés au sein du Sikhisme, à l'exception de celui des Udasis, l'ont fait pour des raisons variées, mais relativement peu profondes : principes d'héritage, professions, symboles et signes extérieurs.

Avec le temps, les Sikhs en vinrent donc à se diviser en plusieurs sections, sans cesser cependant d'adhérer fidèlement aux doctrines religieuses communes à tous et sans rompre jamais l'unité.

Nous donnons ci-dessous un aperçu de ces divers groupes.

Le groupe Udasi

Ce fut le seul groupe dissident qui ait pu être appelé une secte, du moins en son commencement. Il fut fondé par Çrī Chand, l'un des fils du Guru Nānak. Il était doué comme son père d'un tempérament profondément religieux, mais ne con-

cevait pas qu'on pût achever son salut sans quitter absolument la vie dans le monde. Nānak, qui était un fervent adepte du Karma ou Rāja Yoga, ne pouvait pas admettre une telle doctrine. Le désaccord portant sur un principe fondamental, Ćrī Chand et ses partisans firent sécession et formèrent la secte des Udasis. Longtemps après la mort de son père, Ćrī Chand, regrettant son intransigeance, décida de donner à ses partisans le choix entre la vie de famille et celle de solitaire. Pour prouver la portée de son changement d'attitude, il choisit Bābā Gurudittā, fils aîné de Har Govind et père de Har Rāl, pour successeur. C'était un acte sage qui le ramenait dans l'Église sikh, et par la suite ses partisans formèrent partie intégrale du Panth Sikh. Pendant la période des guerres contre la puissance mogole, les Udasis devinrent les missionnaires du Sikhisme, et de nos jours encore que peu nombreux, ils sont restés missionnaires : ils demeurent attachés à une interprétation philosophique particulière du Saint Granth.

Les Sahaj Dharis

Tous les Sikhs qui hésitaient à accepter le baptême et à se joindre au Khalsa établi par le dixième Guru étaient connus sous le nom de Sahaj Dharis « ceux qui portent lentement », c'est-à-dire ceux qui sont lents à faire pénétrer en leur cœur les réformes de Govind. Les Sahaj Dharis étaient pour la plupart des Brahmanes, des Khatris ou des Sikhs musulmans. Ils étaient aussi appelés Nānak panthis, car ils adhéraient strictement aux principes prêchés par le premier Guru. Les Sahaj Dharis aidèrent beaucoup les Sikhs dans leurs luttes contre le gouvernement mogol. Maintenant encore, ils observent strictement les principes de Nānak ; ils révèrent aussi la mémoire de Govind, bien que souvent ils n'acceptent pas le baptême.

Les Nirmalās

Les savants et les gens instruits qui, sur le commandement de Govind, entreprirent l'éducation des Sikhs furent nommés

XXII

les Nirmalās. Ils formèrent le noyau intellectuel de la communauté. Les Nirmalās, comme les Udasis, observent souvent le célibat et sont très simples dans leurs vêtements. Ils ne sont pas très nombreux et on les trouve seulement dans les centres d'éducation du Panjab et dans les Provinces-Unies. Beaucoup d'entre eux possèdent une science véritable et sont experts à exposer les doctrines des Sikhs en suivant les grands thèmes de la pensée védantique. Presque toute la vieille littérature sikh fut composée par les Nirmalās et les services qu'ils ont rendus à la secte dans le domaine du savoir et de l'éducation sont d'un très grand prix.

Les Akālīs ou Nihangs

Tous les Sikhs qui, pendant la période de transition, s'offrirent eux-mêmes à protéger les Gurudvaras et observèrent le *raht* ou *discipline* d'une manière puritaine furent appelés Akālīs ou Immortels. Nous avons beaucoup parlé d'eux dans les pages précédentes, auxquelles il nous suffira de renvoyer le lecteur.

Les Sikhs Khalsas

Ils furent de parfaits croyants selon l'idéal de Govind et se joignirent à lui dans ses luttes pour l'indépendance de sa race et de son pays. Ils étaient en majorité au temps de Govind et sacrifiaient volontiers leur vie dans les guerres où leur maître était engagé. Beaucoup d'entre eux moururent sur les champs de bataille ; d'autres se retirèrent avec lui dans le Sud. Quelques-uns accompagnèrent Bandā Bahādur au Panjab et souffrirent le martyre avec lui à Delhi.

Les Tal Khalsas

furent ces Sikhs qui abandonnèrent Bandā Bahādur et traitèrent avec l'empereur mogol. C'étaient des gens sincères et leur foi en Govind et sa famille était profonde, mais ils manquaient d'intelligence politique et de sagacité et se laissèrent

souvent mener par les Nihangs. Ils perdirent l'esprit de la doctrine de Govind tout en préservant les formes avec un zèle inimaginable, et ce zèle, bien qu'il eût fait tomber les fidèles amis du Khalsa dans les mains des tyrans, leur valut néanmoins beaucoup de misères et de souffrances. Ils disparurent avec la formation des Misals. A la fin du xix^e siècle, les membres du mouvement sikh pour l'éducation furent aussi nommés Tat Khalsa. Ils s'affaiblirent considérablement et leur nombre diminua beaucoup lorsque commença la campagne de réforme du Gurudvara.

Les Nirankārīs

constituèrent un groupe de réformateurs et furent contemporains du mouvement Nāmdhārī. Ils avaient pratiquement les mêmes buts, mais ne connurent jamais le même succès parmi les Sikhs, aussi leur activité resta-t-elle limitée. On en trouve encore dans les parties Ouest du Panjab.

Les Nagas Sikhs

sont des saints qui, tout en suivant les enseignements des Gurus, ont adopté le genre de vie de certains ascètes givaïtes, vont presque nus et passent leur temps en pèlerinages. On les trouve encore dans la vallée du Gange et dans les parties Est du Panjab.

Les Sulhere Chāhi Sikhs

sont les sectateurs descendants d'un mendiant auquel le neuvième Guru donna refuge et qu'il accepta comme disciple. Ils portent deux bâtons noirs qu'ils frappent l'un contre l'autre pour battre la mesure pendant qu'ils chantent en sollicitant l'aumône. Leurs chants sont des hymnes sikhs. Ils disparaissent maintenant très vite.

Les Rām Rāiens

furent les partisans de Rām Rāī, le fils aîné du septième Guru. Rām Rāī fit sa paix avec le dixième Guru, qui admit la légiti-

XXIV

mité de certaines de ses prétentions, et avec ses fidèles acceptèrent alors toutes les croyances sikhs. Ils sont très puissants dans les Provinces-Unies et ont leur quartier général à Dehra Dun.

Les Dhîr Maliens

étaient ceux qui acceptaient les prétentions de Dhîr Mal (1) au siège des Gurus. Leur groupe est à peu près éteint.

Les Sikhs Bandāīs

sont les Sikhs qui croyaient en la sincérité de Bandā et la justice de sa cause, ils restèrent attachés à lui malgré tous les obstacles. Ils mirent un des fils de Bandā à leur tête et formèrent un groupe séparé en mémoire du noble ami de Govind. Ils existent encore au Panjab ; ils suivent les enseignements des dix Gurus et révèrent le souvenir de leur héros.

La composition de la communauté sikh

Les Sikhs ne constituent pas une race ou une caste particulière, mais forment une communauté recrutée parmi les divers groupes sociaux ou religieux du Panjab. Au temps de Nānak, à la fin du règne de Teg Bahādur, les Musulmans comme les Hindous se joignaient aux Sikhs, mais lorsque Govind fonda le Khalsa, tous les Musulmans et un grand nombre d'Hindous de haute classe se tinrent à l'écart de la nouvelle institution et formèrent le groupe des Sahaj Dharis. Désormais, le Sikhisme ne fit plus guère de nouveaux adeptes que parmi les Hindous et il en est de même aujourd'hui. Ces membres tard venus au Khalsa étaient des hommes qui sentaient l'injustice de la contrainte exercée sur les non-Musulmans et leur tempérament guerrier les porta à se battre pour la juste cause de Govind. « Quelle qu'en soit la cause, les Jats et les Aroras formèrent l'ossature de la fraternité sikh », dit J. N. Bhattacharya dans son livre, *Hindu Castes and Sects*.

(1) Petit-fils de Har Govind. Voir plus haut, ch. III.

D'autres historiens sont de la même opinion ; il nous paraît équitable d'ajouter aux Jats et Aroras déjà nommés, les gens appartenant aux basses castes.

Il y a de grandes discussions entre les savants compétents au sujet de l'origine des Jats. Quelques-uns disent qu'ils sont de race aryenne, tandis que les autres, — la majorité, — affirment qu'ils appartiennent, comme les Rajputs à la race indoscythe.

Quoi qu'il en soit de cette obscure question, les Jats sont de haute taille, ils ont un teint clair et de beaux traits. Ce sont des soldats de valeur et des agriculteurs habiles. Ils sont honnêtes, travailleurs et ne manquent pas d'intelligence pratique, mais leur esprit est lent et ils n'ont pas de grandes aptitudes pour la haute culture. Les Jats, qu'ils soient hindous, musulmans ou sikhs ont le même tempérament ethnique et suivent les coutumes de leur race, dont quelques-unes, chose assez surprenante, ressemblent à celles des Juifs. Ils peuvent résister à toutes les privations et supporter n'importe quelle souffrance pour la cause qu'ils aiment. Ils chassent très vite de leur mémoire leurs pertes et leurs douleurs et n'en parlent jamais ; c'est en grande partie grâce à leurs efforts que les espérances de Çrī Govind furent réalisées et que son Khalsa continua à vivre et vit encore. Le Maharaja Ranjit Singh appartenait à cette race ainsi que le Raja Cher Singh. Ils constituent encore aujourd'hui la majeure partie de la communauté sikh.

Les Aroras

Les Khattris du Panjab qui affirment leur pure origine Kṣatriya, disent que les Aroras descendent de ceux des leurs qui épousèrent des femmes Çūdra ou Vaiçya et furent expulsés de leur caste. Les Brahmanes disent que, effrayés par le Paraçu Rāma et pour échapper à sa colère, quelques Kṣatriyas se donnèrent pour « aur », c'est-à-dire « autres » (que les Kṣatriyas). Les Arorās affirment être les descendants de Rāma, et disent de lui qu'il était « aur », « autre » que les Kṣatriyas ordinaires

XXVI

qu'il combattait. Toutes ces affirmations appartiennent plus au mythe qu'à l'histoire. Suivant les meilleurs érudits, les Khattris du Panjab et d'ailleurs ne sont pas de pur sang kṣatriya, et leur assertions tout comme celle des Brahmanes et des Aroras n'ont pas de valeur de vérité, si amusantes soient-elles.

Pour notre part, nous croyons qu'ils ne sont pas originaires du Panjab, mais vinrent du Sindh vers la fin du VIII^e siècle. Il est en dehors des limites de ce travail de retracer leur histoire, mais, comme depuis cette époque, ils forment une part importante du peuple sikh, nous dirons quelques mots de leur origine.

De bonne heure, au VI^e siècle, les princes Rāī établirent un grand royaume dans le Sindh avec Alor ou Aror comme capitale. Les Aroras furent la population guerrière de ce royaume. En 712, Mohammad Bin Kasim renversa la dynastie Rāī et occupa la capitale Alor ou Aror. Dans ce temps-là Aror, entourée par de doubles murs, est dite avoir égalé Multan en étendue et avoir été le centre d'un commerce considérable. Avec l'occupation mahométane du royaume d'Aror, commencèrent le prosélytisme par la force et le commerce des femmes esclaves. Ces persécutions furent odieuses à la race guerrière qui, ayant perdu sa liberté et son honneur et ne voulant pas embrasser l'Islam, décida d'abandonner sa patrie, ses foyers et de chercher à s'employer ailleurs. Les Kṣatriyas, avec quelques-uns de leurs prêtres, quittèrent Aror et émigrèrent. Ils se divisèrent en deux branches, une branche prit la route du Nord-Ouest et se répandit sur le Nord-Ouest du Panjab, pendant que l'autre se dirigea vers le Nord-Est et s'établit à Sirhind et dans le Sud du Panjab. Une bonne partie s'installa dans la province de Multan. Les deux branches maintenant connues sous les noms d'Uṭṭrādhī et de Dakhanādhī s'appellent elles-mêmes Aroras ou peuples du royaume perdu d'Aror. Comme émigrants, ils ne furent pas les bienvenus chez les Khattris du Panjab, et comme ils amenaient leurs propres brahmanes, les brahmanes du Panjab se joignirent contre eux aux Khattris.

En souvenir de leur patrie, les chefs Aroras avaient apporté des briques de leur forteresse et les préservaient comme des reliques sacrées. Dans toutes les cérémonies, ces reliques étaient sorties et adorées avant que fût célébré le culte véritable. Cet usage dure encore, bien que la signification en ait été oubliée. On l'appelle culte « des origines » ; il a joué le rôle de préservatif à l'égard des particularités culturelles des Aroras émigrés. Ainsi s'explique que les Gotras et les sous-castes des Aroras du Panjab et des Khattris du Sindh soient les mêmes et que leurs coutumes aient beaucoup de ressemblance.

Les Aroras sont des hommes au teint clair, grands, avec des traits réguliers. Ils sont intelligents et travailleurs et ne répugnent pas à gagner leur vie par n'importe quel honnête métier, sans s'inquiéter des convenances de castes ; aussi advint-il parfois qu'ils soient regardés avec mépris par les orthodoxes de haut lignage. Ils sont nombreux parmi les membres du Khalsa, chez les Sahaj Dharis, en d'autres groupes encore, et constituent en tant que groupement distinct, une partie intégrale du peuple sikh.

Les Mazabis

ou gens de basses castes qui se joignent au Khalsa, forment aussi une part importante de l'unité sikh. Depuis le temps de Nānak jusqu'à l'annexion du Panjab, ils rendirent d'incalculables services à la communauté et furent les premiers à sacrifier leur vie pour le salut de leurs Gurus et de leurs doctrines. On les trouve encore dans toutes les sections du Sikhisme à la puissance duquel ils contribuent pour une large part.

Les institutions sikhs

Le Guru-Matā, le Langer, le Pahaul et l'Anand sont les principales institutions des Sikhs. Les trois premières ont été décrites plus haut et nous n'y reviendrons pas. Mais quelques mots doivent être dits sur l'Anand ou loi de mariage sikh. Nānak avait accepté les lois civiles hindoues avec quelques change-

XXVIII

ments relatifs aux castes, au soutak et autres coutumes, mais il maintint le code du mariage sans aucune modification. Certains écrivains Sikhs rapportent que le dixième Guru, établit un nouveau système matrimonial appelé « Anand ». Nous n'avons pu trouver aucun document authentique à l'appui de cette assertion. Il est vrai, cependant, que quelques mariages furent célébrés entre membres de différentes religions et races, dans la communauté sikh, sur l'ordre de tel ou tel Guru. A quelles règles ces unions furent-elles soumises, c'est ce qu'il est impossible de dire avec certitude. Très probablement, on adopta le système Jat, Karevā, en complétant la cérémonie par quelque récitation du Granth ; mais de tels faits restèrent tout à fait rares, et n'autorisent pas à conclure que les Gurus ont établi un nouveau système de mariage.

A la fin du xix^e siècle, quand la tendance à séparer rigoureusement les Sikhs des Hindous s'accrut, on leur suggéra qu'ils devraient avoir des règles matrimoniales qui leur fussent propres. Une campagne fut inaugurée à cet effet dans le Tat Khalsa, qui, avec l'aide de l'ex-Raja de Nabha réussit à introduire un projet devant le Conseil Suprême. Ce projet devint loi en 1909, et fut appelé le « Anand marriage law ». La conception fondamentale en restait hindoue ainsi que la plus grande partie du cérémonial ; les quelques différences qu'il faut noter à cet égard sont d'ordre strictement religieux : c'est ainsi qu'au lieu de faire le tour du feu sacré, les époux sikhs tournent autour du saint Granth ; d'autre part, quelques pièces liturgiques célébrant figurativement l'union de l'Ame avec Dieu sont lues à la place des hymnes védiques, pour sanctifier l'union de l'homme et de la femme. Tel est le mariage Anand, foncièrement identique au mariage hindou. Et il en va de même pour l'ensemble du droit légal et même du droit coutumier.

Les seules particularités réelles des Sikhs autres que les légères nuances du sentiment religieux sont qu'ils portent les symboles prescrits par le dixième Guru et sont mieux doués au point de vue des vertus militaires que les autres peuples hindous du Panjab.

Vu, le 18 Mars 1932.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

H. DELACROIX.

*Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris :*

S. CHARLETY.

